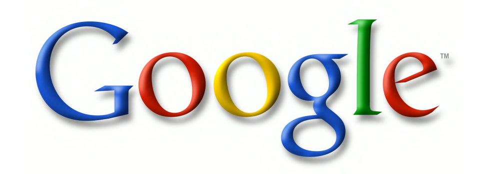
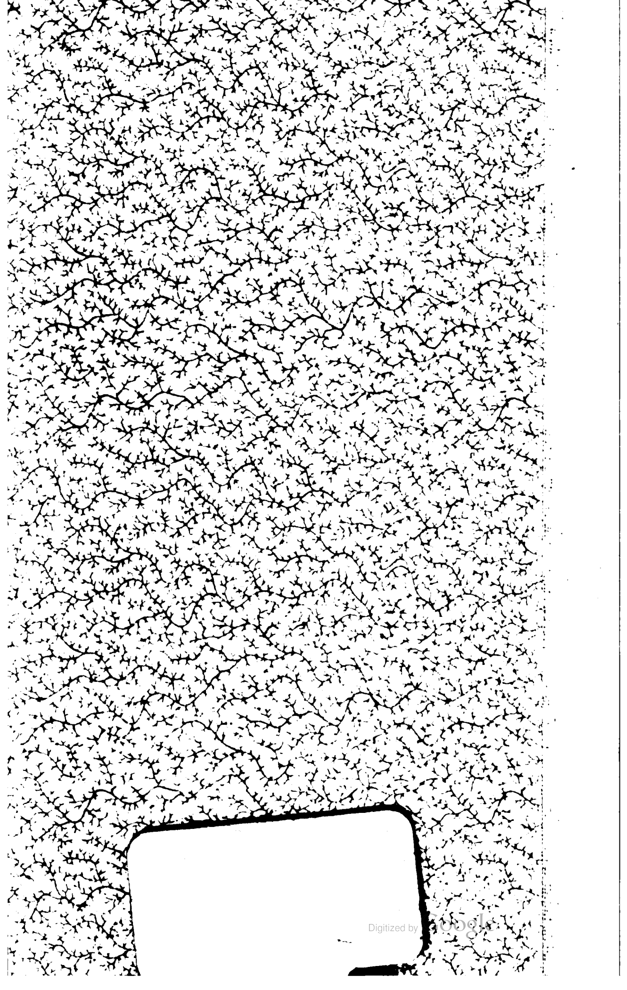
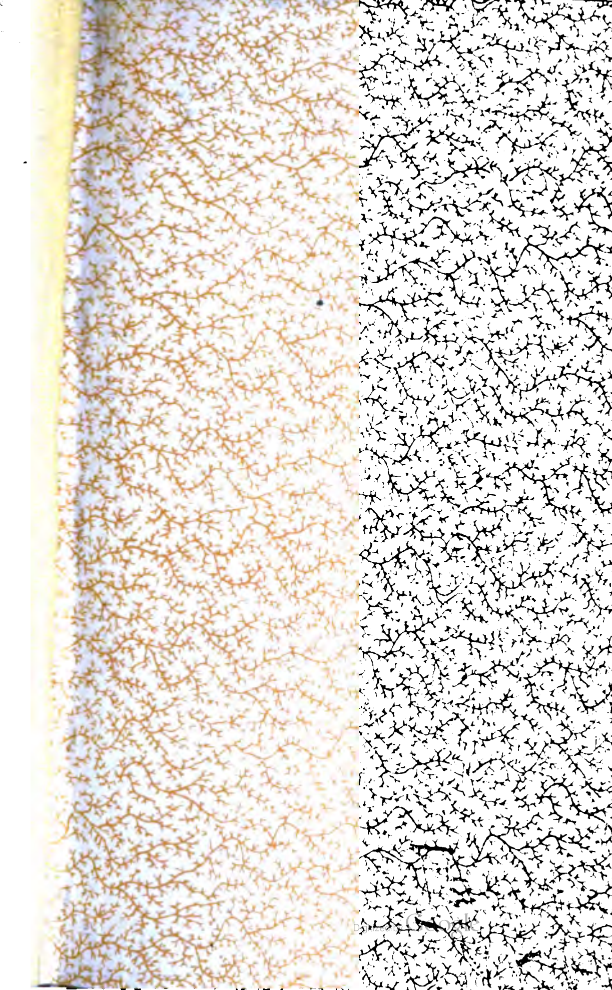






PETITE
ENCYCLOPÉDIE
POÉTIQUE.

TOME IX.

IMPRIMERIE DE BRASSEUR AINÉ.

PETITE

ENCYCLOPÉDIE POÉTIQUE,

OU

CHOIX DE POÉSIES DANS TOUS LES GENRES,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

CONTES.

Je vais jusqu'où je puis ;
Et, semblable à l'abeille en nos jardins éclose,
De différentes fleurs j'amasse et je compose
Le miel que je produis.

J.-B. Rousseau.



PARIS,

CAPELLE ET RENAND, LIBRAIRES-COMMISSIONNAIRES,

RUE J.-J. ROUSSEAU.

1804.

SUR LE CONTE.

Le *conte* est le récit *ingénieux* d'un évènement réel ou imaginé : il s'écrit en vers ou en prose; mais, rimé ou non, c'est l'*esprit* qui doit en faire le mérite.

En cela il diffère de la narration historique, pour qui l'agrément du style n'est qu'un objet de second ordre. Le but de la narration est d'instruire; celui du *conte* est d'amuser : elle a toujours pour base la vérité; il s'appuie le plus souvent sur la fiction : l'une veut du naturel et de la franchise; l'autre du naïf et du gai. La sécheresse n'est pas un défaut dans la première; ce serait dans le second un tort inexcusable.

Sous ce point de vue le *conte* se rapproche de la fable, qui a besoin d'aménité

pour faire goûter la leçon qu'elle apprête : ce sont les charmes de l'apologue qui assurent l'effet de sa moralité.

Les *contes* peuvent aussi avoir la leur : tantôt ils peignent nos ridicules, afin de nous en corriger ; tel est l'objet des *contes* moraux : tantôt ils attaquent nos erreurs, afin de nous en guérir ; c'est le but des *contes* philosophiques.

Mais la plupart des conteurs, il faut l'avouer, ne cherchent qu'à faire rire ceux qui les écoutent ou qui les lisent.

On demande quel pays a été le berceau des *contes* : les uns veulent que ce soit la Grèce ; et ils en donnent pour preuve les fables Milésiennes et les Nuits attiques : les autres nomment l'Arabie ; et ils citent en témoignage les *contes* arabes : d'autres encore les font venir de Perse ; et ils réclament en faveur de leur opinion les Mille et Une Nuits.

Erudition déplacée : les contes sont nés d'eux-mêmes partout où il y a eu des hommes

désœuvrés. La curiosité d'une part, de l'autre le besoin de parler, et le desir de se faire écouter, ont produit dans tous les tems, comme dans tous les lieux, des historiettes, des fabliaux, des nouvelles, des *contes,* dont l'intérêt dépend toujours des talens de l'écrivain ou du parleur.

On a comparé l'apologue à la poésie dramatique : des acteurs en effet y sont en scène, s'y entretiennent, s'y querellent, et finissent par un dénouement quelconque. Le poète y parle moins qu'il ne fait agir; il se cache pour ne montrer que ses personnages.

Dans le *conte,* au contraire, il parle seul; il raconte, il dit ce qu'il a vu, su ou inventé; et voilà ce qui a fait quelquefois comparer assez ridiculement le conteur au poète épique. Ils n'ont de commun que d'entretenir le lecteur d'un seul évènement, là grand et merveilleux, ici peu important, mais facétieux et risible.

On permet au *conte,* comme à l'épopée,

les épisodes, les descriptions, les portraits, les réflexions, les détails; mais avec la différence de couleurs que les deux genres prescrivent. Il faut également dans l'un et dans l'autre que ces objets accessoires se lient à l'action principale; il faut qu'ils augmentent l'intérêt de l'un, et la gaité de l'autre.

La gaîté! sans elle il n'y a plus de *conte*: aussi est-ce par son moyen que les épisodes de *Joconde* et de *la Fiancée du roi de Garbe* embellissent le récit sans l'alonger : rien de ce qui plaît ne paraît superflu.

Cependant il est des espèces de *contes* qui se refusent à ces agrémens accidentels; ce sont ceux qui se composent d'un fait très-simple, d'une méprise, d'une naïveté, d'un bon mot, et que l'on est convenu de nommer *contes épigrammatiques*. Le *narrateur* alors doit marcher rapidement à la conclusion : tout ce qui retarde la *chûte* n'est plus que du verbiage.

Mais faut-il donc essentiellement *narrer?* est-ce que les *contes* rejettent absolument le

dialogue? On aurait tort de le penser: ils l'admettent, pourvu qu'on lui donne la forme du récit, et que l'on use d'une grande adresse, afin que les *dit-il* et les *répond-il* ne ralentissent pas le cours de l'historiette. M. de Marmontel a dégagé ses *contes* moraux de toutes ces locutions parasites, et sa marche n'est devenue que plus rapide.

Cette manière, qui lui a si bien réussi dans les *contes* en prose, on a cherché à la transporter dans les *contes* versifiés, soit en plaçant des *tirets*, soit en offrant des lettres initiales qui préviennent sur le changement d'interlocuteurs. Le mieux serait de ne pas recourir à ce moyen, et de *conter* comme on raconterait dans un salon où l'on n'aurait aucune de ces petites ressources typographiques.

Les vers de dix ou de huit syllabes sont les plus propres au *conte*. De plus petits sont trop sautillans, de plus grands trop pompeux. Le vers de dix syllabes, dont le repos

est au second pied, semble se rapprocher davantage du style de la conversation.

Par la même raison les vers à rimes croisées et les vers libres s'emploient avec succès dans le *conte*. En lui ôtant l'air à prétention ils lui laissent le coloris de la nature.

Au reste, le choix de l'espèce de vers tient au choix du sujet. Voyez *les Trois Manières* de Voltaire : cet exemple indiquera mieux que le précepte quelles sont les occasions où tel rhythme est préférable à tel autre.

Voyez surtout notre bon La Fontaine, dont le vers coule tantôt avec rapidité, tantôt avec calme, suivant le sujet qu'il traite.

Quelques littérateurs ont assigné diverses nuances au style du *conte* : il ne peut en avoir qu'une. S'il est plus brillant que familier et simple, s'il abonde en traits, en saillies, en morceaux de *bravoure*, on aura une pièce de vers plus ou moins jolie ; ce ne sera plus un *conte*, ou il n'en aura que le nom : le caractère essentiel de son style est la naïveté.

Boileau, qui s'y connaissait, part de ce principe pour mettre La Fontaine au-dessus de l'Arioste même dans l'art difficile de conter. «Tout ce qu'il dit est simple et na-« turel; et ce que j'estime surtout en lui c'est « une certaine naïveté de langage que peu « de gens reconnaissent, et qui fait pour-« tant tout l'agrément du discours.» (1)

Voilà ce qui rend La Fontaine le désespoir des fabulistes. Oserons-nous dire qu'il n'est que le modèle des conteurs? En ce genre on peut l'atteindre; on peut, sans espérer d'écrire plus naturellement que lui, mettre quelquefois moins de prolixité ou d'embarras dans le récit, soigner davantage ses constructions, n'être pas si prodigue de parenthèses, et donner plus d'exactitude à la rime. Heureux néanmoins qui peut comme lui racheter ces défauts par des beautés du premier ordre!

Nous n'avons garde cependant de bannir du *conte* ce négligé qui sied si bien aux poé-

(1) Lettre sur Joconde.

sies badines. La négligence et les négligences ne sont pas la même chose : celle-là est un manque de soin et d'attention, qui toujours est blâmable ; celles-ci tiennent à la franchise et à l'abandon : ce sont elles qui ont fait dire qu'il y a un négligé plus piquant que la parure. Mais ce négligé, comme celui d'une jolie femme, a sa recherche, qui consiste à cacher tout ce que la toilette peut avoir d'étudié.

Ainsi l'*enjambement* proscrit par les règles de la versification sérieuse est reçu dans le *conte ;* il est permis d'y rompre la mesure du vers ; un vieux mot, une tournure populaire, une locution surannée peuvent ne pas y déplaire si l'*à-propos* y marque leur place. Ces espèces de négligences favorisent l'illusion, et communiquent au *conte* cet air de *bonhomie,* ce ton de *coin du feu* qui en fait le charme.

Il ne sera pas aussi facile de le justifier du reproche trop mérité de ne rouler jamais que sur des aventures amoureuses, des tours

joués à un tuteur ou à un jaloux, des pièges tendus à la simplicité et à l'innocence, des espiégleries monachales, des fourberies de commères et de soubrettes, des anecdotes, en un mot, qui compromettent les bonnes mœurs, éclairent le bel âge sur les moyens de tromper ses surveillans, et le disposent à la volupté long-tems avant l'heure marquée par la nature.

C'est là, sans contredit, le tort impardonnable des *contes*. A l'exception de ceux qui sont destinés à instruire l'enfance en l'amusant; à l'exception encore de quelques *contes* philosophiques ou moraux, écrits pour corriger ces grands enfans que l'on appelle *hommes*, la plupart des autres ne sont pas du nombre de ces productions littéraires desquelles on puisse dire :

La mère en *permettra* la lecture à sa fille.

Pourquoi donc en faire un recueil? est-ce uniquement pour completter votre *Petite Encyclopédie?* quel but raisonnable pouvez-vous leur assigner? Voilà ce qu'on nous dira.

La réponse est que ces *contes*, qui ne sont ni philosophiques ni moraux, ont pourtant un objet plus utile qu'on ne pense; celui de dérider la gravité de l'âge mûr, de le distraire des fatigues de l'étude, de l'embarras des affaires, des tourmens de l'ambition, de l'insipidité des cercles et des cotteries, de ces retours sur soi-même, qui, sans amener les remords, appellent si souvent les regrets, de l'*ennui* enfin, *ce triste* (1) *tyran de toutes les ames qui pensent, contre lequel la sagesse peut moins que la folie.*

Quelque excusables que soient ces motifs, ils n'autorisent pourtant pas le conteur à conduire sa muse à Lesbos ou à Caprée; il doit lui conserver son voile. Plus les *joyeusetés* sont *folâtres*, pour me servir d'une expression de Rabelais, plus la diction doit être décente : ne nommez rien par son nom, laissez tout deviner; que la richesse de la poésie couvre la nudité du sujet; que les gentillesses du style fassent oublier les écarts de

(1) BUFFON, *discours sur la Nature des animaux.*

l'imagination, et que les Grâces forcent la Pudeur à sourire.

Trop souvent nos conteurs ont méconnu ces règles dictées par le respect pour les bonnes mœurs!

N'en reprochons pas l'oubli à La Fontaine; il s'en est puni lui-même. Né à Château-Thierry le 8 juillet 1621, mort à Paris le 13 mars 1695, il descendit au tombeau couvert des témoignages de son repentir:

Vrai dans tous ses écrits, vrai dans tous ses discours,
Vrai dans sa pénitence, à la fin de ses jours,
Du maître qu'il approche il prévient la justice;
Et l'auteur de Joconde est armé d'un cilice.

Racine le fils.

Grécourt (Jean-Baptiste) a excédé encore la licence que La Fontaine s'était donnée. Né à Tours en 1683, mort chanoine de cette ville en 1743, il a laissé des *contes* qui tous ont de la facilité, mais dont la plupart sont de nature à ne pouvoir être

lus dans le salon, ni même dans le boudoir.

Vergier, (Jacques) né à Lyon en 1657, assassiné à Paris d'un coup de pistolet, dans la rue du Bout-du-Monde, le 23 août 1720, est aussi peu réservé que Grécourt dans la composition de ses tableaux, mais plus pâle de coloris.

Lamonnoye, (Bernard de) né à Dijon le 15 juin 1641, mort à Paris le 15 octobre 1727. Ses *contes* ne sont que gaillards, sans être trop libres : il serait seulement à desirer que sa poésie en ce genre eût plus de correction.

Sénecé, (Antoine Bauderon de) né à Mâcon en 1643, y mourut en 1727. Il écrit avec grâce; et il a prouvé, dit Voltaire, *qu'on peut très-bien conter d'une autre manière que La Fontaine.*

Piron, (Alexis) né à Dijon le 9 juillet 1689, mort à Paris le 21 janvier 1773. Il a de l'originalité dans ses *contes ;* mais en général sa manière est sèche, diffuse, et l'on n'y

retrouve pas assez souvent l'auteur de la Métromanie.

Dorat, (Claude-Joseph) né à Paris le 31 décembre 1734, mort dans la même ville le 29 avril 1780. Il a du mérite dans l'art de conter : son *Alphonse*, ses *Cerises*, etc., sont riches de broderie; et cette précaution était prescrite par les sujets même, dont la gaze sans cela eût été trop transparente.

Florian, (Jean-Pierre-Claris de) né dans les Cévennes le 6 mars 1755, mort à Sceaux près de Paris le 13 septembre 1794, de l'académie française. Ses *contes* ont de l'amabilité : il y respecte le goût et les mœurs; mais ils ont le malheur de n'être pas bien gais.

Ducerceau, (Jean-Antoine) jésuite, né à Paris en 1670, mort au château de Veret en 1730, a inséré quelques contes dans le recueil de ses poésies. On y trouve ce que Voltaire a remarqué dans les autres ouvrages de ce poète, des *vers naïfs et heureux*.

Autreau, (Jacques) né à Paris, où il est

mort aux Incurables en 1745. Ses *contes*, agréablement écrits, sont faibles d'invention.

PERRAULT, (Charles) né à Paris en 1633, y est mort en 1703. Quoiqu'il fût de l'académie française, il est encore plus connu par ses démêlés avec Boileau, au sujet des anciens, que par ses propres ouvrages. On lui doit des contes de Fées en prose : il a mis en vers *Grisélidis* et le conte de *Peau d'Ane*, dont le bon La Fontaine, leur maître à tous, a dit:

> Si Peau d'Ane m'était conté
> J'y prendrais un plaisir extrême.

VOLTAIRE, (Marie-François Arrouet de) né à Châtenai près de Paris le 20 février 1694, mort à Paris le 30 mai 1778. Ce génie universel s'est exercé aussi dans le genre du *conte*; et si l'on ne trouve pas chez lui cette naïveté de La Fontaine, on aime à y rencontrer cette aisance et cette grâce qui ont partout un grand mérite.

RHULIÈRE et CHAMPFORT ont également

fait des contes assez bien tournés. L'un et l'autre étaient de l'académie française, avaient plus d'esprit que de génie, plus de finesse que de naturel, et donnaient à la muse du conte un voile trop légèrement tissu. Ils sont morts tous les deux dans les premières années de la révolution. Ses horreurs avaient fait même une telle impression sur Champfort, que pour s'y soustraire il s'était tiré un coup de pistolet, et coupé la gorge avec un rasoir. Il expira peu de jours après, en 1794. Rhulière avait terminé ses jours le 30 janvier 1791.

Nous ne devons pas oublier ici cet estimable et respectable Cazotte, qui fut traîné à quatre-vingts ans sur l'échafaud révolutionnaire. On trouve parmi ses aimables productions des fables et des *contes;* celui qui a pour titre *la Brunette anglaise* est écrit dans le bon genre.

Il nous paraît inutile de parler de plusieurs autres écrivains qui se sont amusés à faire des *contes* en vers; car dans une Encyclopédie

Poétique on ne doit entretenir le lecteur que de ceux-là. Mais les uns en ont trop peu faits pour être mis au nombre des conteurs; les autres heureusement vivent encore; et quel que soit le mérite des poètes de nos jours, c'est la postérité seule qui doit marquer leur rang sur le Parnasse.

CONTES.

PEAU D'ANE.

Il est des gens de qui l'esprit guindé,
Sous un front jamais déridé,
Ne souffre, n'approuve et n'estime
Que le pompeux et le sublime.
Pour moi j'ose poser en fait
Qu'en de certains momens l'esprit le plus parfait
Peut aimer sans rougir jusqu'aux marionnettes,
Et qu'il est des tems et des lieux
Où le grave et le sérieux
Ne valent pas d'agréables sornettes.
Pourquoi faut-il s'émerveiller
Que la raison la mieux sensée,
Lasse souvent de trop veiller,
Par des contes d'ogre * et de fée
Ingénieusement bercée,
Prenne plaisir à sommeiller?

(*) Homme sauvage qui mangeait les petits enfans.

Sans craindre donc qu'on me condamne
De mal employer mon loisir,
Je vais, pour contenter votre juste desir,
Vous raconter au long l'histoire de Peau d'Ane.

Il était une fois un roi,
Le plus grand qui fût sur la terre,
Aimable en paix, terrible en guerre,
Seul enfin comparable à soi.
Ses voisins le craignaient, ses états étaient calmes;
Et l'on voyait de toutes parts
Fleurir à l'ombre de ses palmes
Et les vertus et les beaux arts.
Son aimable moitié, sa compagne fidelle
Etait si charmante et si belle,
Avait l'esprit si commode et si doux,
Qu'il était encore avec elle
Moins heureux roi qu'heureux époux.
De leur tendre et chaste hyménée,
Plein de douceur et d'agrément,
Avec tant de vertus une fille était née,
Qu'ils se consolaient aisément
De n'avoir pas de plus ample lignée.
Dans son vaste et riche palais
Ce n'était que magnificence;
Partout y fourmillait une vive abondance
De courtisans et de valets;
Il avait dans son écurie
Grands et petits chevaux de toutes les façons,

Couverts de beaux caparaçons,
Roides d'or et de broderie:
Mais ce qui surprenait tout le monde en entrant
C'est qu'au lieu le plus apparent
Un maître âne étalait ses deux grandes oreilles.
Cette injustice vous surprend;
Mais lorsque vous saurez ses vertus nompareilles
Vous ne trouverez pas que l'honneur fût trop grand.
Tel et si net le forma la nature,
Qu'il ne faisait jamais d'ordure,
Mais bien beaux écus au soleil,
Et louis de bonne matière,
Qu'on allait recueillir sur la blonde litière
Tous les matins à son réveil.
Or, le ciel, qui par fois se lasse
De rendre les hommes contens,
Qui toujours à ses biens mêle quelque disgrace,
Ainsi que la pluie au beau tems,
Permit qu'une âpre maladie
Tout à coup de la reine attaquât les beaux jours.
Partout on cherche du secours;
Mais ni la faculté qui le grec étudie,
Ni les charlatans ayant cours,
Ne purent tous ensemble arrêter l'incendie
Que la fièvre allumait en s'augmentant toujours.
Arrivée à sa dernière heure,
Elle dit au roi son époux:
Trouvez bon qu'avant que je meure

J'exige une chose de vous;
C'est que, s'il vous prenait envie
De vous remarier quand je n'y serai plus...
Ah! dit le roi, ces soins sont superflus;
Je n'y songerai de ma vie;
Soyez en repos là-dessus.
Je le crois bien, reprit la reine,
Si j'en prends à témoin votre amour véhément;
Mais pour m'en rendre plus certaine
Je veux avoir votre serment,
Adouci toutefois par ce tempérament,
Que si vous rencontrez une femme plus belle,
Mieux faite et plus sage que moi,
Vous pourrez franchement lui donner votre foi,
Et vous marier avec elle.
Sa confiance en ses attraits
Lui faisait regarder une telle promesse
Comme un serment surpris avec adresse
De ne se marier jamais.
Le prince jura donc, les yeux baignés de larmes,
Tout ce que la reine voulut.
La reine entre ses bras mourut;
Et jamais un mari ne fit tant de vacarmes.
A l'ouïr sangloter et les nuits et les jours,
On jugea que son deuil ne lui durerait guère,
Et qu'il pleurait ses défuntes amours
Comme un homme pressé qui veut sortir d'affaire.
On ne se trompa point : au bout de quelques mois

Il voulut procéder à faire un nouveau choix :
Mais ce n'était pas chose aisée;
Il fallait garder son serment,
Et que la nouvelle épousée
Eût plus d'attraits et d'agrément
Que celle qu'on venait de mettre au monument.
Ni la cour, en beautés fertile,
Ni la campagne, ni la ville,
Ni les royaumes d'alentour,
Dont on alla faire le tour,
N'en purent fournir une telle.
L'infante seule était plus belle,
Et possédait certains tendres appas
Que la défunte n'avait pas.
Le roi le remarqua lui-même ;
Et, brûlant d'un amour extrême,
Alla follement s'aviser
Que par cette raison il devait l'épouser ;
Il trouva même un casuiste
Qui jugea que le cas se pouvait proposer.
Mais la jeune princesse, triste
D'ouïr parler d'un tel amour,
Se lamentait et pleurait nuit et jour.
De mille chagrins l'ame pleine,
Elle alla trouver sa marraine,
Loin dans une grotte à l'écart,
De nacre et de corail richement étoffée.
C'était une admirable fée,

Qui n'eut jamais de pareille en son art.
Il n'est pas besoin qu'on vous die
Ce qu'était une fée en ces bienheureux tems,
Car je suis sûr que votre mie
Vous l'aura dit dès vos plus jeunes ans.
Je sais, dit-elle en voyant la princesse,
Ce qui vous fait venir ici,
Je sais de votre cœur la profonde tristesse:
Mais avec moi n'ayez plus de souci;
Il n'est rien qui vous puisse nuire,
Pourvu qu'à mes conseils vous vous laissiez conduire.
Votre père, il est vrai, voudrait vous épouser:
Ecouter sa folle demande
Serait une faute bien grande.
Mais sans le contredire on le peut refuser:
Dites-lui qu'il faut qu'il vous donne,
Pour rendre vos desirs contens,
Avant qu'à son amour votre cœur s'abandonne,
Une robe qui soit de la couleur du tems;
Malgré tout son pouvoir et toute sa richesse,
Quoique le ciel en tout favorise ses vœux,
Il ne pourra jamais accomplir sa promesse.
Aussitôt la jeune princesse
L'alla dire en tremblant à son père amoureux,
Qui dans le moment fit entendre
Aux tailleurs les plus importans
Que, s'ils ne lui faisaient, sans trop le faire attendre,
Une robe qui fût de la couleur du tems,

Ils pouvaient s'assurer qu'il les ferait tous pendre.
Le second jour ne luisait pas encor
Qu'on apporta la robe desirée :
Le plus beau bleu de l'empirée
N'est pas, lorsqu'il est ceint d'un gros nuage d'or,
D'une couleur plus azurée.
De joie et de douleur l'infante pénétrée
Ne sait que dire, ni comment
Se dérober à son engagement.
Princesse, demandez-en une,
Lui dit sa marraine tout bas,
Qui, plus brillante et moins commune,
Soit de la couleur de la lune;
Il ne vous la donnera pas.
A peine la princesse en eut fait la demande
Que le roi dit à son brodeur :
Que l'astre de la nuit n'ait pas plus de splendeur,
Et que dans quatre jours sans faute on me la rende.
Le riche habillement fut fait au jour marqué,
Tel que le roi s'en était expliqué.
Dans les cieux où la nuit a déployé ses voiles
La lune est moins pompeuse en sa robe d'argent,
Lors même qu'au milieu de son cours diligent
Sa plus vive clarté fait pâlir les étoiles.
La princesse, admirant ce merveilleux habit,
Etait à consentir presque délibérée ;
Mais, par sa marraine inspirée,
Au prince amoureux elle dit :

Je ne saurais être contente
Que je n'aie une robe encore plus brillante,
Et de la couleur du soleil.
Le prince, qui l'aimait d'un amour sans pareil,
Fit venir aussitôt un riche lapidaire,
Et lui commanda de la faire
D'un superbe tissu d'or et de diamans,
Disant que, s'il manquait à le bien satisfaire,
Il le ferait mourir au milieu des tourmens.
Le prince fut exempt de s'en donner la peine;
Car l'ouvrier industrieux
Avant la fin de la semaine
Fit apporter l'ouvrage précieux,
Si beau, si vif, si radieux,
Que le blond amant de Clymène,
Lorsque sur la voûte des cieux
Dans son char d'or il se promène,
D'un plus brillant éclat n'éblouit pas les yeux.
L'infante, que ses dons achève de confondre,
A son père, à son roi ne sait plus que répondre.
Sa marraine aussitôt la prenant par la main:
Il ne faut pas, lui dit-elle à l'oreille,
Demeurer en si beau chemin.
Est-ce une si grande merveille
Que tous ces dons que vous en recevez,
Tant qu'il aura l'âne que vous savez,
Qui d'écus d'or sans cesse emplit sa bourse?
Demandez-lui la peau de ce rare animal;

Comme il est toute sa ressource,
Vous ne l'obtiendrez pas, ou je raisonne mal.
Cette fée était bien savante,
Et cependant elle ignorait encor
Que l'amour violent, pourvu qu'on le contente,
Compte pour rien l'argent et l'or.
La peau fut galamment aussitôt accordée
Que l'infante l'eut demandée:
Cette peau quand on l'apporta
Terriblement l'épouvanta,
Et la fit de son sort amèrement se plaindre.
Sa marraine survint, et lui représenta
Que quand on fait le bien on ne doit jamais craindre;
Qu'il faut laisser penser au roi
Qu'elle est tout à fait disposée
A subir avec lui la conjugale loi;
Mais qu'au même moment, seule et bien déguisée,
Il faut qu'elle s'en aille en quelque état lointain,
Pour éviter un mal si proche et si certain.
Voici, poursuivit-elle, une grande cassette
Où nous mettrons tous vos habits,
Votre miroir, votre toilette,
Vos diamans et vos rubis.
Je vous donne encor ma baguette:
En la tenant en votre main
La cassette suivra votre même chemin,
Toujours sous la terre cachée;
Et lorsque vous voudrez l'ouvrir,

A peine mon bâton la terre aura touchée,
Qu'aussitôt à vos yeux elle viendra s'offrir.
Pour vous rendre méconnaissable
La dépouille de l'âne est un masque admirable :
Cachez-vous bien dans cette peau ;
On ne croira jamais, tant elle est effroyable,
Qu'elle renferme rien de beau.
La princesse ainsi travestie
De chez la sage fée à peine fut sortie
Pendant la fraîcheur du matin,
Que le prince, qui pour la fête
De son heureux hymen s'apprête,
Apprend, tout effrayé, son funeste destin.
Il n'est point de maison, de chemin, d'avenue
Qu'on ne parcoure promptement :
Mais on s'agite vainement ;
On ne peut deviner ce qu'elle est devenue.
Partout se répandit un triste et noir chagrin,
Plus de noces, plus de festin,
Plus de bonbons, plus de dragées :
Les dames de la cour, toutes découragées,
N'en dînèrent pour la plupart.
Mais du curé surtout la tristesse fut grande ;
Car il en déjeûna fort tard,
Et, qui pis est, n'eut point d'offrande.
L'infante cependant poursuivait son chemin,
Le visage couvert d'une vilaine crasse ;
A tous passans elle tendait la main,

Et tâchait pour servir de trouver une place :
Mais les moins délicats et les plus malheureux,
La voyant si maussade et si pleine d'ordure,
Ne voulaient écouter ni retirer chez eux
Une si sale créature.
Elle alla donc bien loin, bien loin, encor plus loin.
Enfin elle arriva dans une métairie
Où la fermière avait besoin
D'une souillon dont l'industrie
Allât jusqu'à savoir bien laver les torchons,
Et nettoyer l'auge aux cochons.
On la mit dans un coin, au fond de la cuisine,
Où les valets, insolente vermine,
Ne faisaient que la tirailler,
La contredire et la railler :
Ils ne savaient quelle pièce lui faire,
La harcelant à tout propos ;
Elle était le but ordinaire
De tous leurs quolibets et de tous leurs bons mots.
Elle avait le dimanche un peu plus de repos ;
Car, ayant du matin fait sa petite affaire,
Elle entrait dans sa chambre, et, tenant son huis clos,
Elle se décrassait, puis ouvrait sa cassette,
Mettait proprement sa toilette,
Rangeait dessus ses petits pots,
Devant son grand miroir, contente et satisfaite,
De la lune tantôt la robe elle mettait,
Tantôt celle où le feu du soleil éclatait,

Tantôt la belle robe bleue,
Que tout l'azur des cieux ne saurait égaler,
Avec ce chagrin seul que leur traînante queue
Sur le plancher trop court ne pouvait s'étaler.
Elle aimait à se voir jeune, vermeille et blanche,
Et plus blanche cent fois que nulle autre n'était.
Ce doux plaisir la substantait,
Et la menait jusqu'à l'autre dimanche.
J'oubliais de dire en passant
Qu'en cette grande métairie
D'un roi magnifique et puissant
Se faisait la ménagerie;
Que là poules de Barbarie,
Râles, pintades, cormorans,
Oiseaux musqués, canes petières,
Et mille autres oiseaux de diverses manières,
Entre eux presque tous différens,
Remplissaient à l'envi dix cours toutes entières.
Le fils du roi dans ce charmant séjour
Venait souvent, au retour de la chasse,
Se reposer, boire à la glace
Avec les seigneurs de sa cour.
Tel ne fut point le beau Céphale:
Son air était royal, sa mine martiale,
Propre à faire trembler les plus fiers bataillons.
Peau d'Ane de fort loin le vit avec tendresse,
Et reconnut par cette hardiesse
Que sous sa crasse et ses haillons

Elle gardait encor le cœur d'une princesse.
Qu'il a l'air grand, quoiqu'il l'ait négligé!
Qu'il est aimable! disait-elle,
Et que bienheureuse est la belle
A qui son cœur est engagé!
D'une robe de rien s'il m'avait honorée
Je m'en trouverais plus parée
Que de toutes celles que j'ai.
Un jour le jeune prince, errant à l'aventure,
De basse-cour en basse-cour
Passa dans une allée obscure
Où de Peau d'Ane était l'humble séjour.
Par hasard il mit l'œil au trou de la serrure:
Comme il était fête ce jour
Elle avait pris une riche parure,
Et ses superbes vêtemens
Qui, tissus de fin or et de gros diamans,
Egalaient du soleil la clarté la plus pure.
Le prince au gré de son desir
La contemple, et ne peut qu'à peine
En la voyant reprendre haleine,
Tant il est comblé de plaisir.
Quels que soient les habits, la beauté du visage,
Son beau tour, sa vive blancheur,
Ses traits fins, sa jeune fraîcheur
Le touchent cent fois davantage:
Mais un certain air de grandeur,
Plus encore une sage et modeste pudeur,

Des beautés de son ame assuré témoignage,
S'emparèrent de tout son cœur.
Trois fois, dans la chaleur du feu qui le transporte,
Il voulut enfoncer la porte;
Mais, croyant voir une divinité,
Trois fois par le respect son bras fut arrêté.
Dans le palais pensif il se retire;
Et là nuit et jour il soupire:
Il ne veut plus aller au bal,
Quoiqu'on soit dans le carnaval;
Il hait la chasse, il hait la comédie;
Il n'a plus d'appétit, tout lui fait mal au cœur,
Et le fond de sa maladie
Est une triste et mortelle langueur.
Il s'enquit quelle était cette nymphe admirable
Qui demeurait dans une basse-cour,
Au fond d'une allée effroyable,
Où l'on ne voit goutte en plein jour.
C'est, lui dit-on, Peau d'Ane, en rien nymphe, ni belle,
Et que Peau d'Ane l'on appelle
A cause de la peau qu'elle met sur son cou;
De l'amour c'est le vrai remède,
La bête, en un mot, la plus laide
Qu'on puisse voir après le loup.
On a beau dire il ne saurait le croire;
Les traits que l'Amour a tracés,
Toujours présens à sa mémoire,
N'en seront jamais effacés.

Cependant la reine, sa mère :
Qui n'a que lui d'enfant, pleure et se désespère :
De déclarer son mal elle le presse en vain;
Il gémit, il pleure, il soupire;
Il ne dit rien, si ce n'est qu'il desire
Que Peau d'Ane lui fasse un gâteau de sa main;
Et la mère ne sait ce que son fils veut dire.
O ciel, madame! lui dit-on,
Cette Peau d'Ane est une noire taupe,
Plus vilaine encore et plus gaupe
Que le plus sale marmiton.
N'importe, dit la reine, il le faut satisfaire,
Et c'est à cela seul que nous devons songer.
Il aurait eu de l'or, tant l'aimait cette mère,
S'il en avait voulu manger.
Peau d'Ane donc prend sa farine,
Qu'elle avait fait bluter exprès
Pour rendre sa pâte plus fine,
Son sel, son beurre et ses œufs frais;
Et, pour bien faire sa galette,
S'enferme seule en sa chambrette.
D'abord elle se décrassa
Les mains, les bras et le visage,
Et prit un corps d'argent que vîte elle laça,
Pour dignement faire l'ouvrage
Qu'aussitôt elle commença.
On dit qu'en travaillant un peu trop à la hâte
De son doigt par hasard il tomba dans la pâte

Un de ses anneaux de grand prix;
Mais ceux qu'on tient savoir la fin de cette histoire
Assurent que par elle exprès il y fut mis;
Et pour moi franchement je l'oserais bien croire,
Fort sûr que quand le prince à sa porte aborda,
Et par le trou la regarda,
Elle s'en était aperçue:
Sur ce point la femme est si drue,
Et son œil va si promptement,
Qu'on ne peut la voir un moment
Qu'elle ne sache qu'on l'a vue.
Je suis bien sûr encore, et j'en ferais serment,
Qu'elle ne douta point que de son jeune amant
La bague ne fût bien reçue.
On ne pétrit jamais un si friand morceau,
Et le prince trouva la galette si bonne,
Qu'il ne s'en fallut rien que d'une faim gloutonne
Il n'avalât aussi l'anneau.
Quand il en vit l'émeraude admirable,
Et du jonc le cercle étroit
Qui marquait la forme du doigt,
Son cœur en fut touché d'une joie incroyable:
Sous son chevet il le mit à l'instant;
Et son mal toujours augmentant,
Les médecins, sages d'expérience,
En le voyant maigrir de jour en jour
Jugèrent tous par leur grande science
Qu'il était malade d'amour.

Comme l'hymen, quelque mal qu'on en die,
Est un remède exquis pour cette maladie,
On conclut à le marier.
Il s'en fit quelque tems prier,
Puis dit : Je le veux bien, pourvu que l'on me donne
En mariage la personne
Pour qui cet anneau sera bon.
A cette bizarre demande
De la reine et du roi la surprise fut grande ;
Mais il était si mal qu'on n'osait dire non.
Voilà donc qu'on se met en quête
De celle que l'anneau, sans nul égard du sang,
Doit placer dans un si haut rang.
Il n'en est point qui ne s'apprête
A venir présenter son doigt,
Ni qui veuille céder son droit.
Le bruit ayant couru que pour prétendre au prince
Il faut avoir le doigt bien mince,
Tout charlatan, pour être bien venu,
Dit qu'il a le secret de le rendre menu.
L'une, en suivant son bizarre caprice,
Comme une rave le ratisse ;
L'autre en coupe un petit morceau ;
Une autre en le pressant croit qu'elle l'apetisse ;
Et l'autre, avec de certaine eau,
Pour le rendre moins gros en fait tomber la peau :
Il n'est enfin point de manœuvre
Qu'une dame ne mette en œuvre

Pour faire que son doigt cadre bien à l'anneau.
L'essai fut commencé par les jeunes princesses,
Les marquises et les duchesses;
Mais leurs doigts, quoique délicats,
Etaient trop gros, et n'entraient pas.
Les comtesses et les baronnes,
Et toutes les nobles personnes,
Comme elles tour à tour présentèrent leur main,
Et la présentèrent en vain.
Ensuite vinrent les grisettes,
Dont les jolis et menus doigts,
Car il en est de très-bien faites,
Semblèrent à l'anneau s'ajuster quelquefois;
Mais la bague, toujours trop petite ou trop ronde,
D'un dédain presque égal rebutait tout le monde.
Il fallut en venir enfin
Aux servantes, aux cuisinières,
Aux tortillons, aux dindonnières,
En un mot, à tout le fretin,
Dont les rouges et noires pattes,
Non moins que les mains délicates,
Espéraient un heureux destin.
Il s'y présenta mainte fille
Dont le doigt gros et ramassé
Dans la bague du prince eût aussi peu passé
Qu'un cable au travers d'une aiguille.
On crut enfin que c'était fait;
Car il ne restait en effet

Que la pauvre Peau d'Ane au fond de la cuisine.
Mais comment croire, disait-on,
Qu'à régner le ciel la destine?
Le prince dit: Et pourquoi non?
Qu'on la fasse venir. Chacun se prit à rire,
Criant tout haut: Que veut-on dire
De faire entrer ici cette sale guenon?
Mais lorsqu'elle tira de dessus sa peau noire
Une petite main qui semblait de l'ivoire
Qu'un peu de pourpre a coloré,
Et que de la bague fatale,
D'une justesse sans égale,
Son petit doigt fut entouré,
La cour fut dans une surprise
Qui ne peut pas être comprise.
On la menait au roi dans ce transport subit;
Mais elle demanda, avant que de paraître
Devant son seigneur et son maître,
On lui donnât le tems de prendre un autre habit.
De cet habit, pour la vérité dire,
De tous côtés on s'apprêtait à rire;
Mais lorsqu'elle arriva dans les appartemens,
Et qu'elle eut traversé les salles
Avec ces pompeux vêtemens,
Dont les riches beautés n'eurent jamais d'égales;
Que ses aimables cheveux blonds,
Mêlés de diamans dont la vive lumière
En faisait autant de rayons;

Que ses yeux bleus, grands, doux et longs,
Qui, pleins d'une majesté fière,
Ne regardent jamais sans plaire et sans blesser;
Et que sa taille enfin, si menue et si fine,
Qu'avecque les deux mains on eût pu l'embrasser,
Montrèrent leurs appas et leur grâce divine,
Des dames de la cour et de leurs ornemens
Tombèrent tous les agrémens.
Dans la joie et le bruit de toute l'assemblée
Le bon roi ne se sentait pas
De voir sa bru posséder tant d'appas.
La reine en était affolée;
Et le prince, son cher amant,
De cent plaisirs l'ame comblée,
Succombait sous le poids de son ravissement.
Pour l'hymen aussitôt chacun prit ses mesures:
Le monarque en pria tous les rois d'alentour,
Qui, tous brillans de diverses parures,
Quittèrent leurs états pour être à ce grand jour.
On en vit arriver des climats de l'aurore,
Montés sur de grands éléphans;
Il en vint du rivage maure
Qui, plus noirs et plus laids encore,
Faisaient peur aux petits enfans:
Enfin de tous les coins du monde
Il en débarque, et la cour en abonde.
Mais nul prince, nul potentat
N'y parut avec tant d'éclat

Que le père de l'épousée,
Qui, d'elle autrefois amoureux,
Avait, avec le tems, purifié les feux
Dont son ame était embrasée:
Il en avait banni tout desir criminel,
Et de cette odieuse flamme
Le peu qui restait dans son ame
N'en rendait que plus vif son amour paternel.
Dès qu'il la vit: Que bénit soit le ciel
Qui veut bien que je te revoie,
Ma chère enfant! dit-il; et, tout pleurant de joie,
Courut tendrement l'embrasser.
Chacun à son bonheur voulut s'intéresser,
Et le futur époux était ravi d'apprendre
Que d'un roi si puissant il devenait le gendre.
Dans ce moment la marraine arriva,
Qui raconta toute l'histoire,
Et par son récit acheva
De combler Peau d'Ane de gloire.

Il n'est pas mal aisé de voir
Que le but de ce conte est qu'un enfant apprenne
Qu'il vaut mieux s'exposer à la plus rude peine
Que de manquer à son devoir;
Que la vertu peut être infortunée,
Mais qu'elle est toujours couronnée;
Que contre un fol amour et ses fougueux transports
La raison la plus forte est une faible digue,

Et qu'il n'est point de si riches trésors
Dont un amant ne soit prodigue;
Que de l'eau claire et du pain bis
Suffisent pour la nourriture
De toute jeune créature,
Pourvu qu'elle ait de beaux habits;
Que sous le ciel il n'est point de femelle
Qui ne s'imagine être belle,
Et qui souvent ne s'imagine encor
Que, si des trois beautés la fameuse querelle
S'était démêlée avec elle,
Elle aurait eu la pomme d'or.

Le conte de Peau d'Ane est difficile à croire;
Mais tant que dans le monde on aura des enfans,
Des meres et des mères-grand's
On en gardera la mémoire.

Perrault, de l'académie française.

LA CHANOINESSE.

Une superbe chanoinesse
Portait dans ses sourcils altiers
Tout l'orgueil de seize quartiers.
Un jour, au sortir de la messe,

En présence de l'éternel,
En face de tout Israël,
Tandis qu'elle fendait la presse,
Et s'avançait le nez au vent,
Un faux pas fait cheoir la déesse,
Jambes en l'air, et front devant.
Cette chûte fut si traîtresse,
Qu'en dépit de tous ses aïeux,
Qui voulut, vit de ses deux yeux
Le premier point de sa noblesse;
Car, on ne peut nier cela,
Toute noblesse vient de là.
Ce point en valait bien la peine;
L'ivoire, le rubis, l'ébène
N'ont rien de plus éblouissant;
Elle avait raison d'être vaine.
Le beau chevalier qui la mène,
Noble et timide adolescent,
La relevait en rougissant,
Et recouvrait d'un air décent,
Mais plein de feu, mais plein de grâce,
La pudeur prise au dépourvu:
— Eh! monsieur, dit-elle à voix basse,
Ces messieurs bourgeois l'ont-ils vu?

BOUFLERS.

LES AMIS DE COLLÈGE.

Certain voleur fut surpris dans l'instant
Qu'il détroussait à la hâte un passant.
Le guet l'entraîne, et du juge sur l'heure
Force lui fut de gagner la demeure.
Or, il advint, par un cas fort plaisant,
Que le prévôt, tout en l'interrogeant,
Remet en lui son compagnon de classe:
Figurez-vous son ébahissement!.....
Il croit rêver, il le regarde en face.
Oui.... c'est lui-même... hélas! c'est mon vaurien!
Puisque c'est toi, mon cher Giroux, hé bien,
Je t'en conjure, apprends-moi des nouvelles
De nos amis, nos Catons, nos modèles;
Bertrand, Dumont: ils valaient mieux que toi.
Que font surtout Richard, Gauthier, la Rue?
Ils promettaient; ils iront loin, je croi....
Hélas, monsieur! dit Giroux l'ame émue,
Tous sont pendus... excepté vous et moi.

Lacombe.

LA PARURE.

IL est trop vrai, sexe charmant et doux,
Plaire à nos yeux est un besoin pour vous;
Heureux besoin que la coquetterie,
Le don d'aimer, le vœu d'être chérie,
L'art d'embellir vos charmes séduisans
Font éclater sans attendre les ans!
Le trait naïf qu'en mes vers je retrace
En est la preuve. Ecoutez-moi de grace;
Tout ornement de mon conte est proscrit;
Simplicité vaut mieux que bel esprit.

A quatorze ans Eglé, vive et gentille,
Sous le regard de ses pauvres parens,
Croissait en âge ainsi qu'en agrémens.
A quatorze ans quel bonheur d'être fille!
Fille et jolie! Eglé l'était, dit-on:
Son grand œil noir, sa mine appétissante,
Le tour heureux de son petit menton,
Les deux trésors de sa gorge naissante
Charmaient déjà tous les yeux du canton.
Advint qu'un jour sur ces globes d'albâtre
Point n'étendit cet envieux tissu
Qui les dérobe au regard idolâtre.
Ah! quel bonheur si Colin l'avait su!
Mais cet oubli par la mère aperçu

Fit bien gronder la pauvre Eglé surprise.
« Que vois-je !.... ô ciel ! ô fille mal apprise !
« Quoi ! sans fichu ! quel coupable dessein
« Aux yeux lascifs découvre votre sein ?
« Ah ! gardez-vous de paraître ainsi nue ;
« Sous un mouchoir il faut vous enterrer. »

Las ! j'y consens, dit la fille ingénue ;
Mais avec quoi pourrai-je me parer ?

François (de Neufchâteau.)

LA LEÇON INGÉNIEUSE.

Lise hier en public se montra presque nue,
D'une simple gaze vêtue,
De ses seuls charmes se parant :
Lise, à travers ce voile transparent,
Offrait à nos regards, belle, mais peu sévère,
Ce que femme, pour l'ordinaire,
Ne laisse voir que de l'œil du desir.
Oh ! que le voile du mystère
Embellit vos appas, double notre plaisir,
Sexe en qui la pudeur est le vrai don de plaire !
A Lise l'on vient d'envoyer
Un coffret à clef d'or. Elle l'ouvre charmée :
Quelle chose de prix s'y trouve renfermée ?
Rien qu'une feuille de figuier.

LE GASCON EXPÉDITIF.

Un bon Gascon sans malice
Avec enthousiasme exaltait son pays;
Tout s'y faisait beaucoup mieux qu'à Paris.
Il faut voir, disait-il, surtout notre police!
Comme elle est faite avec intégrité!
Avec quel intérêt et quelle activité
Chacun s'empresse à vous rendre justice!
J'en vais donner pour preuve un exemple certain.
Je fus pris un matin
Pour une peccadille,
Un tour d'adresse, une vétille:
Je fus interrogé,
Au même instant jugé,
Marqué dessus l'épaule, autant qu'il m'en souvienne,
Et, dit-on, fustigé.....
Juste ciel! quelle antienne
Dans Paris c'eût été que de voir terminer
Une pareille minutie!
Hé bien! sans me vanter, toute affaire finie,
J'étais rentré chez moi pour l'heure du dîner!

Alix.

LES TROIS MANIÈRES.

Que les Athéniens étaient un peuple aimable !
Que leur esprit m'enchante, et que leurs fictions
Me font aimer le vrai sous les traits de la fable !
La plus belle, à mon gré, de leurs inventions
Fut celle du théâtre, où l'on faisait revivre
Les héros des vieux tems, leurs mœurs, leurs passions.
Vous voyez aujourd'hui toutes les nations
Consacrer cet exemple et chercher à le suivre.
Le théâtre instruit mieux que ne fait un gros livre.
Malheur aux esprits faux dont la sotte rigueur
Condamne parmi nous les jeux de Melpomène !
Quand le ciel eut formé cette engeance inhumaine
La nature oublia de lui donner un cœur.

Un des plus grands plaisirs du théâtre d'Athène
Etait de couronner dans ces jeux solennels
Les meilleurs citoyens, les plus grands des mortels ;
En présence du peuple on leur rendait justice.
Ainsi j'ai vu Villars, ainsi j'ai vu Maurice,
Qu'un maudit courtisan quelquefois censura,
Du champ de la victoire allant à l'Opéra,
Recevoir des lauriers de la main d'une actrice.

Ainsi quand Richelieu revenait de Mahon,
Qu'il avait pris pourtant en dépit de l'envie,
Partout sur son passage il eut la comédie;
On lui battit des mains encor plus qu'à Clairon.

Au théâtre d'Eschile, avant que Melpomène
Sur son cothurne altier vînt parcourir la scène,
On décernait les prix accordés aux amans.
Celui qui dans l'année avait pour sa maîtresse
Fait les plus beaux exploits, montré plus de tendresse,
Mieux prouvé par les faits ses nobles sentimens,
Se voyait couronné devant toute la Grèce.
Chaque belle plaidait la cause de son cœur,
De son amant aimé racontait les mérites,
Après un beau serment, dans les formes prescrites,
De ne pas dire un mot qui sentît l'orateur,
De n'exagérer rien, chose assez difficile
Aux femmes, aux amans, et même aux avocats.
On nous a conservé l'un de ces beaux débats,
Doux enfans du loisir de la Grèce tranquille;
C'était, s'il m'en souvient, sous l'archonte Eudamas.

Devant les Grecs charmés trois belles comparurent;
La jeune Eglé, Téone et la triste Apamis.
Les beaux esprits de Grèce au spectacle accoururent:
Ils étaient grands parleurs, et pourtant ils se turent,
Ecoutant gravement en demi-cercle assis.
Dans un nuage d'or Vénus avec son fils

Prêtait à la dispute une oreille attentive.
La jeune Eglé commence, Eglé simple et naïve,
De qui la voix touchante et la douce candeur
Charmaient l'oreille et l'œil, et pénétraient au cœur.

ÉGLÉ.

Hermotime mon père a consacré sa vie
Aux muses, aux talens, à ces dons du génie
Qui des humains jadis ont adouci les mœurs.
Tout entier aux beaux arts il a fui les honneurs,
Et, sans ambition, caché dans sa famille,
Il n'a voulu donner pour époux à sa fille
Qu'un mortel comme lui favorisé des dieux,
Elevé dans son art, et qui saurait le mieux
Animer sur la toile et chanter sur la lyre
Ce peu de vrais attraits que m'ont donnés les cieux.

Ligdamon m'adorait : son esprit sans culture
Devait, je t'avouerai, beaucoup à la nature;
Ingénieux, discret, poli sans compliment,
Parlant avec justesse, et jamais savamment,
Sans talens, il est vrai, mais sachant s'y connaître,
L'Amour forma son cœur, les Grâces son esprit.
Il ne savait qu'aimer; mais qu'il était grand maître
Dans ce premier des arts que lui seul il m'apprit!

Quand mon père eut formé le dessein tyrannique
De m'arracher l'objet de mon cœur amoureux,
Et de me réserver pour quelque peintre heureux
Qui ferait de bons vers et saurait la musique,
Que de larmes alors coulèrent de mes yeux!
Nos parens ont sur nous un pouvoir despotique;
Puisqu'ils nous ont fait naître ils sont pour nous des dieux.
Je mourais, il est vrai, mais je mourais soumise.

Ligdamon s'écarta, confus, désespéré,
Cherchant loin de mes yeux un asile ignoré.
Six mois furent le terme où ma main fut promise;
Ce délai fut fixé pour tous les prétendans.
Ils n'avaient tous, hélas! dans leurs tristes talens,
A peindre que l'ennui, la douleur et les larmes.
Le tems qui s'avançait redoublait mes alarmes.
Ligdamon tant aimé me fuyait pour toujours;
J'attendais mon arrêt, et j'étais au concours.

Enfin de vingt rivaux les ouvrages parurent:
Sur leurs perfections mille débats s'émurent.
Je ne pus décider, je ne les voyais pas.
Mon père se hâta d'accorder son suffrage
Aux talens trop vantés du fier et dur Harpage;
On lui promit ma foi, j'allais être en ses bras.

Un esclave empressé frappe, arrive à grands pas,
Apportant un tableau d'une main inconnue.
Sur la toile aussitôt chacun porta la vue:
C'était moi. Je semblais respirer et parler;

Mon cœur en longs soupirs paraissait s'exhaler;
Et mon air et mes yeux, tout annonçait que j'aime.
L'art ne se montrait pas; c'est la nature même,
La nature embellie, et par de doux accords
L'ame était sur la toile aussi bien que le corps:
Une tendre clarté s'y joint à l'ombre obscure,
Comme on voit au matin le soleil de ses traits
Percer la profondeur de nos vastes forêts,
Et dorer les moissons, les fruits et la verdure.
Harpage en fut surpris. Il voulut censurer:
Tout le reste se tut, et ne put qu'admirer.
Quel mortel ou quel dieu, s'écriait Hermotime,
Du talent d'imiter fit un art si sublime?
A qui ma fille enfin devra-t-elle sa foi?
Ligdamon, se montrant, lui dit: Elle est à moi:
L'Amour seul est son peintre, et voilà son ouvrage.
C'est lui qui dans mon cœur imprima cette image;
C'est lui qui sur la toile a dirigé ma main.
Quel art n'est pas soumis à son pouvoir divin!
Il les anime tous. Alors, d'une voix tendre,
Sur son luth accordé Ligdamon fit entendre
Un mélange inoui de sons harmonieux.
On croyait être admis dans le concert des dieux:
Il peignit comme Apelle, il chanta comme Orphée.

Harpage en frémissait; sa fureur étouffée
S'exhalait sur son front, et brûlait dans ses yeux.
Il prend un javelot de ses mains forcenées;
Il court, il va frapper: je vis l'affreux moment

Où le traître à sa rage immolait mon amant,
Où la mort d'un seul coup tranchait deux destinées.
Ligdamon l'aperçoit; il n'en est pas surpris,
Et de la même main sous qui son luth résonne,
Et qui sut enchanter nos cœurs et nos esprits,
Il combat son rival, l'abat et lui pardonne.
Jugez si de l'amour il mérite le prix,
Et permettez du moins que mon cœur le lui donne.
Ainsi parlait Eglé. l'Amour applaudissait;
Les Grecs battaient des mains; la belle rougissait:
Elle en aimait encor son amant davantage.

Téone se leva. Son air et son langage
Ne connurent jamais les soins étudiés.
Les Grecs en la voyant se sentaient égayés.
Téone souriant conta son aventure
En vers moins alongés et d'une autre mesure,
Qui courent avec grâce, et vont à quatre pieds,
Comme en fit Hamilton, comme en fait la nature.

TÉONE.

Vous connaissez tous Agathon;
Il est plus charmant que Nirée:
A peine d'un naissant coton
Sa ronde joue était parée;
Sa voix est tendre, il a le ton,
Comme les yeux, de Cythérée.

Vous savez de quel vermillon
Sa blancheur vive est colorée;
La chevelure d'Apollon
N'est pas si longue et si dorée.
Je le pris pour mon compagnon
Aussitôt que je fus nubile.
Ce n'est pas sa beauté fragile
Dont mon cœur fut le plus épris;
S'il a les grâces de Pâris,
Mon amant a le bras d'Achille.

Un soir dans un petit bateau,
Tout auprès d'une île Cyclade,
Ma tante et moi goûtions sur l'eau
Le plaisir de la promenade,
Quand de Lydie un gros vaisseau
Vient nous aborder à la rade.
Le vieux capitaine écumeur
Venait souvent dans cette plage
Chercher des filles de mon âge
Pour les plaisirs du gouverneur.
En moi je ne sais quoi le frappe;
Il me trouve un air assez beau;
Il laisse ma tante, il me hape,
Il m'enlève comme un moineau,
Et va me vendre à son satrape.
Ma bonne tante en glapissant,
Et la poitrine déchirée,

S'en retourne au port de Pirée
Raconter au premier passant
Que sa Téone est égarée;
Que de Lydie un armateur,
Un vieux pirate, un revendeur
De la féminine denrée
S'en est allé livrer ma fleur
Au commandant de la contrée.

Pensez-vous qu'alors Agathon
S'amusât à verser des larmes,
A me peindre avec un crayon,
A chanter sa perte et mes charmes
Sur un petit psaltérion?
Pour me ravoir il prit les armes;
Mais n'ayant pas de quoi payer
Seulement le moindre estafier,
Et se fiant sur sa figure,
D'une fille il prit la coiffure,
Le tour de gorge et le panier;
Il cacha sous son tablier
Un long poignard et son armure,
Et courut tenter l'aventure
Dans la barque d'un nautonier.
Il arrive aux bords du Méandre
Avec son petit attirail.
A ses attraits, à son air tendre
On ne manqua pas de le prendre

Pour une ouaille du bercail
Où l'on m'avait déjà fait vendre;
Et dès qu'à terre il put descendre
On l'enferma dans mon sérail.

Je ne crois pas que de sa vie
Une fille ait jamais goûté
Le quart de la félicité
Qui combla mon ame ravie
Quand, dans un sérail de Lydie,
Je vis mon Grec à mon côté,
Et que je pus en liberté
Récompenser la nouveauté
D'une entreprise si hardie.
Pour époux il fut accepté.
dieux seuls daignèrent paraître
A cet hymen précipité;
Car il n'était pas là de prêtre:
Et, comme vous pouvez penser,
Des valets on peut se passer
Quand on est sous les yeux du maître.

Le soir le satrape amoureux
Dans mon lit, sans cérémonie,
Vint m'expliquer ses tendres vœux:
Il crut, pour appaiser ses feux,
Ne trouver que fille jolie;
Il fut surpris d'en trouver deux.

Tant mieux, dit-il; car votre amie,
Comme vous, est fort à mon gré;
J'aime beaucoup la compagnie.
Toutes deux je contenterai;
N'ayez aucune jalousie.
Après sa petite leçon,
Qu'il accompagnait de caresses,
Il voulait agir tout de bon;
Il exécutait ses promesses,
Et je tremblais pour Agathon:
Mais mon Grec, d'une main guerrière
Le saisissant par la crinière,
Et tirant son estramaçon,
Lui fit voir qu'il était garçon,
Et parla de cette manière:
Sortons tous trois de la maison,
Et qu'on me fasse ouvrir la porte,
Faites bien signe à votre escorte
De ne suivre en nulle façon.
Marchons tous les trois au rivage;
Embarquons-nous sur mon esquif;
J'aurai sur vous l'œil attentif:
Point de geste, point de langage;
Au premier signe un peu douteux,
Au clignement d'une paupière
A l'instant je vous coupe en deux,
Et vous jette dans la rivière.

Le satrape était un seigneur
Assez sujet à la frayeur;
Il eut beaucoup d'obéissance :
Lorsqu'on a peur on est fort doux.
Sur la nacelle en diligence
Nous l'embarquâmes avec nous.
Sitôt que nous fûmes en Grèce
Son vainqueur le mit à rançon :
Elle fut en sonnante espèce;
Elle était forte : il m'en fit don;
Ce fut ma dot et mon douaire.

Avouez qu'il a su plus faire
Que le bel esprit Ligdamon,
Et que j'aurais fort à me plaindre
S'il n'avait songé qu'à me peindre,
Et qu'à me faire une chanson.

Les Grecs furent charmés de la voix douce et vive,
Du naturel aisé, de la gaîté naïve
Dont la jeune Téone anime son récit.
La grâce en s'exprimant vaut mieux que ce qu'on dit.

On applaudit, on rit; les Grecs aimaient à rire :
Pourvu qu'on soit content qu'importe qu'on admire?

Apamis s'avança les larmes dans les yeux :
Ses pleurs étaient un charme, et la rendaient plus belle.
Les Grecs prirent alors un air plus sérieux,
Et dès qu'elle parla les Grecs furent pour elle.

Apamis raconta ses malheureux amours
En mètres qui n'étaient ni trop longs ni trop courts:
Dix syllabes par vers, mollement arrangées,
Se suivaient avec art, et semblaient négligées;
Le rhythme en est facile, il est mélodieux;
L'hexamètre est plus beau, mais par fois ennuyeux.

APAMIS.

L'Astre cruel sous qui j'ai vu le jour
M'a fait pourtant naître dans Amatonte,
Lieux fortunés où la Grèce raconte
Que le berceau de la mère d'Amour
Par les Plaisirs fut apporté sur l'onde:
Elle y naquit pour le bonheur du monde,
A ce qu'on dit, mais non pas pour le mien.
Son culte aimable, et sa loi douce et pure
A ses sujets n'avaient fait que du bien,
Tant que sa loi fut celle de nature.
Le rigorisme a souillé ses autels:
Les dieux sont bons; les prêtres sont cruels:
Les novateurs ont voulu qu'une belle,
Qui par malheur deviendrait infidelle,
Irait finir ses jours au fond de l'eau
Où la déesse avait eu son berceau,
Si quelque amant ne se noyait pour elle.
Pouvait-on faire une loi si cruelle?

Hélas! faut-il le frein du châtiment
Aux cœurs bien nés pour aimer constamment!
Et si jamais, à la faiblesse en proie,
Quelque beauté vient à changer d'amant,
C'est un grand mal, mais faut-il qu'on la noie?

Tendre Vénus, vous qui fîtes ma joie
Et mon malheur, vous qu'avec tant de soin
J'avais servie avec le beau Batille,
D'un cœur si droit, d'un esprit si docile,
Vous le savez, je vous prends à témoin,
Comme j'aimais, et si j'avais besoin
Que mon amour fût nourri par la crainte.
Des plus beaux nœuds la pure et douce éteinte
Faisait un cœur de nos cœurs amoureux.
Batille et moi nous respirions ces feux
Dont autrefois a brûlé la déesse.
L'astre des cieux en commençant son cours,
En l'achevant contemplait nos amours;
La nuit savait quelle était ma tendresse.

Arenorax, homme indigne d'aimer,
Au regard sombre, au front triste, au cœur traître,
D'amour pour moi parut s'envenimer,
Non s'attendrir; il le fit bien connaître.
Né pour haïr il ne fut que jaloux;
Il distilla les poisons de l'envie;
Il fit parler la noire Calomnie.
O délateurs, monstres de ma patrie!

Nés de l'enfer, hélas! rentrez-y tous.
L'art contre moi mit tant de vraisemblance,
Que mon amant put même s'y tromper,
Et l'imposture accabla l'innocence.

Dispensez-moi de vous développer
Le noir tissu de sa trame secrette;
Mon tendre cœur ne peut s'en occuper;
Il est trop plein de l'amant qu'il regrette.
A la déesse en vain j'eus mon recours;
Tout me trahit; je me vis condamnée
A terminer mes maux et mes beaux jours
Dans cette mer où Vénus était née.

On me menait aux lieux de mon trépas;
Un peuple entier mouillait de pleurs mes pas,
Et me plaignait d'une plainte inutile,
Quand je reçus un billet de Batille,
Fatal écrit qui changeait tout mon sort!
Trop cher écrit, plus cruel que la mort!
Je crus tomber dans la nuit éternelle
Quand je l'ouvris, quand j'aperçus ces mots:
Je meurs pour vous, fussiez-vous infidelle!
C'en était fait! mon amant dans les flots
S'était jeté pour me sauver la vie!
On l'admirait en poussant des sanglots:
Je t'implorais, ô Mort! ma seule envie,

Mon seul devoir! On eut la cruauté
De m'arrêter lorsque j'allais le suivre;
On m'observa, j'eus le malheur de vivre.
De l'imposteur la sombre iniquité
Fut mise au jour, et trop tard découverte.
Du talion il a subi la loi;
Son châtiment répare-t-il ma perte?
Le beau Batille est mort... et c'est pour moi!
Je viens à vous, ô juges favorables!
Que mes soupirs, que mes funèbres soins
Touchent vos cœurs; que j'obtienne du moins
Un appareil à des maux incurables.
A mon amant, dans la nuit du trépas,
Donnez le prix que ce trépas mérite;
Qu'il se console aux rives du Cocyte,
Quand sa moitié ne se console pas;
Que cette main qui tremble et qui succombe,
Par vos bontés encor se ranimant,
Puisse à vos yeux écrire sur sa tombe:
Athène et moi couronnons mon amant.
Disant ces mots ses sanglots l'arrêtèrent;
Elle se tut, mais ses larmes parlèrent.

Chaque juge fut attendri.
Pour Eglé d'abord ils penchèrent:
Avec Téone ils avaient ri;
Avec Apamis ils pleurèrent.
J'ignore, et j'en suis bien marri,
Quel est le vainqueur qu'ils nommèrent.

Au coin du feu, mes chers amis,
C'est pour vous seuls que je transcris
Ces contes tirés d'un vieux sage.
Je m'en tiens à votre suffrage;
C'est à vous de donner le prix;
Vous êtes mon aréopage.

VOLTAIRE.

RÉPARTIE D'UN GREC A AUGUSTE.

AUGUSTE un jour dans un Grec, beau jeune homme,
Reconnaissant et sa taille et ses traits,
Lui demanda si sa mère jamais
De son pays n'était venue à Rome.
Seigneur, lui dit le jouvenceau matois,
Qui la malice avait d'abord connue,
Oncque ma mère à Rome n'est venue,
Trop bien mon père y vint plus d'une fois.

LAMONNOYE.

MISIS.

Misis était une bergère
Jeune, riche en beauté, mais d'une humeur sévère.
Alain l'aimait depuis long-tems:
Elle agréait ses vœux, lui permettait de plaire.

Plaisait-il ? c'est une autre affaire.
Il ne pouvait jouir, malgré ses soins constans,
De la faveur la plus légère.
Etait-ce orgueil, caprice? Oui : Misis était fière ;
Et puis le bon Alain était simple, innocent,
S'alarmait d'un coup d'œil, d'un mot, d'une misère,
Et saisir l'à-propos n'était pas son talent.
Mais il avait pourtant un heureux caractère:
Il jouait de la flûte et chantait tendrement;
Il dansait avec grâce, était beau, bien disant.....
Que n'avait-il l'art nécessaire,
L'art qui rend heureux un amant!
Partant pour un voyage un jour il se hasarde,
Et demande à Misis la faveur d'un baiser.
Misis, quoique attendrie, ose le refuser:
Va, dit-elle, je te le garde,
Et tu peux compter, foi d'amour,
Que tu l'auras à ton retour.
Voulez-vous fixer une belle,
Amans, ne songez qu'à vos feux,
Et n'ayez pas loin de ses yeux
De voyage qui vous appelle.
Alain part : Misis pleurt. Il s'écoule deux mois,
Misis croyait l'aimer : mais son heure est venue;
Atis vient de frapper sa vue;
Atis sait l'enflammer dès la première fois:
Dans peu de jours il parle, il sollicite, il presse,
Il triomphe; il obtient le prix

Que n'avait pu payer un siècle de tendresse.'
Alain revient toujours épris;
Il vole chez Misis. — Mon baiser..... L'infidelle
Rougit, baisse les yeux...... Tu vas être surpris;
Pendant ta longue absence il est venu, dit-elle,
Un autre berger qui l'a pris.

LÉONARD.

LE CURÉ.

Chez un évêque on était douze à table:
Entre un curé qu'on laisse là debout,
Confus, piqué, donnant tout bas au diable
Les conviés, et le prélat surtout,
Quand celui-ci, pour le pousser à bout,
Lui dit: Curé, que dit-on pour nouvelles?
En savez-vous? Oui, monseigneur. Et quelles?
Ma truie hier mit bas treize petits.
Oh! c'est trop d'un, dirent nos gens assis:
La mère en tout n'a que douze mamelles;
Qui nourrira le treizième? Ma foi,
Répond le drôle aux douze heureux apôtres,
Qu'il s'accommode : il fera comme moi;
Il verra seul à jeun dîner les autres.

PIRON.

CAMILLE,

OU

LA MANIÈRE DE FILER LE PARFAIT AMOUR.

Dieu fasse paix au gentil Arioste,
Et daigne aussi mettre en lieu de repos
Jean La Fontaine, auteur fait à la poste *
Du Ferrarais, adoptant ses bons mots!
Chrétiens étaient, quoiqu'à tort dans le monde
Leur badinage ait glissé le venin
Qu'a répandu la fable de Joconde
Sur le vernis de l'honneur féminin.
Pour Juvénal c'est un homme damnable,
Lui, son copiste et tous ses adhérens,
Maudits païens qui du sexe adorable
Font des portraits du vrai si différens,
Toujours forgeant impostures nouvelles,
Crimes nouveaux l'un sur l'autre entassés,
Et toujours prêts à lancer sur les belles
Les traits piquans dont ils sont hérissés;

(*) Vieille expression qui signifie à la guise, ou sur le modèle.

Gens à fagot, et cela c'est tout dire
De leurs fureurs le Parnasse rougit:
Contre eux n'échoit rétorquer la satire;
Laissons-les là. Le fait dont il s'agit
C'est que j'entends faire amende honorable
D'un attentat qui m'a paru si noir
En écrivant l'histoire mémorable
D'une beauté fidelle à son devoir.
Essayer veux, si mes forces suffisent,
A revêtir la sainte honnêteté
De quelque grâce. Auteurs qui ne médisent
N'ont les rieurs souvent de leur côté:
Voilà le siècle et le train qu'il veut suivre.
Lit-on du mal, c'est jubilation;
Lit-on du bien, des mains tombe le livre,
Qui vous endort comme bel opion.
Ne croyez pas que l'intérêt me mène,
Ni que j'aspire à secrètes faveurs;
Si peu m'en faut, que ce n'est pas la peine.
Or, je commence à l'aide des neuf Sœurs.

Un gentilhomme, ennuyé de la guerre,
Se maria sous un astre benin,
Prit belle femme, et vivait dans la terre
Qu'il possédait au sauvage Apennin.
Commencemens sont doux en mariage:
Nouvelle ardeur, flatteurs empressemens,
Jeunes attraits exposés au pillage
Y font passer d'agréables momens.

Bientôt après, quand pleine jouissance
De larges dons accable un cœur lassé,
Molle tiédeur, ennuyeuse indolence
Y font languir l'appétit émoussé.
Ce fut le cas où se trouva mon homme
Après six mois. L'ardente ambition
Chez lui s'éveille, ainsi que d'un long somme.
Le cœur humain n'est point sans passion;
De s'expulser elles font leur étude,
Comme est un clou par un autre chassé.
Chez notre époux surgit l'inquiétude;
Il fut rêveur, il fut embarrassé.
Jeunes tendrons, si l'Amour se repose,
S'il prend haleine ou demeure perclus,
Par les effets remontant à la cause,
Pensent d'abord qu'on ne les aime plus.
Dans quels soucis as-tu l'ame égarée?
Lui dit un jour sa belle; et quel destin
A nos plaisirs a fixé la durée,
Comme à la fleur qui ne vit qu'un matin?
A tes froideurs trouve au moins une excuse:
Pour te complaire ai-je rien négligé?
Je suis la même, ou mon miroir m'abuse,
Je suis la même, et ton cœur est changé.
Ah! si l'ingrat, épuisé de constance,
Ne peut répondre à ses engagemens,
Rends-moi, cruel! rends-moi l'indifférence
Où je vivais avant tes faux sermens!

Sur Hippolyte un si tendre langage
Fit son effet : il sent son cœur grossi;
Avec la bouche il ferme le passage
A cette plainte, et lui répond ainsi:
Détrompez-vous, Camille, et de ma flamme
Portez, ma chère, un meilleur jugement:
Je vous adore, et jamais dans mon ame
L'heureux époux ne détruira l'amant.
Si quelquefois d'un peu de rêverie,
Je vous fais voir mon esprit agité,
Ce n'est sans cause; homme qui se marie
Mieux que devant connaît sa pauvreté.
De mes aïeux l'opulence sans cesse
Vient réveiller un souvenir cuisant
Dans ma mémoire. O ciel! que la noblesse
Sans la fortune est un fardeau pesant!
Puis-je souffrir qu'une beauté céleste,
Qu'en pleine cour on devrait respecter,
Soit confinée en ce château funeste
Où les hiboux ont peine d'habiter?
Mais quoi! la cour, sa dépense effrénée
M'accablerait d'un désordre subit;
Mon revenu de la meilleure année
Suffirait-il pour vous faire un habit?
Une ressource à ma peine se montre;
De l'empereur je suis un peu connu;
De mon courage, en plus d'une rencontre,
Jusques à lui le bruit est parvenu;

Sur l'ennemi du puissant Charlemagne
Dans un combat je pris deux étendards,
Lorsqu'à Didier une seule campagne
Ravit des mains le sceptre des Lombards.
J'ai des patrons : ni valeur, ni mérite
Sans les patrons ne conduisent à rien.
Il faut, Camille, il faut que je vous quitte,
Pour vous revoir plus digne d'un tel bien.

De ce propos, comme d'un coup de foudre,
Le tendre cœur de Camille est frappé :
A ce départ il ne peut se résoudre ;
De pleurs amers son visage est trempé.
L'Amour propice à son époux fidelle
Pour les sécher lui prêta son bandeau.
Sur ce qu'il fit pour consoler la belle
La Modestie a tiré le rideau.
Autant que lui Camille ambitieuse,
Examinant ce dessein de plus près,
Goûte la chose, et la croit sérieuse ;
Elle y consent : il part deux jours après.

Seul ne partit : cruelle Jalousie
Lui saute en croupe, et d'un air dangereux
Chemin faisant trouble sa fantaisie
Par ce discours : « Où vas-tu, malheureux ?
« Laisser seulette épouse jeune et belle
« Est-ce, Hippolyte, un acte de bon sens ?

« C'est la livrer à quelque ardeur nouvelle.
« Ignores-tu quel tort ont les absens?
« Ces campagnards dont elle est entourée,
« Gens désœuvrés et d'un honneur surpris,
« Cherchant à faire amoureuse curée,
« Est-ce un danger si digne de mépris?
« Bien sots sont-ils! mais si le goût fantasque,
« L'extravagant la saisit tout à coup,
« Elle peut mettre un cimier sur ton casque,
« Dont l'ornement te déplairait beaucoup. »
Trois fois la Crainte à sa flamme timide
Sonne retraite, et lui glace le sein:
Trois fois l'Honneur le saisit par la bride,
Et l'encourage à suivre son dessein.

Les enchanteurs pour lors étaient en vogue,
Par leur savoir du commun distingués:
Devin, sorcier, nécroman, astrologue,
A l'opéra, mais hui, sont relégués:
Plus ne connais d'enchanteurs sur la terre
Que deux beaux yeux. Hippolyte passant
Un noir vallon qu'un double mont enserre,
Entend parler d'un vieillard tout puissant
Sur les enfers. Pour garantir sa tête
D'un accident qu'il craint plus que la mort
A l'enchanteur il présente requête,
Ouvre sa bourse, et lui demande un sort.

Alors, d'un ton qui fait pâlir la lune,
L'homme infernal lui dit : Pauvre abusé!
Ce que tu veux dépend de la Fortune,
Et sur ce point mon art est épuisé.
Femme coquette en sait plus que le diable
Quand il lui plaît enrôler son époux
Dans le grand ordre ; et son cœur variable
En fait d'amour est plus sorcier que nous.
Si ton étoile incline au cocuage,
Cocu seras ; l'enfer est sans pouvoir
Pour l'empêcher. Mais tiens, prends cette image ;
Par sa vertu tout mari peut savoir
Quel est son sort. Si la femme est fidelle
Au sacrement dont le nœud la lia,
La cire en reste aussi blanche, aussi belle
Qu'elle l'était le jour qu'on l'employa.
Quand on la tente alors de la figure
La couleur mue et commence à jaunir ;
Mais si l'honneur souffre quelque fêlure,
Noire et puante on la voit devenir.
Le beau présent du jaloux Hippolyte
Fut fort prisé, fut payé largement,
Et par la main du charitable hermite
Dans son étui renfermé proprement.
O chevalier ! quelle est l'impertinence
Du talisman qu'il te plaît d'éprouver !
L'amour jaloux a si peu de prudence,
Qu'il va cherchant ce qu'il craint de trouver.

Notre guerrier se remet en voyage,
Et le poursuit gai comme un papillon.
Lui, sa poupée, et tout son équipage
Arrivent sains au camp de Roussillon.
Aux Sarrasins l'empereur Charlemagne
Et ses barons faisant guerre en ce tems,
Sous leurs drapeaux aux frontières d'Espagne
Avaient conduit cent mille combattans.
Gens de valeur étaient lors de requête.
A la bonne heure Hippolyte est venu:
Roland l'accueille, et Renaud lui fait fête.
Par leur récit son mérite est connu.
Sur leur parole on met sous sa conduite
Trois jours après un gros détachement:
Devant ce chef l'ennemi prend la fuite;
Puis est forcé dans un retranchement.
Quatre châteaux pourvus de bonnes rentes
Par sa victoire aux chrétiens sont acquis,
Et l'empereur par ses lettres-patentes
Lui fait un don de ce qu'il a conquis.
Le voilà riche et tout brillant de gloire,
Et, ce qui rend son bonheur achevé,
Son beau portrait, exempt de couleur noire,
Offre à ses yeux un teint bien conservé.
Qu'il fit alors de châteaux en Espagne
Touchant l'objet de ses affections!
Qu'il desira la fin de la campagne
Pour l'amener dans ses possessions!

Mais la Fortune, incessamment alerte
Pour opprimer les gens au dépourvu,
Le réduisit à deux doigts de sa perte
Par un endroit qu'il n'avait pas prévu.

Comme il sortait un matin de sa tente,
S'acheminant vers le quartier du roi,
A son abord certain fat se présente,
Caracolant sur un beau palefroi,
Un étourdi qui se faisait connaître
Par ses grands airs pour homme écervelé,
Et qu'à la cour on nommait petit-maître,
Vieux sobriquet qui s'est renouvelé.
Bonjour, baron; connais-tu bien Anseaume
De Rivarol? Aux hommes de valeur
Je suis acquis plus qu'autre du royaume,
Et je te veux servir vers l'empereur:
Compte sur moi; j'y fais quelque figure....
Notre Hippolyte à ce plaisant début
Vous l'envisage : il connaît l'enclouure,
Et d'un air froid il lui rend son salut.
L'autre poursuit : On dit que ton épouse
Passe pour belle, et je suis étonné
Qu'étant issu de nation jalouse
Par toi le soin en soit abandonné.
Lorsque ton front, loin de son domicile,
Est de lauriers couvert par tes exploits,
Qui te répond qu'une femme fragile
Ne s'émancipe à le charger de bois?

Pareil souci, répartit Hippolyte,
Un seul moment ne peut m'inquiéter;
Ma femme est sage, et j'ai de sa conduite
Plus d'une preuve à n'en pouvoir douter.
Bon! dit Anseaume; elle te paraît sage
Dans un désert, et loin de tout danger;
Mais résister aux gens de son village
Est un effort de mérite léger:
Si courtisan essayait d'aventure,
Tel que je suis, d'en tirer bon parti,
Dans peu de jours serait affaire sûre.
— Qui? vous? — Oui, moi. — Vous en avez menti.
Flamberge au vent. On court, on les sépare.
A Charlemagne on fait à son dîner
Tout le détail d'un démêlé si rare:
En sa présence il les fait amener.

Plein de fureur dont l'excès le travaille,
Vient Hippolyte en l'honneur outragé,
Jette son gant, et pour avoir bataille
A l'empereur il demande congé.
A donc Anseaume : avoir l'ame peureuse
Est un défaut qu'on ne m'impute point;
Pas ne croirais ma victoire douteuse
Quand Hippolyte à Roland serait joint:
Mais un combat tient la chose indécise;
Saurait-on mieux quand il m'aurait battu
Si son épouse a sur la foi promise

Un si grand fonds d'invincible vertu?
La Vérité, d'autres soins occupée,
A point nommé viendra-t-elle des cieux
Rendre un arrêt pour la meilleure épée?
Arrêt douteux ou faux. Mais faisons mieux :
J'ai de beaux fiefs aux bords de la Garonne ;
Mal à propos si je me suis vanté,
Je veux les perdre, et je les abandonne
A lui, ses hoirs et leur postérité.
Contre mes biens je ne veux d'autre gage
Que mon plaisir, sa honte et son ennui,
Pourvu qu'avis, par lettre ou par message,
De la gageure il ne donne chez lui.
D'un tel marché fut content Hippolyte,
Bien qu'il ne plût aux sévères humeurs,
Et que Turpin, * qui n'était hypocrite,
Le prétendît contraire aux bonnes mœurs.
Dans ce tems-là morale relâchée
Des bons Gaulois réglait les actions
Comme aujourd'hui. Coupie est dépêchée
Aux contractans par les tabellions;
Terme trois mois, attendu la distance.
Lorsqu'Hippolyte, au logis retiré,
De son contrat eut pesé l'importance,
Il le trouva fort inconsidéré.
Qu'as-tu donc fait, disait-il en lui-même,
Vil chevalier? A quoi t'es-tu soumis?

(*) Grand aumônier de Charlemagne.

Et cet honneur, dont le prix est extrême,
Est-ce un trésor à mettre en compromis?
S'il est par fois de légères cervelles
Parmi les gens qui chaussent éperons,
Anseaume en est : mais ils plaisent aux belles
Ces emportés, ces fous, ces fanfarons.
Des damoiseaux la nation timide,
Quand il s'agit d'affronter bataillons,
Est sans courage, et paraît intrépide
Quand il ne faut qu'insulter cotillons.
Tels étourdis ne manquent point d'audace
Pour s'établir dans un poste avancé,
Et font d'abord pour forcer une place
Leur logement sur le bord du fossé.
Si de ses airs Camille était charmée,
Comme il se peut, par ma convention
Je deviendrais la fable de l'armée,
Et le jouet de mon ambition.
A mon secours, ma gentille figure,
Ajoutait-il en ouvrant son étui;
Reste toujours aussi blanche, aussi pure
Qu'à mes regards tu parais aujourd'hui.
Pendant qu'ainsi la crainte et l'espérance
Sur Hippolyte agissent tour à tour,
Pour son voyage Anseaume en diligence
Fait ses apprêts, et part au point du jour.
Bien qu'il comptât sur ses minauderies,
Et se crût beau comme défunt Médor,

Point n'oublia le coffre aux pierreries,
Bijoux de prix, ni bourses pleines d'or:
Assez savait, le raffiné manœuvre,
Que des ressorts que l'Amour fait jouer,
Celui des dons, s'il est bien mis en œuvre,
A rarement le malheur d'échouer.

Tandis qu'il marche à petites journées
Pour arriver avec un teint plus frais,
Faisons un saut du pied des Pyrénées
Sur l'Apennin; ce sont là de nos traits:
Le bon Pégase, excellente monture,
Ne fait qu'un bond du Tibre au Tanaïs.
Gens usités à pareille voiture
En peu de tems battent bien du pays.

Dans son château Camille, plus fleurie
Que le printems, vivait paisiblement:
Ses chiens, ses fleurs et sa tapisserie
Etaient l'objet de son amusement.
Chaste Pudeur, piquante Modestie,
Avec leur sœur timide Honnêteté,
Et de vertus une troupe assortie,
Assidûment lui pressaient le côté.
Pour des Amours pas seulement une ombre,
Hors le permis, qui, par bonne amitié,
Seul la suivait, si décharné, si sombre,
Si mal nourri, qu'il en faisait pitié.

Tel qu'un moineau qui de tendre pucelle
Fait les ébats, tantôt sous le jupon,
Tantôt fourré dans le sein de la belle;
L'aile et la queue elle arrache au fripon,
Pour empêcher que l'ardeur printanière
Ne fasse faire à son oiseau lascif
Un beau matin l'école buissonnière;
En peloton il se met tout pensif,
Se plonge en l'eau, se vautre sur l'arène,
Ou dans sa cage est couché tristement,
En attendant que le tems lui ramène
Gaîté, vigueur et premier ornement.

Comme Camille un soir sur sa terrasse
Prenait le frais, attentive à rêver,
Au cabaret du faubourg, sur la place,
Grand équipage elle voit arriver.
Cours, l'Eveillé; va-t-en voir au plus vite
Si ces gens-là ne viendraient point du camp,
Et s'ils sauraient nouvelles d'Hippolyte.
L'Eveillé trotte et revient sur-le-champ.
Un écuyer à sa suite s'avance:
Il la salue, et pour un inconnu
Venant du camp il demande audience.
Camille alors: Qu'il soit le bien venu.
Bientôt après le téméraire Anseaume,
(Car c'était lui, paré comme un époux,
En linge blanc et flairant comme baume)

Plein de lui-même arrive au rendez-vous.
Premier début, louanges d'Hippolyte :
« C'est un héros, c'est un Mars qui du roi
« Est distingué parmi ses chefs d'élite ;
« Des Sarrasins son nom seul est l'effroi. »
Puis il ajoute : « Avec toute sa gloire
« Loin de vos yeux malheureux je le tiens :
« Douce est fortune, et pompeuse est victoire ;
« Mais rien n'est tel que vivre en vos liens.
« J'ai quelque rang dans la cour, dans l'armée ;
« Sans vanité j'y fais force jaloux :
« Mais au récit de votre renommée
« J'ai tout quitté pour m'attacher à vous.
« Qu'il m'a trompé ce récit peu fidelle
« Qui me vantait le charme de vos yeux !
« Bien ai-je cru de vous trouver fort belle,
« Mais non de voir un chef-d'œuvre des cieux. »
A sa fleurette il joint d'autres machines,
Roulemens d'yeux, gesticulations,
Propos tronqués, des soupirs et des mines,
Des juremens et des contorsions :
Tel qu'un barbet qui fait sur le rivage
Supercherie aux habitans des eaux,
Qui saute, danse, et par son badinage
Livre aux chasseurs les crédules oiseaux.

Camille, au reste, entendait raillerie,
Et n'était pas de ces dragons d'honneur

Que les douceurs font entrer en furie.
Elle sourit, et de son suborneur
Sans s'émouvoir écoute la légende.
Mais ayant vu que l'agresseur urgent
Poussait trop loin l'ardeur de contrebande,
Et que c'était à bon jeu, bon argent;
Que dans ses yeux une flamme impudique
Manifestait les insolens desseins
Du chevalier, et qu'à sa rhétorique
Il ajoutait l'éloquence des mains,
Faire lui veut, pour guérir sa folie,
De quelque outrage avaler le boucon,
Et lui montrer si dame d'Italie
En sait assez pour chevalier gascon.
Gens du bel air s'énoncent à merveilles,
Répond la belle avec un doux regard:
Mais en ces lieux les murs ont des oreilles;
C'est une affaire à traiter à l'écart.
Sortant d'ici, prenez sur la main droite:
Un corridor dans une tour conduit;
Glissez-vous-y par une porte étroite,
Fermez sur vous; j'y serai vers la nuit.

Tout transporté l'homme à bonne fortune,
Sans être vu, s'achemine à la tour,
Pousse la porte, et querelle la lune
Trop paresseuse au gré de son amour.
Les murs tout nus laissaient voir les ardoises
Dans cette tour; on y respirait l'air

D'un jour dormant élevé de deux toises,
Et bien muni de sa grille de fer.
Quel sombre endroit! et quels préliminaires
Pour mes plaisirs! est-ce une trahison?
Non, c'est bon signe; aux amoureux mystères
On vaque mieux en étroite prison.
La nuit arrive, et personne avec elle.
Il oit sonner l'horloge du château;
Dix, onze, douze: une douleur mortelle
Vient l'accueillir; chaque coup de marteau
Le frappe au cœur. La malheureuse orfraie,
Sur un chevron constante à lamenter,
Toute la nuit, par un cri qui l'effraie,
A son chagrin semble encore insulter.
Il tâche en vain d'arracher la serrure;
Des pieds, des mains il tente les ressorts;
Bons clou. rivés, puissante garniture,
Et double pêne éludent ses efforts.
Il en frémit: enfin, dans sa disgrace,
De désespoir et de rage confus,
En tâtonnant il trouve une paillasse
Dans un recoin, et se jette dessus.

Au point du jour on ouvre une fenêtre
Auprès du toit, et du haut d'un grenier
Certaine voix lui crie: O notre maître!
Sachez qu'ici vous êtes prisonnier.

Votre attentat est de ces cas pendables
Dont nous faisons justice par nos mains :
Larrons d'honneur sont-ils plus pardonnables
Que ne le sont voleurs de grands chemins ?
Une quenouille à ses pieds est jetée ;
Il la ramasse ; il en paraît surpris.
De papier blanc elle est empaquetée,
Où sont ces mots en grosse lettre écrits :
« On ne fait point l'amour, mais on le file
« Dans ce château : filez, brave étranger ;
« Filez, filez, chevalier de Camille,
« Si vous voulez qu'on vous donne à manger. »
Anseaume éclate, il s'emporte, il menace,
A la suivante il cherche d'attenter,
Et vous lui donne à travers de la face
De certains mots qu'on n'ose répéter.
Tel est un loup que le chasseur enserre
Dans quelque fosse attrapé finement :
Il hurle, il bave, il mord cailloux et terre,
Et tout cela fort inutilement.
Emportement ne peut vous être utile,
Dit Marinette, et ce courroux est vain.
Filez, filez, séducteur de Camille ;
Vous filerez, ou vous mourrez de faim ;
Nécessité vous apprendra l'usage
De la quenouille : à nos jeunes oiseaux
Elle apprend bien à tirer dans leur cage
Avec le bec de jolis petits seaux.

Ce n'est pas tout : quel dessein vous amène
Par ces chemins qui sont peu fréquentés ?
Un franc aveu peut adoucir la peine
Qu'on vous prépare et que vous méritès.
Je vous prononce un arrêt qui vous fâche,
Mais sans appel. Je reviendrai ce soir ;
Si vous avez bien rempli votre tâche
Vous mangerez : adieu jusqu'au revoir.
Le revoici ce loup pris dans un piège :
Mon prisonnier perd sa férocité ;
Honte l'abat, timidité l'assiège,
Et son orgueil par sa crainte est dompté.
Il réfléchit ; il voit que sa furie
Est moins que rien, et, contraint de caler,
Il laisse à part toute mutinerie,
Prend la quenouille, et commence à filer.
Le soir arrive, avec lui Marinette
A la lucarne. Hé bien ! travaillez-vous ?
Je viens savoir si votre tâche est faite,
Et quel dessein vous a conduit chez nous.
Le malheureux, à moitié mort de honte,
Montre son fil, et, pressé par la faim,
De la gageure il lui fait tout le conte.
Par une corde on lui descend du pain
Avec de l'eau. Mais, reprend la badine,
Quel fil grossier, et qu'il est inégal !
Qu'en peut-on faire ? Un torchon de cuisine.
Ou filez mieux, ou vous dînerez mal.

Ventre affamé qui fait métier apprendre,
Par ses leçons l'endoctrina si bien,
Qu'en peu de jours le plus beau fil de Flandre,
Tout fin qu'il est, n'égalait pas le sien.
Par certains trous de vieilles entresoles
Dame et suivante allaient s'en régaler,
Sans dire mot, riant comme des folles,
Qu'elles étaient, de sa grâce à filer.
Camille même au bailli du village
A toutes fins un acte demanda,
Et le curé, fort discret personnage,
A le signer sans peine s'accorda.

Que devenait cependant Hippolyte?
Bien triste était, et bien inquiété,
Se consolant à faire la visite
Vingt fois par jour du portrait enchanté:
Frais et vermeil il le trouvait encore,
Hors certain jour qu'il vit à ses attraits
Prendre couleur telle que prend l'aurore
Que le soleil talonne de trop près.
Il en soupire, il en est au supplice;
Sa face change, et devient d'or bruni,
Ainsi que ceux qui prennent la jaunisse
En regardant un teint qu'elle a jauni.
Mais sa frayeur fut bientôt dissipée;
Il en fut quitte à ce coup pour la peur:
Un court moment rendit à sa poupée
Toute sa grâce, et le calme à son cœur.

Pour abréger, (car aussi bien mon conte
Est un peu long) par un courrier exprès
De son amant Camille apprit la honte
A son époux : il n'en plaignit les frais.
A l'empereur de la gaie aventure
Fut rendu compte : au vainqueur fortuné
Il adjugea le prix de la gageure;
Des fiefs d'Anseaume il fut ensaisiné.
Fortune, en tout à Camille propice,
Après vertu la combla de bonheur;
Et l'empereur pria l'impératrice
De la choisir pour sa dame d'honneur.
Le prisonnier, sur vieille haquenée
Conduit au camp, et pour fou réputé,
Fut promené toute une matinée
Parmi les rangs la quenouille au côté.
Faiseurs de vers trouvèrent de l'étoffe
Pour divertir les enfans sans souci :
Certain grivois sur cette catastrophe
Fit deux couplets qui se chantaient ainsi:

« Dans l'art de plaire Anseaume est plus habile
« Qu'aucun amant dont l'histoire ait parlé :
« Filez, filez, chevalier de Camille ;
« Auprès d'Omphale Hercule a bien filé.

« Cœurs enflammés, cherchez-vous un modèle ?
« Qui mieux qu'Anseaume alla jamais au fait ?
« C'est là l'entendre, et c'est ce qu'on appelle
« En bon français filer l'amour parfait. »

Déshonoré, le rival d'Hippolyte,
Pour n'écouter ces chants injurieux,
Vida le camp, et fut se rendre hermite,
Comme le diable alors qu'il devint vieux.
Cent ans et plus pucelles par la France
A chevaliers chantèrent ce refrain,
Lorsqu'en amour prenaient quelque licence:
Filez, filez, et vous aurez du pain.

Jeunes beautés qui ne faites que naître,
Et commencez à nous faire mourir,
Par ce récit je vous donne à connaître
Quand et pourquoi commença de courir
Un vieux proverbe : il n'est pas inutile
Que le sachiez. S'il arrivait un jour
Qu'on vous poussât, ainsi qu'on fit Camille,
Gagnez du tems, faites filer l'amour.
J'ai vu des forts attaqués en tumulte,
Par les tenans bien lâchement vendus,
Où, résistant à la première insulte,
Les assaillans se seraient morfondus.
Jadis prêchais moins sévère doctrine
Lorsqu'à beautés je parlais sans témoins:
Ans m'ont changé : comme a dit feu Racine,
Après Plutarque, autres tems, autres soins.
Quand vieux renard ne put par son adresse
Sortir des lacs sans la queue arracher,

Aux renardeaux il alléguait sans cesse
Vives raisons pour se la retrancher.
Mais concluons ; trève de badinage :
Tendres beautés, arrêtez votre choix
Sur la vertu : quand on est belle et sage
On peut compter qu'on est belle deux fois.

SÉNECÉ.

M. D'OSMOND.

Après avoir eu cent maîtresses
Chez les filles et les duchesses,
Et fait ce que font dans Paris
Tous nos jeunes gens bien appris,
Réduit aux maîtresses communes,
D'Osmond, qui se sentit baisser,
Vit bien qu'il fallait renoncer
Au métier des bonnes fortunes,
Et résolut de faire enfin
Ce que nous nommons une fin.
Une fin! c'est un mariage.
Deux mois avant il devient sage;
Il rompt toute affaire de cœur ;
Il recueille pour son ménage
Ce qui lui reste de vigueur,

Et, sa flamme ainsi reposée,
Dans le lit de son épousée
Fit si beau feu, l'étonna tant,
Qu'il se disait : Oh ! sur mon ame
Si j'avais cru valoir autant
Je n'aurais pas encor pris femme.

RHULIÈRE.

LES BOTTES DE FOIN.

Dans un canton de Beauce est une ville
En fainéans et sots railleurs fertile.
Tous les matins, en manteau rouge ou noir,
Dans le marché s'assemblent les notables.
Nouvelles là bourdonnent, il faut voir !
Sûres ou non, fausses ou véritables,
Tout est d'aloi. Politiques profonds,
Sur la gazette ils font des commentaires,
Du cabinet percent tous les mystères,
Règlent l'état. Du reste est bien en fonds
Qui peut trouver, après tant de doctrine,
Quand pour dîner il retourne au logis,
Je ne dis pas des ortolans rôtis,
Mais seulement du feu dans sa cuisine :
Non que le jeûne on ait là fort à cœur ;
Mais gens oisifs ne s'enrichissent guère ;
Le peu qu'ils ont n'est pour la bonne chère ;

Vaine piaffe emporte le meilleur,
Et le fripier fait tort au rôtisseur.
Quoi qu'il en soit, dès onze heures précises
La cour se lève, un chacun s'en allant
Ou pour dîner, ou pour faire semblant.
Mais dans le tems qu'ils tiennent leurs assises
Malheur trois fois à tout pauvre forain
Qui, voyageant, prend par là son chemin!
Il doit tribut à la troupe mutine:
Sur lui d'abord chacun tourne les yeux,
Et de la tête aux pieds vous l'examine;
Puis coups de langue : on glose à qui mieux mieux
Sur le chapeau, sur l'habit, sur la mine;
L'un est trop court, l'autre paraît trop vieux;
De quolibets souvent on l'assassine.
Sûr de son fait peut paraître en tous lieux
Qui, sans reproches ou dits mal gracieux,
A pu passer par semblable étamine.

Le petit peuple, imitateur des grands,
Et par les grands, que l'on ne s'y méprenne,
C'est le bailli, c'est l'élu que j'entends,
C'est le commis des aides du domaine,
Quiconque enfin, pour se mettre au niveau,
Peut arborer ou rouge ou noir manteau;
Le peuple donc, comme par sympathie,
Avec les grands, puisque grands sont en jeu,
Dans cet ébat tient fort bien sa partie,
Et les forains n'épargnent prou ni peu.

Advint qu'un jour certain cadet sans page
Sur son bidet, tant bien que mal monté,
Transi de froid, et le surtout crotté,
Comme l'on dit, à profit de ménage,
Entre onze et dix entra dans la cité.
Pour se défendre ou du froid ou des crottes,
Vaille que vaille, il avait pris le soin
D'entortiller ses deux jambes, de foin,
Et s'était fait un impromptu de bottes
A peu de frais. Aussitôt qu'il parut
A ce subtil et nouveau phénomène
Petits et grands, tout le monde accourut.
Comme au bailli, par droit de préciput,
Appartenait l'honneur d'ouvrir la scène:
Parbleu, dit-il en le montrant de loin,
Je ne suis plus pour les modes anciennes:
Nous avons vu que jadis au besoin
Les gens mettaient dans leurs bottes du foin;
Mais celui-ci plus fin en fait les siennes.
N'en riez pas, messieurs. Ce cadet-ci,
Dit un second, est prévoyant et sage:
Tout cavalier en se bottant ainsi
Ne craindra point de manquer de fourrage.
J'en veux pour moi donner avis en cour,
Dit le commis du domaine à son tour;
Car en bottant sur pareil formulaire
Les cavaliers, l'épargne est toute claire.

Dans ce moment le pauvre jouvenceau,
S'apercevant qu'on rit, qu'on le regarde,
Veut prendre à gauche et passer le ruisseau.
Levez les pieds, monsieur, et prenez garde,
Lui cria-t-on; vos bottes prennent l'eau.
Voilà mon homme étourdi du bateau.
Mais ce n'était que demi-mal encore:
Dans la grand'rue à peine il fut entré,
Que du petit bourgeois au doigt montré,
Il se vit là traité de turc à more.
A droite, à gauche, et de près et de loin,
Brocards pleuvaient sur les bottes de foin.
Maître, apprenti, le voisin, la commère
A coups de bec daubaient le pauvre hère:
Tous semblaient croire y gagner les pardons;
N'était tenu pour fils de bonne mère
Qui ne donnait au moins quelques lardons.
Il lui fallut tout le long des boutiques
Baisser le dos et passer par les piques:
A toute peine enfin il se sauva
Dans la première auberge qu'il trouva.

Mon homme était outré jusqu'à la rage,
Pestant, jurant contre le citadin
Et la cité, que même par dédain
Plus de vingt fois il traita de village.
Deux estaffiers de Saint-Crépin surtout,
Le harcelant jusqu'à l'hôtellerie

Avec clameurs, et le poussant à bout,
Avaient contre eux excité sa furie.
Ils lui criaient, avec maint quolibet:
Piquez, piquez des bottes, mon cadet!
Oui, disait-il, excédé de colère,
En murmurant tout bas entre ses dents,
J'en piquerai dès demain pour vous plaire,
Mais ce sera, marauds! à vos dépens.
Ayant réglé le tout dans sa pensée,
Il fait venir l'un des susdits quidams:
Maître, dit-il, une affaire pressée
M'a fait partir en hâte ce matin,
Et n'ayant point de bottes sous ma main:
En cas pareil force est qu'on s'ingénie;
Bottes de foin, comme vous avez vu,
Faute de mieux, à la chose ont pourvu.
On en a ri; mais j'entends raillerie
Mieux que personne; à peu que je n'en rie
Moi-même encore. Il n'y faut plus penser;
Venons au fait. Je sens que, j'ai beau faire,
Je ne saurais de bottes me passer.
Or, pourriez-vous m'en livrer une paire
Demain matin, en bien payant s'entend?
Oui dà, monsieur, répond en riotant
Maître Gervais : le terme est bien sommaire;
Demain matin! Mais baste, c'est affaire
A travailler toute la nuit: d'autant,
Quoi qu'il en soit, monsieur sera content.

Le marché fait et la mesure prise,
Au lendemain la besogne est promise.
Et songez-y, retenez bien ce point,
Dit ce cadet, qu'à telle heure précise,
J'entends à cinq du matin sans remise,
Il me les faut, sinon je n'en veux point.
Le sabrenas y taupe et se retire.

Notre cadet, sur le soir sans rien dire,
Va de son pied chez l'autre cordonnier:
Dans sa boutique il trouve le compère;
Il l'araisonne, et tient à ce dernier
Même propos qu'à l'autre son confrère.
Même marché tout du long couché fut,
A l'heure près, car le cadet voulut
Que celui-ci, par raisons pertinentes,
Ne vînt chez lui qu'à six heures sonnantes.
A six, dit-il; ni plutôt ni plus tard.
L'autre y consent; promet à cet égard
De n'y manquer d'une seule minute.
Le lendemain la chose s'exécute
A point nommé. Dès les cinq du matin
Maître Gervais entre bottes en main,
Se met en œuvre. Il essaie une botte,
Puis l'autre après. A l'égard du pied droit
Tout allait bien; mais on change de note
Quant au pied gauche; on s'y trouve à l'étroit;
La botte blesse en tel et tel endroit.

Maître Gervais consent à la remettre
Sur l'embouchoir une heure ou même deux.
Hé bien! soit fait, dit l'autre, je le veux;
Remportez-la; mais il faut me promettre
D'être sans faute à sept heures ici;
Et cependant je vous attends ainsi
Demi-botté, poursuit le bon apôtre;
Car, grâce à Dieu, celle-ci va fort bien.
Maître Gervais, ne se doutant de rien,
S'en va chez lui, courant, reporter l'autre.
Notre cadet se débotte aussitôt,
Et met à part la botte pour attendre
L'autre ouvrier, qui vint chez lui se rendre
Au tems prescrit, et ne fit point défaut.
L'essai se fait : par la gauche on commence,
Et cette botte allait par excellence;
Mais à la droite on jeta les hauts cris.
Le cordonnier en paraît tout surpris:
Bref, il demande une heure au plus par grâce,
Pour la remettre encor sur l'embouchoir.
Le cavalier feint d'être au désespoir
De ce retard : Une heure! une heure! passe,
Je vous l'accorde à peine; mais aussi
Il faut qu'à sept vous vous trouviez ici.
Le sabrenas y consent : il remporte
La botte droite, et court à sa maison,
Laissant la gauche au pied du compagnon,
Qui, tout d'un coup fermant sur lui la porte,

Chausse au pied droit la botte qu'à l'écart
Il avait mise, et dans le moment part.
Le compte fait dès la veille avec l'hôte,
Et son bidet prêt à le recevoir,
Le palfrenier bien payé n'y fit faute:
Il pique, et puis adieu jusqu'au revoir.

Nos cordonniers assignés à sept heures,
Le tems venu, sortent de leurs demeures,
Et, se suivant l'un l'autre de vingt pas,
Viennent tous deux, portant sur leur épaule
Chacun sa botte en guise d'une gaule,
Et comptant bien d'en avoir bons ducats.
Le premier entre, et demande son homme.
Il est parti pour Paris ou pour Rome,
Lui répond-on. L'autre entrant à l'instant,
Pour son malheur en apprend tout autant.
Voilà mes gens à la plainte, au reproche,
Tous deux surpris comme fondeurs de cloche.
On en éclate, on en raille à leur nez;
De toutes parts ils sont honnis, bernés;
On les poursuit jusque dans leur boutique,
Et chacun crie en leur faisant la nique:
O bonnes gens! qui troquent au besoin
Bottes de cuir contre bottes de foin!

DUCERCEAU.

LE PARDON.

A son voisin la gentille Isabelle
Fut se plaindre de son époux,
Qui toujours lui cherchait querelle.
Croyez-moi, dit-il, vengez-vous.
Le conseil plut fort à la belle:
Le galant fut choisi pour servir son courroux.
A chaque heure du jour c'était nouvelle plainte;
Notre couple à l'envi signalait son ardeur.
Mais la colère du vengeur
En moins de huit jours fut éteinte:
De tout on se lasse à la fin.
La belle, que toujours la vengeance aiguillonne,
Six fois fut se plaindre un matin.
Oh! pour le coup, dit le voisin,
Je suis chrétien, je lui pardonne.

Chénevières. (*)

(*) On attribue aussi ce conte à Piron.

LA BÉGUEULE.

Dans ses écrits un sage italien
Dit que le mieux est ennemi du bien,
Non qu'on ne puisse augmenter en prudence,
En bonté d'ame, en talens, en science.
Cherchons le mieux sur ces chapitres-là;
Partout ailleurs évitons la chimère.
Dans son état heureux qui peut se plaire,
Vivre à sa place, et garder ce qu'il a!

La belle Arsène en est la preuve claire:
Elle était jeune, elle avait dans Paris
Un tendre époux empressé de complaire
A son caprice, et souffrant ses mépris.
L'oncle, la sœur, la tante, le beau-père
Ne brillaient pas parmi les beaux esprits;
Mais ils avaient un fort bon caractère;
Dans le logis des amis fréquentaient.
Beaucoup d'aisance, une assez bonne chère,
Les passe-tems que nos gens connaissaient,
Jeux, bals, spectacle et soupers agréables,
Rendaient ses jours à peu près tolérables;
Car vous savez que le bonheur parfait
Est inconnu; pour l'homme il n'est pas fait.

Madame Arsène était fort peu contente
De ses plaisirs; son superbe dégoût
Dans ses dédains fuyait ou blâmait tout:
On l'appelait la belle impertinente.

Or, admirez la faiblesse des gens!
Plus elle était distraite, indifférente,
Plus ils tâchaient par des soins complaisans
D'apprivoiser son humeur méprisante,
Et plus aussi notre belle abusait
De tous les pas que vers elle on faisait.
Pour son amant encor plus intraitable,
Aimant à plaire, et ne pouvant aimer,
Son cœur glacé se laissait consumer
Dans le chagrin de ne voir rien d'aimable.
D'elle à la fin chacun se retira;
De courtisans elle avait une liste;
Tout prit parti : seule elle demeura
Avec l'orgueil, compagnon dur et triste:
Bouffi, mais sec, ennemi des ébats,
Il renfle l'ame, et ne la nourrit pas.

La dégoûtée avait eu pour marraine
La fée Aline. On sait que ces esprits
Sont mitoyens entre l'espèce humaine
Et la divine; et monsieur Gabalis
Mit par écrit leur histoire certaine.
La fée allait quelquefois au logis

De sa filleule, et lui disait : Arsène,
Es-tu contente à la fleur de tes ans?
As-tu des goûts et des amusemens?
Tu dois mener une assez douce vie.
L'autre en deux mots répondait : Je m'ennuie.
C'est un grand mal, dit la fée, et je croi
Qu'un beau secret c'est d'être heureux chez soi.
Arsène enfin conjura son Aline
De la tirer de son maudit pays :
Je veux aller à la sphère divine;
Faites-moi voir votre beau paradis.
Je ne saurais supporter ma famille,
Ni mes amis; j'aime assez ce qui brille,
Le beau, le rare, et je ne puis jamais
Me trouver bien que dans votre palais :
C'est un goût vif dont je me sens coiffée.
Très-volontiers, dit l'indulgente fée.
Tout aussitôt dans un char lumineux
Vers l'orient la belle est transportée.
Le char volait, et notre dégoûtée,
Pour être en l'air, se croyait dans les cieux.
Elle descend au séjour magnifique
De la marraine. Un immense portique
D'or, ciselé dans un goût tout nouveau;
Lui parut riche et passablement beau :
Mais ce n'est rien quand on voit le château.
Pour les jardins c'est un miracle unique :
Marly, Versaille, et leurs jolis jets d'eau
N'ont rien auprès qui surprenne et qui pique.

La dédaigneuse à cette œuvre angélique
Sentit un peu de satisfaction.
Aline dit : Voilà votre maison ;
Je vous y laisse un pouvoir despotique ;
Commandez-y : toute ma nation
Obéira sans la moindre réplique.
J'ai quatre mots à dire en Amérique ;
Il faut que j'aille y faire quelques tours :
Je reviendrai vous voir dans peu de jours ;
J'espère au moins dans ma douce retraite
Vous retrouver l'ame un peu satisfaite.

Aline part. La belle en liberté
Reste, et s'arrange au palais enchanté,
Commande en reine, ou plutôt en déesse.
De cent beautés une foule s'empresse
A prévenir ses moindres volontés :
A-t-elle faim, cent plats sont apportés ;
De vrai nectar la table était fournie,
Et tous les mets sont de pure ambroisie ;
Les vases sont du plus fin diamant.
Le repas fait, on la mène à l'instant
Dans ses jardins, sur les bords des fontaines,
Sur les gazons, respirer les haleines
Et les parfums des fleurs et des Zéphirs :
Vingt chars brillans de rubis, de saphirs
Pour la porter se présentent d'eux-mêmes,

Comme autrefois les trépieds de Vulcain
Allaient au ciel par un ressort divin
Offrir leur siège aux majestés suprêmes.
De mille oiseaux les doux gazouillemens
Ont accordé leurs murmures charmans:
Les perroquets répétaient ses paroles,
Et les échos les disaient après eux.
Telle Psyché, par le plus beau des dieux
A ses parens avec art enlevée,
Au seul Amour dignement réservée,
Dans un palais des mortels ignoré
Aux élémens commandait à son gré.
Madame Arsène est encor mieux servie;
Plus d'agrémens environnaient sa vie;
Plus de beautés décoraient son séjour:
Elle avait tout; mais il manquait l'Amour.

On lui donna le soir une musique
Dont les accords et les accens nouveaux
Feraient pâmer soixante cardinaux:
Ces sons vainqueurs allaient au fond des ames.
Mais elle vit, non sans émotion,
Que pour chanter on n'avait que des femmes;
Dans ce palais point de barbe au menton.
A quoi, dit-elle, a pensé ma marraine?
Point d'homme ici; suis-je dans un couvent?
Je trouve bon que l'on me serve en reine;
Mais sans sujets la grandeur est du vent:
J'aime à régner, sur des hommes s'entend;

Ils sont tous nés pour ramper dans mes chaînes;
C'est leur destin, c'est leur premier devoir :
Je les méprise, et je veux en avoir.
Ainsi parlait la recluse intraitable,
Et cependant les nymphes, sur le soir,
Avec respect ayant servi sa table,
On l'endormit au son des instrumens.
Le lendemain mêmes enchantemens,
Mêmes festins, pareille sérénade,
Et le plaisir fut un peu moins piquant.
Le lendemain lui parut un peu fade.
Le lendemain fut triste et fatigant.
Le lendemain lui fut insupportable.
Je me souviens du tems trop peu durable
Où je chantais, dans mon heureux printems,
Des lendemains plus doux et plus plaisans.

La belle enfin, chaque jour festoyée,
Fut tellement de sa gloire ennuyée,
Que, détestant cet excès de bonheur,
Le paradis lui faisait mal au cœur.
Se trouvant seule elle avise une brèche
A certain mur, et, semblable à la flèche
Qu'on voit partir de la corde d'un arc,
Madame saute, et vous franchit le parc.
Au même instant palais, jardins, fontaines,
Et diamans, émeraudes, rubis,
Tout disparaît à ses yeux ébaubis;
Elle ne voit que les stériles plaines

D'un grand désert et des rochers affreux.
La dame alors, s'arrachant les cheveux,
Demande au ciel pardon de ses sottises.
La Nuit venait, et déjà ses mains grises
Sur la nature étendaient ses rideaux;
Les cris perçans de funèbres oiseaux,
Les hurlemens des ours et des panthères
Font retentir ces antres solitaires.

Quelle autre fée, hélas! prendra le soin
De secourir ma folle aventurière?
Dans sa détresse elle apercut de loin,
A la faveur d'un reste de lumière,
Au coin d'un bois un vilain charbonnier
Qui s'en allait par un petit sentîer,
Tout en sifflant, retrouver sa chaumière.
Qui que tu sois, lui dit la beauté fière,
Vois en pitié le malheur qui me suit;
Car je ne sais où coucher cette nuit.
Le noir pataud, la voyant si bien mise,
Lui répondit: Quel étrange démon
Vous fait aller, dans cet état de crise,
Pendant la nuit, à pied, sans compagnon?
Je suis encor très-loin de ma maison;
Çà, donnez-moi votre bras, ma mignonne:
On recevra votre aimable personne
Comme on pourra; j'ai du lard et des œufs:
Toute française, à ce que j'imagine,

Sait, bien ou mal, faire un peu de cuisine :
Je n'ai qu'un lit; c'est assez pour nous deux.

Disant ces mots, le rustre vigoureux
D'un gros baiser sur sa bouche ébahie
Ferme l'accès à toute répartie,
Et par avance il veut être payé
Du nouveau gîte à la belle octroyé.
Hélas! hélas! dit la dame affligée,
Il faudra donc qu'ici je sois mangée
D'un charbonnier ou de la dent des loups!
Le désespoir, la honte, le courroux
L'ont suffoquée; elle est évanouie.
Notre galant la rendait à la vie :
La fée arrive, et peut-être un peu tard;
Présente à tout, elle était à l'écart.
Vous voyez bien, dit-elle à sa filleule,
Que vous étiez une franche bégueule :
Ma chère enfant, rien n'est plus périlleux
Que de quitter le bien pour être mieux.

La leçon faite, on reconduit ma belle
Dans son logis : tout y changea pour elle
En peu de tems, parce qu'elle changea;
Pour son profit elle se corrigea.
Sans avoir lu les beaux moyens de plaire
Du sieur Moncrif, et sans livre, elle plut.
Que fallait-il à son cœur? Qu'il voulût.

Elle fut douce, attentive, polie,
Vive et prudente, et prit même en secret
Pour charbonnier un jeune amant discret:
Ce fut alors une femme accomplie.

VOLTAIRE.

LE SALAMALEC LYONNAIS.

JAMAIS ne fut nation plus civile
Que la française, il le faut avouer:
L'envoyé turc bien pourrait s'en louer
Après l'honneur qu'à Lyon la grand'ville
Des magistrats en passant il reçut.
Ces magistrats crurent frapper au but
S'ils régalaient l'excellence ottomane
D'un compliment en langage ottoman:
Car, disaient-ils, parler par truchement
C'est une mort: en langue musulmane
Un musulman il nous faut saluer.
L'invention leur semblait mémorable;
Le point était comment l'effectuer:
Où rencontrer un harangueur capable,
Un homme expert dans le salamalec?
Notez qu'alors tenait auberge illec
Certain quidam, déserteur de mosquée,
De mauvais turc devenu bon chrétien.
C'est notre fait, dirent ces gens de bien.
La chose au sire étant communiquée,

Il l'approuva : Laissez faire, dit-il,
François Sélim ; c'est ainsi qu'on me nomme ;
Nul mieux que moi, Dieu merci, ne sait comme
La tête on doit courber jusqu'au nombril,
Rabattre en arc les mains sur la poitrine,
Se reculer, s'avancer à propos,
Et cætera. Suffit ; de ma doctrine
Tenez-vous sûrs, et soyez en repos ;
Vous me verrez à la mode turquesque
Faire cent tours qui surprendront vos yeux.
Telle action vous paraîtra burlesque,
Qui cache au fond sens très-mystérieux.
Or, en ceci la grande politique
C'est de me suivre en tout d'un pas égal :
Souvenez-vous de cet avis unique ;
Vous ne sauriez, me suivant, faire mal.
De point en point on promit de le suivre ;
On le suivit jusqu'au moindre iota.
L'ambassadeur bien fort s'en contenta ;
Mais ce qui plus que tout le transporta
Fut qu'un chrétien parlât turc comme un livre.
Il n'est, dit-il, *assesseur du divan*
Qui mieux que vous entende notre langue.
Pas ne vous doit surprendre ma harangue,
Répond Sélim ; je suis né musulman.
Né musulman ! vous l'êtes donc encore ?
Moi ? point du tout. Je me suis converti ;
Et c'est le dieu des chrétiens que j'adore.

Ah ! par Mahom vous en avez menti,
Et musulman jamais vous ne naquites,
Ou vous n'avez pas changé de parti.
Je ne puis croire au moins ce que vous dites,
Si je n'en vois un signe fort précis.
A moi ne tienne. Êtes-vous circoncis?
Vous allez voir. Lors sa misère nue,
Le compagnon étale à découvert.
Les magistrats à cette étrange vue,
Quoique étonnés, pour n'être pris sans vert,
Suivant leur guide imitant sa posture,
Firent leur cour en forme, et sans tarder,
Chacun selon le talent que nature,
Petit ou grand, lui voulut accorder.
L'ordre fut rare, et l'histoire rapporte
Que l'ottoman, salué de la sorte,
Crainte de pis s'enfuit sans dire adieu.
Tout au rebours les donzelles du lieu
Prirent grand goût à la cérémonie;
Et telle fut leur jubilation,
Que maintenant nulle ne se soucie
De voir, après cette réception,
Ambassadeur, s'il ne vient de Turquie.

LAMONNOYE.

LE SOUHAIT ACCOMPLI.

Lubin dès le printems partit pour un voyage:
Sa femme était enceinte; il lui fit en partant
Les adieux les plus doux, les complimens d'usage
Que se font deux époux qui s'aiment tendrement:
« Que le ciel de tes jours éloigne toute atteinte,
« Et te rende à mes vœux telle que je te vois! »
Le ciel qui l'entendit fut docile à sa voix:
Le bon Lubin revint au bout de douze mois,
Et retrouva sa femme enceinte.

Simon.

TANT PIS, TANT MIEUX,

FOLIE DIALOGUÉE.

Eh! bonjour donc, l'ami Lubin!
— Ah! c'est toi, mon compère Etienne :
Te voilà de retonr enfin!
— Oui. — La santé? — Bonne; et la tienne?
— Pargué, la mienne est bonne aussi.
Quoi de nouveau, compère, ici?
— J'ai perdu ma tante Bastienne.
— Hélas! tant pis. — Tant mieux plutôt:

J'étais sans maison; aussitôt
J'allai m'établir dans la sienne.
— Tant mieux en ce cas. — Non, ma foi:
La maison, un peu trop ancienne,
Une nuit s'écroula sur moi.
Je m'éveille en sursaut, et croi
Être défunt et dans la fosse.
Hélas! je n'avais guère tort;
Mon corps n'était que plaie et bosse,
Et j'étais moins vivant que mort.
—Tant pis. — Mais non: vaille que vaille
J'en courrais les risques encor;
Dans les débris d'une muraille
On a découvert un trésor.
— Un trésor? — Oui. Le richard Blaise,
Qui faisait tant le renchéri,
Me pressa, quand je fus guéri,
D'épouser sa fille Thérèse.
— Tant mieux. — Eh non! c'est un lutin
Qui me rompit d'abord la tête.
Je suis bon, mais un peu mutin;
Et le lendemain de la fête
Je la rossai dès le matin.
— Tant pis, vraiment. —Non pas, compère:
Dès qu'une fois martin-bâton
Eût accouru, la ménagère
Devint plus douce qu'un mouton.
— Tant mieux. — Non. Tu sais le proverbe:

« Il n'est pire eau que l'eau qui dort. »
Un soir avec le beau Lindor
Je surpris ma femme sur l'herbe :
Un peu plus tard j'étais..... — Tant pis.
— Oui, s'il était arrivé pis;
Mais du galant à coups de gaule
Je vous frottai le dos..... jarni!
On n'a jamais revu le drôle.
— Hé bien, tant mieux. — Tant mieux? Nenni :
Thérèse depuis cette aubade
Ne but ni mangea par boutade;
Et pour me ruiner, je crois,
Elle devint exprès malade.
— Tant pis. — Oh non : au bout d'un mois
Heureusement ma femme est morte.
— Ah! tant mieux !... — Le diable m'emporte
Si tu n'as dit vrai cette fois.

COLLIN.

LE MARI RASSURÉ.

LICIDAS soupirait pour la jeune Isabelle;
Il l'épousa. Dès la première nuit
En la caressant il lui dit:
J'ai peur que nos plaisirs dans quelque tems, ma belle,

Ne te coûtent bien du tourment.
Ne crains rien, répartit la naïve femelle;
Va, mon ami, j'accouche heureusement.

LEBRUN.

SANTEUIL CONFESSEUR.

SANTEUIL au fond d'une obscure chapelle,
Surplis au dos, à l'écart se plaça.
Le voyant seul une femme assez belle,
Qui le crut prêtre, à lui se confessa.
Sans s'émouvoir le drôle lui laissa
Déduire au long toute sa kyrielle;
Puis se levant: Madame, excusez-moi;
Prêtre ne suis, dit-il, ni prêt à l'être.
Tu ne l'es pas, s'écria-t-elle, traître!
Eh pourquoi donc, méchant moine, pourquoi
Ne me l'avoir pas plutôt fait connaître?
Ah! ton prieur le saura sur ma foi;
Tu dois t'attendre à de griéves peines.
Bien, dit Santeuil; allez conter le cas
A mon prieur; moi je vais de ce pas
A votre époux raconter vos fredaines.

LAMONNOYE.

LES DEUX MARIÉS ET LE FAGOT.

Deux nouveaux mariés font le sujet du conte,
Tous deux jeunes, amans tous deux.
Mais un débat s'émeut entre eux:
Il était vif, elle était prompte.
Un semblable débat fut autrefois, dit-on,
Entre Jupiter et Junon.
Mais Junon, de dépit saisie,
Ne tarda guère à se venger
Du jugement de Tirésie:
Une femme pour bien juger
Veut qu'on juge à sa fantaisie.
Nos deux jeunes époux étaient donc courroucés.
De quoi? D'être trop peu la nuit en paix laissés,
De dormir trop peu l'un et l'autre.
Est-ce ma faute? C'est la vôtre:
N'est-ce pas vous qui m'agacez?
Telle était chaque jour leur plainte mutuelle.
Mais ils n'avaient qu'un lit; ce n'était pas assez
Pour mettre fin à leur querelle.
Hé bien! pour vous montrer, dit-elle,
Que je ne veux vous dire mot,
Mettons entre nous un fagot.
Là-dessus la Nuit vient, sème le ciel d'étoiles,
Et couvre l'univers de ses plus sombres voiles.

Tout invite au sommeil, et le fagot se met
Pour garant du repos que chacun se promet,
Chacun de son côté se couche,
Et le paisible dieu répand sur tous leurs sens
De ses moites pavots les plus assoupissans.
Tous deux dorment comme une souche.
Mais quand de tous leurs sens l'usage suspendu,
Après un long sommeil, leur eut été rendu,
L'épouse vers l'époux, nonchalamment tournée,
Au moins, dit-elle, au moins vous ne vous plaindrez pas
Que de votre repos on ne fasse pas cas.
Et moi, répond l'époux, vous ai-je importunée?
A la seconde nuit c'est à recommencer;
Le fagot revient se placer :
Bonsoir, mon cœur ; bonsoir, ma mie.
Au milieu du dormir pourtant
L'épouse, assez mal endormie,
Se tourne, et se retourne tant,
Que le fagot la pique, et qu'elle se récrie :
Peste soit du fagot et de qui l'a planté !
Et lui, que le fagot n'avait pas mieux traité ;
Qu'avez-vous, dit-il, je vous prie,
A tant pousser de mon côté?
Le fagot, grâce à vous, m'a fort mal ajusté.
Hé, mon Dieu ! dit l'épouse alors toute attendrie,
Que je voie ; et pour voir le fagot fut ôté.

Regnier Desmarets.

LA MATRONE D'ÉPHÈSE.

S'il est un conte usé, commun et rebattu,
C'est celui qu'en ces vers j'accommode à ma guise.
Et pourquoi donc le choisis-tu?
Qui t'engage à cette entreprise?
N'a-t-elle point déjà produit assez d'écrits?
Quelle grâce aura ta matrone
Au prix de celle de Pétrone?
Comment la rendras-tu nouvelle à nos esprits?
Sans répondre aux censeurs, car c'est chose infinie,
Voyons si dans mes vers je l'aurai rajeunie.

Dans Ephèse il fut autrefois
Une dame en sagesse et vertu sans égale,
Et, selon la commune voix,
Ayant su raffiner sur l'amour conjugale.
Il n'était bruit que d'elle et de sa chasteté;
On l'allait voir par rareté:
C'était l'honneur du sexe. Heureuse sa patrie!
Chaque mère à sa bru l'alléguait pour patron; *
Chaque époux la prônait à sa femme chérie:
D'elle descendent ceux de la Prudoterie,
Antique et célèbre maison.

(*) Patron est mis ici pour modèle.

Son mari l'aimait d'amour folle.
Il mourut. De dire comment
Ce serait un détail frivole.
Il mourut; et son testament
N'était plein que de legs qui l'auraient consolée,
Si les biens réparaient la perte d'un mari
Amoureux autant que chéri.
Mainte veuve pourtant fait la déchevelée,
Qui n'abandonne pas le soin du demeurant,
Et du bien qu'elle aura fait le compte en pleurant.
Celle-ci par ses cris mettait tout en alarme;
Celle-ci faisait un vacarme,
Un bruit et des regrets à percer tous les cœurs,
Bien qu'on sache qu'en ces malheurs,
De quelque désespoir qu'une ame soit atteinte,
La douleur est toujours moins forte que la plainte;
Toujours un peu de faste entre parmi les pleurs.
Chacun fit son devoir de dire à l'affligée
Que tout a sa mesure, et que de tels regrets
Pourraient pécher par leur excès:
Chacun rendit par-là sa douleur rengrégée. *
Enfin, ne voulant plus jouir de la clarté
Que son époux avait perdue,
Elle entre dans sa tombe, en ferme volonté
D'accompagner cette ombre aux enfers descendue.

(*) RENGRÉGÉ, augmenté, accru, plus fort. Ce mot ne s'emploie qu'en parlant de douleurs, de maux, etc. Il est d'ailleurs suranné.

Et voyez ce que peut l'excessive amitié!
(Ce mouvement aussi va jusqu'à la folie)
Une esclave en ce lieu la suivit par pitié,
Prête à mourir de compagnie.
Prête, je m'entends bien, c'est à dire, en un mot,
N'ayant examiné qu'à demi ce complot,
Et jusques à l'effet courageuse et hardie.
L'esclave avec la dame avait été nourrie:
Toutes deux s'entr'aimaient; et cette passion
Etait crue avec l'âge au cœur des deux femelles:
Le monde entier à peine eût fourni deux modèles
D'une telle inclination.
Comme l'esclave avait plus de sens que la dame,
Elle laissa passer les premiers mouvemens;
Puis tâcha, mais en vain, de remettre cette ame
Dans l'ordinaire train des communs sentimens.
Aux consolations la veuve inaccessible
S'appliquait seulement à tout moyen possible
De suivre le défunt aux noirs et tristes lieux.
Le fer aurait été le plus court et le mieux;
Mais la dame voulait paître encore ses yeux
Du trésor qu'enfermait la bière,
Froide dépouille, et pourtant chère.
C'était là le seul aliment
Qu'elle prît en ce monument.
La faim donc fut celle des portes
Qu'entre d'autres de tant de sortes

Notre veuve choisit pour sortir d'ici bas.
Un jour se passe, et deux, sans autre nourriture
Que ses profonds soupirs, que ses fréquens hélas,
Qu'un inutile et long murmure
Contre les dieux, le sort et la nature.
Enfin sa douleur n'omit rien,
Si la douleur doit s'exprimer si bien.

Encore un autre mort faisait sa résidence
Non loin de ce tombeau, mais bien différemment,
Car il n'avait pour monument
Que le dessous d'une potence.
Pour exemple aux voleurs on l'avait là laissé.
Un soldat bien récompensé
Le gardait avec vigilance.
Il était dit par ordonnance
Que si d'autres voleurs, un parent, un ami
L'enlevaient, le soldat nonchalant, endormi,
Remplirait aussitôt la place.
C'était trop de sévérité;
Mais la publique utilité
Défendait que l'on fît au garde aucune grace.
Pendant la nuit il vit aux fentes du tombeau
Briller quelque clarté, spectacle assez nouveau:
Curieux, il y court, entend de loin la dame
Remplissant l'air de ses clameurs.
Il entre, est étonné, demande à cette femme
Pourquoi ces cris, pourquoi ces pleurs,

Pourquoi cette triste musique,
Pourquoi cette maison noire et mélancolique.
Occupée à ses pleurs, à peine elle entendit
Toutes ces demandes frivoles:
Le mort pour elle y répondit.
Cet objet, sans autres paroles,
Disait assez par quel malheur
La dame s'enterrait ainsi toute vivante.
Nous avons fait serment, ajouta la servante,
De nous laisser mourir de faim et de douleur.
Encor que le soldat fût mauvais orateur,
Il leur fit concevoir ce que c'est que la vie.
La dame cette fois eut de l'attention;
Et déjà l'autre passion
Se trouvait un peu ralentie:
Le tems avait agi. Si la foi du serment,
Poursuivit le soldat, vous défend l'aliment,
Voyez-moi manger seulement;
Vous n'en mourrez pas moins. Un tel tempérament
Ne déplut pas aux deux femelles:
Conclusion, qu'il obtint d'elles
Une permission d'apporter son soupé;
Ce qu'il fit: et l'esclave eut le cœur fort tenté
De renoncer dès lors à la cruelle envie
De tenir au mort compagnie.
Madame, ce dit-elle, un penser m'est venu:
Qu'importe à votre époux que vous cessiez de vivre?
Croyez-vous que lui-même il fût homme à vous suivre

Si par votre trépas vous l'aviez prévenu?
Non, madame; il voudrait achever sa carrière.
La nôtre sera longue encor si nous voulons.
Se faut-il à vingt ans enfermer dans la bière!
Nous aurons tout loisir d'habiter ces maisons.
On ne meurt que trop tôt : qui nous presse? attendons;
Quant à moi je voudrais ne mourir que ridée.
Voulez-vous emporter vos appas chez les morts?
Que vous servira-t-il d'en être regardée?
Tantôt en voyant les trésors
Dont le ciel prit plaisir d'orner votre visage,
Je disais : hélas! c'est dommage ;
Nous-mêmes nous allons enterrer tout cela!
A ce discours flatteur la dame s'éveilla.
Le dieu qui fait aimer prit son tems; il tira
Deux traits de son carquois : de l'un il entama
Le soldat jusqu'au vif; l'autre effleura la dame.
Jeune et belle, elle avait sous ses pleurs de l'éclat;
Et des gens de goût délicat
Auraient bien pu l'aimer, et même étant leur femme.
Le garde en fut épris : les pleurs et la pitié,
Sorte d'amour ayant ses charmes,
Tout y fit : une belle alors qu'elle est en larmes
En est plus belle de moitié.
Voilà donc notre veuve écoutant la louange,
Poison qui de l'amour est le premier degré;
La voilà qui trouve à son gré
Celui qui le lui donne : il fait tant qu'elle mange;

Il fait tant que de plaire, et se rend en effet
Plus digne d'être aimé que le mort le mieux fait:
    Il fait tant enfin qu'elle change ;
Et toujours par degrés, comme l'on peut penser,
De l'un à l'autre il fait cette femme passer.
    Je ne le trouve pas étrange ;
Elle écoute un amant, elle en fait un mari,
Le tout au nez du mort qu'elle avait tant chéri.
Pendant cette hyménée un voleur se hasarde
D'enlever le dépôt commis aux soins du garde.
Il en entend le bruit : il y court à grands pas,
    Mais en vain; la chose était faite.
Il revient au tombeau conter son embarras,
    Ne sachant où trouver retraite.
L'esclave alors lui dit, le voyant éperdu:
    L'on vous a pris votre pendu,
Les lois ne vous feront, dites-vous, nulle grace:
Si madame y consent j'y remédierai bien;
    Mettons notre mort en la place;
    Les passans n'y connaîtront rien.
La dame y consentit. O volages femelles!
La femme est toujours femme : il en est qui sont belles,
    Il en est qui ne le sont pas.
    S'il en était d'assez fidelles,
    Elles auraient assez d'appas.

Prudes, vous vous devez défier de vos forces;
Ne vous vantez de rien si votre intention
    Est de résister aux amorces.
La nôtre est bonne aussi; mais l'exécution

Nous trompe également; témoin cette matrone:
Et, n'en déplaise au bon Pétrone,
Ce n'était pas un fait tellement merveilleux,
Qu'il en dût proposer l'exemple à nos neveux.
Cette veuve n'eut tort qu'au bruit qu'on lui vit faire,
Qu'au dessein de mourir mal conçu, mal formé:
Car de mettre au patibulaire
Le corps d'un mari tant aimé,
Ce n'était pas peut-être une si grande affaire.
Cela lui sauvait l'autre; et, tout considéré,
Mieux vaut goujat debout qu'empereur enterré.

LA FONTAINE.

YVAIN ET ROSAMONDE.

LE brave Yvain, la perle des guerriers,
Et l'un des preux de cette table ronde,
Au tems d'Artus, en héros si féconde,
Au petit pas regagnant ses foyers,
Accompagnait la belle Rosamonde.
Un grand danois, le plus beau chien du monde,
Du bon Yvain serviteur généreux,
Courait devant notre couple amoureux,
Et réveillait les échos à la ronde.

Le blond Phébus allait finir son cours,
Et se plonger dans le sein de Neptune;
De son châtel Yvain voyait les tours,
Quand un guerrier, paraissant sur la brune,
Lance en arrêt, et le casque abaissé,
Sur son cheval au grand galop poussé,
Atteint bientôt Rosamonde et son guide.
« Vil ravisseur! dit-il d'un ton hautain,
« Où conduis-tu cette nymphe timide?
« Rends cette dame, ou défends-toi soudain.
« — Elle est à moi, lui répondit Yvain;
« Mais ton audace ici sera punie. »
De leurs coursiers les voilà descendus;
Tous deux en garde ils sont sur la prairie,
Le glaive au poing, et les jarrets tendus:
Bientôt cent coups sont portés et rendus,
Et de leur sang l'herbe est déjà rougie.
De ce combat Rosamonde est témoin:
Accoutumée à de semblables fêtes,
Sans s'émouvoir elle entendait de loin
Les coups affreux qui tombaient sur leurs têtes;
Même à l'écart elle avait eu le soin
De retenir le danois trop fidelle,
Qui sans relâche aboyait auprès d'elle.
« Arrêtons-nous, s'écria l'étranger;
« Déjà la nuit étend son voile sombre,
« Et vainement dans l'épaisseur de l'ombre
« Notre combat pourrait se prolonger;

« A d'autres tems remettons la partie.
« Si cette dame est vraiment votre amie
« Qu'elle prononce et choisisse entre nous;
« Qu'elle vous suive ou me préfère à vous :
« Sans l'en blâmer, et même sans nous plaindre,
« Jurons tous deux de souscrire à son choix. »
Le paladin, qui n'avait rien à craindre
D'un tel serment, le fait à haute voix;
Puis conduisant son rival à la belle :
« Confonds, dit-il, ce brutal inconnu;
« Entre nous deux choisis, ma colombelle. »
La Rosamonde à cet ordre ingénu
Sans hésiter... prend le nouveau venu,
Qui s'en empare, et s'éloigne avec elle.
Yvain confus, et ne comprenant rien
A ce tour-là, demeure avec son chien.

En maudissant l'affront fait à sa flamme
Le paladin s'en allait un peu sot :
Il se retourne, et voici qu'au grand trot
Il voit venir son rival et la dame.
« Le repentir aura touché leur ame,
« Dit-il; allons, il faut tout oublier. »
Il les attend. « Mon brave chevalier,
« Dit l'inconnu, de votre courtoisie,
« Ainsi que moi, votre belle ravie
« Exige encore une faveur de vous. »

Quoi! dit Yvain, veut-elle aussi ma vie?...
« — Non, chevalier : ah! jugez mieux de nous;
« C'est votre chien qui seul fait notre envie. »
Yvain, outré de honte et de courroux,
Reste interdit; mais réprimant sa rage :
« Tantôt sur moi vous eûtes l'avantage
« Par un serment indiscret et fatal :
« Que le hasard entre nous soit égal :
« Voici mon chien; sans regret je le livre ;
« Mais qu'il choisisse un maître en liberté.
« Appelons-le d'un et d'autre côté :
« Il est à vous s'il consent à vous suivre. »

De l'étranger tout le pouvoir fut vain;
A ses efforts le chien toujours rebelle,
Montrant les dents au galant, à sa belle,
Vint en rampant lécher les pieds d'Yvain.
Quelle leçon pour vous, sexe infidelle !...

Jeunes beautés, n'ayez point de courroux
Du trait malin qu'en ces vers je raconte :
Qu'en pourrait-on conclure contre vous?
Ne voit-on pas que ce n'est là qu'un conte?

M***.

LE TEMS NE FAIT RIEN A L'AFFAIRE.

A MONSIEUR LE C. DE ***.

De mon Apollon scrupuleux
Vous sifflez la mauvaise honte ;
Sans craindre un renom scandaleux,
Vous voulez que je vous raconte
Certain trait un peu graveleux...
Si vous prenez sur votre compte
Tous les détails trop périlleux,
A la bonne heure, mon cher comte.
De nos critiques sourcilleux
L'an passé l'esprit chatouilleux
S'offensa d'un malheureux conte;
Mais contre leur goût vétilleux
Vous protégez mes contes bleux :
J'aspire au succès, et j'y compte.

Au jeu d'amour Suzon se plut...
Si bien que de son imprudence,
Et surtout des suites qu'elle eut,
Enfin à son père il fallut

Que Suzon fît la confidence.
Comment lui dire son tourment?
Comment avouer à son père
Le péché d'avoir un amant,
Et le pardon qu'elle en espère?
Le doux péché dont il s'agit
N'est point du tout pénible à faire:
Le dire c'est une autre affaire;
C'est de l'aveu que l'on rougit.
De la fillette embarrassée
Le père, en homme très-instruit,
Conçut aussitôt la pensée.
« Dites-moi donc, jeune insensée,
« Par qui votre cœur fut séduit.
« — Hélas! c'est par un militaire.
« — Un militaire! ô ciel! comment
« Souffriez-vous que, sans mystère,
« Il pût vous parler seulement?
« — J'étais rêveuse et solitaire...
« Il avait un esprit charmant.
« — Que vous dit-il? — Hélas! mon père,
« Il ne m'a parlé qu'un moment;
« Mais comme il m'a bien fait entendre
« Que pour moi seule il était tendre!
« — En écoutant un tel vaurien
« A quoi ne doit-on pas s'attendre!
« Après... ne vous dit-il plus rien?
« — Il se tut... mais je vous avoue

« Que son silence parlait bien!
« Il prit un baiser sur ma joue,
« Baiser de feu qui me coula
« Dans les veines, qui me brûla,
« En un mot qui... m'ensorcela.
« — Mais, ma fille, de ce trait-là
« Il fallait prévenir la ruse,
« Et s'enfuir. — Le cœur me manquait.
« — Ta, ta, ta, ta! la belle excuse!
« Quand on écoute un freluquet
« C'est le cœur toujours qu'on accuse;
« Le cœur fait tout... Sexe coquet!...
« Mais comment de ce cœur débile
« Triompha ce vainqueur habile?
« Se borna-t-il à son caquet?
« — Je sentis sa main peu discrette
« S'égarer sous ma collerette.
« — Et la très-docile Suzon,
« Loin de blâmer la trahison...
« — Las! j'avais perdu la raison;
« Je ne sais pas ce qui fut cause
« Que je tombai sur le gazon.
« — Après? poursuivez donc. — Je n'ose.
« — Ah, ma fille! ah, ma pauvre enfant!
« Est-ce ainsi que l'on se défend?
« Sans doute il cueillit votre rose. »
A ces mots Suzon se troubla
D'un air encor plein d'innocence,

Et le confident calcula
La valeur de la réticence.
Puis rougissant avec décence :
« Hélas ! mon père, quel remord
« Pour une faute si légère !
« Dit enfin la simple bergère ;
« Une minute fit son tort.
« Il ne faut pas qu'on l'exagère :
« Sa volupté fut passagère,
« Et son feu s'éteignit d'abord.
« — Ah ! ah ! reprit l'autre en colère,
« Il paraît qu'à ce jeu si cher
« Vous preniez goût ! rien n'est plus clair...
« Mais voyez la fine commère !
« Elle aurait voulu que l'affaire
« Durât tout un quartier d'hiver. »

François (de Neufchâteau.)

LA LINOTTE DE JEAN XXII.

Être discrète et femme tout ensemble
Ce sont deux points que jamais on n'assemble,
Et la moins femme, en ce sexe indiscret,
Garderait mieux son honneur qu'un secret.
C'est, dira-t-on, trop outrer la pensée :
Quitte à prouver l'hyperbole avancée.

Nonnes étaient jadis dans un couvent
Où Jean vingt-deux allait assez souvent
Faire en pardons des dispenses de pape:
C'est Fontevrault, de peur qu'il ne m'échappe,
Au demeurant couvent des mieux famé,
Gîte fâcheux, où le diable affamé
Etait réduit à quelque peccadille,
Menu secours qu'il tirait de la grille:
Car, comme on sait, l'ennemi des humains
Par le babil tient toujours aux nonnains.
Le saint pasteur, muni de mainte bulle,
Leur vint un jour faire baiser sa mule.
Dieu sait combien les pardons lors trottaient,
Si qu'on eût cru que rien ne lui coûtaient!
Insatiable est la gent monastique;
Bien l'allez voir à l'indult fantastique
Que s'étaient mis en tête d'obtenir:
Elles voulaient avoir à l'avenir
Pouvoir d'aller l'une à l'autre à confesse.
Père très-saint, entre nous, dit l'abbesse,
On s'avouerait bien plus sincèrement
Tout ce qu'au prêtre on dit légèrement,
Cent petits riens, bagatelles en somme,
Dont on rougit d'aller instruire un homme,
Homme surtout qui souvent peut causer
Ce dont à lui nonne va s'accuser.
Vous confesser! le cas est-il possible?
J'ai, dit le pape, un scrupule invincible

Qui vous fera refuser à regret:
Ce sacrement exige un grand secret,
Et le babil dans l'engeance femelle
Fut autrefois la tache originelle.
Depuis long-tems cet unique grief
Fait à vos vœux refuser le saint bref.
Mais j'en veux faire un peu l'expérience,
Et le savoir de ma propre science:
Tenez, dit-il, je mets jusqu'à demain
Cette boëte en garde à votre main;
Ne l'ouvrez pas avant mon arrivée,
Sans quoi serez à tout jamais privée
Du saint indult qui demain vous est dû,
Si n'ouvrez pas le coffre défendu.
Il sort. Voici notre boëte en voie:
Que je la touche, et moi que je la voie.
C'était à qui pourrait se l'arracher:
Mais sans l'ouvrir on fut pourtant coucher.
L'abbesse presque en gagna la jaunisse.
On dormit peu. Le lendemain l'office,
Comme on peut croire, alla tout de travers:
Peut-on suffire à tant de soins divers?
Un rien démonte une tête guimpée.
Ah! dit l'abbesse à la gent attroupée,
Le pape joue à nous faire sécher:
Quel grand secret a-t-il à nous cacher?
Pour regarder ne sommes-nous pas bonnes?
Il fait vraiment un grand honneur aux nonnes!

Pour nous venger ouvrons : qui le dira?
Comme elle était on la refermera.
A ce discours taupa chaque vestale.
L'abbesse ouvrit la boëte fatale.
Qu'y trouva-t-elle ? Une linotte au fond,
Qui tout à coup prit son vol au plafond,
Fit en sifflant trois rondes autour d'elles;
Puis par un trou s'enfuit à tire-d'ailes.
Lors à la porte on heurte rudement;
Le saint pontife entre au même moment:
Çà, ma boëte ! ores, voyons, mesdames,
Si l'on se peut confier à des femmes;
Car votre indult est dedans tout scellé.
Ho ! ho ! dit-il, il s'en est envolé;
Seriez vraiment maîtresses de ses commères
Pour confesser ! Adieu, discrètes mères;
Onc ne sera confesseur féminin.
Tant mieux, reprit tout bas une nonnain;
Je n'étais pas pour la métamorphose;
Un confesseur est toujours quelque chose.

GRÉCOURT.

LA NOUVELLE ÈVE. (*)

Pain dérobé réveille l'appétit.
A tout péché la loi qui l'interdit
Est un attrait, est une rocambole.
D'aller vers là, de revenir ici
Est-il permis, quand on le peut ainsi
On s'en soucie autant que d'une obole:
Mais que la loi dise : Je le défends,
Nous y courons, et notre cœur y vole.
D'Eve en cela nous sommes tous enfans;
Ne la traitons point trop en criminelle;
Elle eut grand tort, je ne l'excuse point;
De là nous vient la tache originelle:
Mais tel lui fait son procès sur ce point
Qui dans sa place aurait fait tout comme elle.

Ainsi parlait certain époux un jour
A sa moitié, qui contre notre mère
Murmurait fort, était fort en colère
De nous avoir joué le vilain tour

(*) On a mis ce conte à la suite du précédent, parce qu'il a le même but moral, et que rien ne sert au progrès des arts comme le rapprochement des diverses manières de traiter un sujet.

Dont vint, hélas! toute notre misère.
Ah! disait-elle, avoir précipité
Et son époux et sa postérité
Dans tant de maux! Pourquoi? Le tout en somme
A l'appétit d'une insipide pomme.
Notre mère Eve avait bien mauvais goût!
Bon ou mauvais, le fruit ne fut la cause,
Dit le mari, du mal qui gâta tout,
Mais bien la loi qui défendait la chose:
Cette défense en fit tout le ragout.
Qu'ainsi ne soit, poursuivit-il, je gage
Que qui voudrait vous interdire ici,
Chose d'ailleurs dont vous n'auriez souci,
Je dis bien plus, qui vous ferait dommage,
Vous en seriez aussitôt à la rage.
Moi! dit la dame. Oui, vous! dit le mari;
Vous le feriez sans faute, je le jure,
Et je suis prêt d'en faire le pari.
Elle y consent, accepte la gageure:
Somme d'écus, et grosse, à ce qu'on dit,
Fut stipulée entre eux deux à crédit.

Je ne veux point, dit l'époux débonnaire,
Vous commander chose pénible à faire;
Voici le fait: quand vous allez au bain
La mare à gauche est sur votre passage;
Si vous pouvez, en faisant le chemin,
Un mois durant en tout être assez sage

Pour ne plonger au bord du marécage
Les deux pieds nus, je vous quitte le gain :
Mais en passant prenez garde au naufrage,
Car vous paierez le parti haut la main.

Or, cette mare était, à le bien dire,
Un vrai bourbier, égout de basse-cour;
Pour l'éviter on eût fait un grand tour.
De ce défi l'on se met fort à rire;
La dame y taupe, et de grand appétit.
C'était marché donné, sans contredit;
Autant valait argent dans la cassette.
On met déjà la gageure à profit;
On songe à faire et telle et telle emplette ;
Nouveaux bijoux viendront sur la toilette,
Et sur le tout un magnifique habit.

On s'en va donc au bain à l'ordinaire,
Non sans lorgner la mare en tapinois:
Dans un début c'en était assez faire:
On s'en tint là pour la première fois.
Allant, venant, bientôt on s'accoutume
A l'eau verdâtre, à la fange, à l'écume:
Avec le tems on s'accoutume à tout.
On fit bien pis; enfin on y prit goût.
L'esprit de l'homme est une étrange pièce,
Et, quand je dis de l'homme, à cet égard
La femme est là comprise sous l'espèce
Pour les deux tiers au moins et demi-quart.

Le fait présent rend la chose notoire.
La bonne dame alla se figurer
Certain plaisir, si l'on en croit l'histoire,
A s'arrêter dans une eau sale et noire,
Et le défi commença d'opérer.
L'eau de son bain, encor que claire et nette,
Lui semblait fade au prix de celle-là;
Peut-être aussi le diable s'en mêla.
Quoi qu'il en soit la dame fut discrette,
Et n'en dit rien d'abord à Jeanneton
Qui la suivait : c'était sa chambrière,
Et, qui pis est, confidente, dit-on,
D'une humeur souple et très-fine ouvrière;
Elle entendait la dame à demi-ton,
Avait d'ailleurs l'ame si complaisante,
Que dans cent ans ou plus, que je ne mente,
A sa maîtresse elle n'aurait dit non.
Mais c'est assez parler de la suivante;
A la signore il nous faut revenir.
A chaque instant la passion s'augmente;
Dans son harnois on a peine à tenir;
La mare était toujours plus attrayante.
Pour résister il fallait faire effort;
On s'approchait toujours plus près du bord:
Ce n'était plus le bain, c'était la mare
Que l'on cherchait par un ragoût bizarre.
Là s'ébattait maint petit caneton:
On les montrait du doigt à Jeanneton;

On leur portait envie; et si la dame
Eût pu contre eux troquer honnêtement,
Elle eût voulu, dans le fond de son ame,
Devenir canne, au moins pour un moment.

Mais bien souvent l'occasion prochaine
Beaucoup plus loin que l'on ne veut nous mène.
La dame un jour sur le bord s'arrêtant,
Dans un accès subit et violent,
Vint à tirer un pied hors de la mule,
Et de la plante en effleura l'étang.
La bonne dame en resta là pourtant,
Et le remit aussitôt par scrupule,
Non que son cœur ne fût bien combattu,
Mais il est bon d'avoir de la vertu.

Or, le mari, par certaine ouverture,
Guettait sa femme, observait son allure,
Riait sous cape, et comptait par ses doigts
Qu'elle n'irait jamais au bout du mois.
Il comptait bien, remarque la chronique;
Deux tiers n'étaient passés à beaucoup près,
Qu'arrive enfin, enfin le jour critique.
Le traître époux, qui voyait les progrès,
A sa moitié voulut donner le change,
Dit qu'il allait mettre-ordre à la vendange,
Puis faire un tour pour revenir au frais.
Il sort des champs, et quelque tems après

Par le dehors rabat chez sa fermière,
Là se tient clos, et se met aux aguets:
Bientôt il voit et dame et chambrière
Allant au bain : l'on fait pause au marais,
On le contemple, on s'en arrache à peine,
Comme du bord d'une claire fontaine;
En soupirant l'on s'en arrache enfin,
Et vers l'étuve on poursuit son chemin.
Mais dans le bain un feu secret consume;
On en sortit plutôt que de coutume,
L'esprit rêveur, l'air inquiet, chagrin;
On se tourmente, et l'on chicane en vain;
La passion presse, le cœur chancèle,
Et la vertu ne bat plus que d'une aile.

C'est trop souffrir; non, Jeanneton, vois-tu,
Dit la maîtresse en annonçant l'antienne,
Il n'est défi, ni gageure qui tienne,
Je ne m'en mets en peine d'un fétu,
Je te le dis tout net, et le déclare,
J'ai résolu d'essayer de la mare.
Dis sur cela tout ce que tu voudras,
Que l'on le sache ou ne le sache pas,
Ce m'est tout un; il irait de ma vie
Que je voudrais en passer mon envie.

Vraiment, madame, est-ce donc si grand cas?
Dit Jeanneton; pourquoi tant de mystère?
Je m'en doutais; vous êtes bonne aussi
De vous troubler et prendre du souci!

Vous le voulez; hé bien! il faut le faire.
Premièrement, monsieur n'est pas ici;
Qui vous verra? Personne, je vous jure.
Quitte, après tout, à perdre la gageure:
Le grand malheur! En mourrez-vous de faim?
Contentement passe richesse enfin.
Mais non, si bien nous ourdirons la trame,
Que vous aurez le plaisir et le gain.
Va, Jeanneton, tu vaux trop, dit la dame;
Ne mettons pas le plaisir à demain.
Sur ce propos on s'ajuste, on s'agence,
Et vers la mare on marche en diligence,
A beaux pieds nus et pantoufles en main.
La dame allait la première, et bon train,
Et Jeanneton faisait l'arrière-garde.
Chemin faisant on observe avec soin
S'il n'est pas là de mouchard qui regarde:
Nul ne paraît, et monsieur est bien loin.
Les pieds brûlaient : d'abord on en hasarde
Un dans le lac pour sonder le terrain;
On le retire, et l'autre prend sa place,
Que tout de même on retire soudain;
Pour faire court, après quelque grimace,
Tous deux de suite on vous les plonge à plein.

Durant cela l'époux, ne vous déplaise,
De son réduit voyait le tout à l'aise,
Et se savait très-bon gré dans le cœur
De n'avoir pas mis à plus forte épreuve

Une vertu si fragile et si neuve :
Il en pouvait arriver du malheur.
Il en frémit, et sur cette pensée,
Croyant l'affaire assez avant poussée,
Sort vers la dame avec un ris moqueur:
Un revenant eût fait moins de frayeur.
Et vîte! et vîte! on se sauve, on détale:
Mais à pieds nus on ne court pas si fort;
Le mari joint la dame dans la salle:
Hé bien, dit-il dans le premier abord,
Que pensez-vous de la pomme fatale?
Eve à présent a-t-elle si grand tort?

DUCERCEAU.

EXPÉDIENT D'UN NOTAIRE.

En certain bourg au bon homme Lucas
Messire Artus passait un bail à ferme,
Et prétendait, au bout de chaque terme,
Outre ce prix, avoir un cochon gras.
Pour un cochon je n'y répugne pas,
Dit le fermier ; mais gras c'est autre chose ;
Que sais-je moi ce qu'il arrivera?
Le grain peut-être, ou le gland manquera :
Point ne me veut soumettre à telle clause.
Artus répond que point n'en démordra.

Messieurs, leur dit le notaire équitable,
Vous pouvez prendre un milieu : l'on mettra
Qu'au sieur bailleur le preneur enverra,
Bon an, mal an, un cochon raisonnable.

LAMONNOYE.

L'ERREUR COMMUNE.

La vieille Alix, jadis si belle,
Jadis si chère à ses amans,
Se courbait sous la faulx du Tems,
Et se croyait toujours nouvelle.
Un jour une glace fidelle
Lui fit voir ses traits alongés :
« Ah ! quelle horreur ! s'écria-t-elle,
« Comme les miroirs sont changés ! »

FRANÇOIS (de Neufchâteau.)

LE CARÊME IMPROMPTU.

Sous un ciel toujours rigoureux,
Au sein des flots impétueux,
Non loin de l'Armorique plage,
Il est une île, affreux rivage,

Habitacle marécageux,
Moitié peuplé, moitié sauvage,
Dont les habitans malheureux,
Séparés du reste du monde,
Semblent ne connaître que l'onde,
Et n'être connus que des cieux.
Des nouvelles de la nature
Viennent rarement sur ces bords;
On n'y sait que par aventure,
Et par de très-tardifs rapports,
Ce qui se passe sur la terre,
Qui fait la paix, qui fait la guerre,
Qui sont les vivans et les morts.

De cette étrange résidence
Le curé, sans trop d'embarras,
Enseveli dans l'indolence
D'une héréditaire ignorance,
Vit de baptême et de trépas,
Et d'offices qu'il n'entend pas.
Parmi les notables de l'île
Il est regardé comme habile
Quand il peut dire quelquefois
Le mois de l'an, le jour du mois.
On va penser que j'exagère,
Et que j'outre ce caractère;
« Quelle apparence, dira-t-on,
« Quelle île assez abandonnée

« Ignore le tems de l'année?
« Non, ce trait ne peut être bon
« Que dans une île imaginée
« Par le fabuleux Robinson. »

De grâce, censeur incrédule,
Ne jugez point sur ce soupçon;
Un fait narré sans fiction
Va vous enlever ce scrupule:
Il porte la conviction;
Je n'y mettrai que la façon.

Le curé de l'île susdite,
Vieux papa, bon israélite,
(N'importe quand advint le cas)
N'avait point, avant les étrennes,
Fait apporter de nos climats
De guide-ânes, ni d'almanachs
Pour le guider dans ses antiennes,
Et régler ses petits états:
Il reconnut sa négligence;
Mais trop tard vint la prévoyance.

La saison ne permettait pas
De faire voile vers la France;
Abandonnée aux noirs frimas,
La mer n'était plus praticable,

Et l'on n'espérait les bons vents,
Qui rendent l'onde navigable,
Et le continent abordable,
Qu'à la naissance du printems.

Pendant ces trois mois de tempête
Que faire sans calendrier?
Comment placer les jours de fête?
Comment les différencier?
Dans une pareille méprise
Quelque autre curé plus savant
N'aurait pu régir son église,
Et peut-être, dévotement
Bravant les fougues de la bise,
Se serait livré sans remise
Aux périls du moite élément;
Mais pour une telle imprudence,
Doué d'un trop bon jugement,
Notre bon prêtre assurément
Chérissait trop son existence:
C'était d'ailleurs un vieux routier
Qui, s'étant fait une habitude
Des fonctions de son métier,
Officiait sans trop d'étude,
Et qui dans sa décrépitude
Dégoisait psaumes et leçons
Sans y faire tant de façons

Prenant donc son parti sans peine,
Il annonce le premier mois,
Et recommande par trois fois
A son assistance chrétienne
De ne point finir la semaine
Sans chômer la fête des Rois.
Ces premiers points étaient faciles;
Il ne trouva de l'embarras
Qu'en pensant qu'il ne saurait pas
Où ranger les fêtes mobiles.
Qu'y faire enfin? Peu scrupuleux,
Il décida, ne pouvant mieux,
Que ces fêtes, comme ignorées,
Ne seraient chez lui célébrées
Que quand, au retour du Zéphyr,
Lui-même il aurait pu venir
Prendre langue dans nos contrées.
Il crut cet avis selon Dieu:
Ce fut celui de son vicaire,
De Javotte sa ménagère,
Et de son magister Mathieu,
La plus forte tête du lieu.

Ceci posé, janvier se passe;
Plus agile encor dans son cours,
Février fuit; mars le remplace,
Et l'aquilon régnait toujours.

Du printems avec patience
Attendant le prochain retour,
Et sur l'annuelle abstinence
Prétendant cause d'ignorance,
Ou, bonnement et sans détour,
Par faute de réminiscence,
Notre vieux curé chaque jour
Se mettait sur la conscience
Un chapon de sa basse-cour.
Cependant, poursuit la chronique,
Le carême depuis un mois
Sur tout l'univers catholique
Etendait ses austères lois;
L'île seule, grâce au bon homme,
A l'abri des statuts de Rome,
Voyait ses libres habitans
Vivre en gras pendant tout ce tems:
De vrai ce n'était fine chère;
Mais cependant chaque insulaire,
Mi-paysan et mi-bourgeois,
Pouvait parer son ordinaire
D'un fin lard flanqué de vieux pois.
A l'exemple du presbytère,
Tous, dans cette erreur salutaire,
Soupaient pour nous d'un cœur joyeux,
Tandis que nous jeûnions pour eux.
Enfin pourtant le froid Borée
Quitta l'onde plus tempérée.

Voyant qu'il était plus que tems
D'instruire les impénitens,
Le diable, content de lui-même,
Ne retarda plus le printems:
C'était lui qui, par stratagême,
Leur rendant contraire tout vent,
Avait voulu, chemin faisant,
Leur escamoter un carême,
Pour se divertir en passant.
Le calme rétabli sur l'onde,
Mon curé, selon son serment,
Pour voir comment allait le monde,
S'embarque sans retardement.
S'étant bien lesté la bedaine
De quatre tranches de jambon,
(Fait digne de réflexion,
Car de la sainte quarantaine
Déjà la cinquième semaine
Venait de commencer son cours.)
Il vient: il trouve avec surprise
Que dans l'empire de l'église
Pâques revenait dans dix jours.
« Dieu soit loué! prenons courage,
Dit-il, enfonçant son castor;
« Grâce au seigneur, notre voyage
« Se trouve fait à tems encor,
« Pour pouvoir dans mon hermitage
« Fêter pâques selon l'usage.

Content, il rentre sur son bord
Après avoir fait ses emplettes
Et d'almanachs et de lunettes.
Il part; il arrive à bon port
Dans ses solitaires retraites.
Le lendemain, jour des Rameaux,
Prônant avec un zèle extrême,
Il notifie à ses vassaux
La date de notre carême.
« Mais, poursuit-il, j'ai mon systême;
« Mes frères, nous n'y perdrons rien,
« Et nous le rattraperons bien.
« D'abord avant notre abstinence,
« Pour garder l'usage ancien,
« Et bien remplir toute observance,
« Le Mardi-Gras sera mardi,
« Le jour des Cendres mercredi;
« Suivront trois jours de pénitence;
« Dans toute l'île on jeûnera,
« Et dimanche unis à l'église,
« Sans plus craindre aucune méprise,
« Nous chanterons l'alleluia. »

GRESSET.

LA BRUNETTE ANGLAISE.

Je vais conter un miracle d'amour.
Peuple gaulois, chez vous on n'en voit guère :
Mettons plutôt la scène en Angleterre,
Sans indiquer l'époque ni le jour.

Certain baron, riche propriétaire,
Avait pour fille une jeune beauté,
Que je peindrais si j'étais téméraire :
Rendons hommage à la célébrité;
Risquons un trait, puisqu'il est nécessaire.
Brune elle était, mais si blanche, si claire,
Et sur ce fait elle eut tant de renom,
Qu'à tous propos les grands et la commune
Ne la nommaient que la piquante brune,
Et qu'à la fin on oublia son nom.

Le plus modeste, ou le plus fanfaron,
Tous s'adressaient humblement au baron,
Briguant l'honneur de devenir son gendre.
Chers chevaliers, disait ce père tendre,
Vous avez tous également ma voix,
Et ma Brunette est libre de son choix :
Qu'un de vous plaise, et l'affaire est finie;
Je la lui donne avec la baronnie.

Sur cet aveu chaque amant s'ingénie
A qui saura faire agréer sa cour :
Mais si l'amour éveille le génie,
Que l'opulence aide bien à l'amour !
Vingt fois la nuit se change en un beau jour.

On fait chercher dans toute la contrée
Ce que le luxe, à peine encor enfant,
Pouvait offrir de plus éblouissant.

La lice s'ouvre, aux joutes préparée :
Que de couleurs et d'aigrettes au vent !
Que de pavois et d'armures dorées,
De palefrois, de pages, de livrées !

De tant d'apprêts l'amour se rit souvent :
Tous nos galans perdaient leur étalage,
Non que Brunette eût l'ame si sauvage
Qu'un tendre amant n'y pût trouver accès ;
Un soupirant, d'un tout autre parage,
A petit bruit avait tout le succès.

Henri c'était le nom du personnage :
Sur son récit il avait été page ;
Pour le présent il était bachelier ;
Bien fait de corps, d'agréable visage,
Poli, discret, bien disant, et fort sage
En apparence ; en homme du métier,
Pour le besoin, il savait manier

L'épieu, la lance, ou bien la hallebarde;
Musicien, décorateur ou barde;
Enfin, à tout il savait se plier,
Et, qui plus est, faisait tout avec grace.

Dire comment il eut assez d'audace
Pour expliquer ses desirs amoureux,
On ne le sait; peut-être que les yeux
D'un feu secret trahirent le mystère.
On les comprend, on rougit, on est fière;
On s'arme enfin de dédains affectés:
Mais l'amant plaît, les yeux sont écoutés;
On leur répond, et voilà la manière.
Un tems se passe en ces muets discours;
Mais pourrait-on se taire ainsi toujours?

On lâche un mot; un soupir l'accompagne,
Et ce soupir est bientôt répondu.
Les billets doux de trotter en campagne!
Baiser surpris, et puis baiser rendu,
Mais chastement; car une flamme honnête
Ne souffrait rien qui ne fût très-décent:
Ce n'est pas peu; le pas était glissant;
On se trouvait très-souvent tête à tête.

Sous un vieux chêne, écarté du château,
Se dérobant à la foule importune,
La belle allait tous les soirs, sur la brune,
En grand secret trouver le jouvenceau.

Quand l'un des deux, par fortune contraire,
Au rendez-vous se voyait arraché,
Un mot d'écrit, dans le chêne caché,
Eclaircissait tout le nœud de l'affaire.
De ces billets on devine le tour;
Mais il en tombe aux mains de la Brunette
Un dont elle eut raison d'être inquiette.

« Attendez-moi jusqu'au déclin du jour;
« N'y manquez pas. Le sort me persécute;
« A ses rigueurs, désormais tout en butte,
« Je dois vous voir pour la dernière fois. »

Qu'on se figure une amante aux abois;
Un coup de foudre eût été moins terrible.
Elle eût crié, mais elle était sans voix,
Sans mouvement, comme un marbre insensible;
Sortir de là lui devient impossible,
Tant que la nuit ayant voilé les cieux.
A pas de loup Henri vient en ces lieux.
Elle l'entend, se lève, elle s'efforce.

BRUNETTE.

Vous me quittez, Henri? qui vous y force?

HENRI.

Hélas, madame, un ordre rigoureux,
Mais juste; enfin il condamne un coupable.

BRUNETTE.

Coupable! vous! Vous êtes malheureux,
Mais d'un forfait vous êtes incapable;
Je vous connais...

HENRI.

Vous me connaissez mal:
Je ne saurais prétendre à l'innocence;
J'ai contre moi le fait et l'évidence,
Et suis réduit, par un édit fatal,
A vous quitter.

BRUNETTE.

Je puis être déçue...
Je doute encore, et ne crois point faillir,
Qu'une ame noble, en vous je l'ai connue,
Par des forfaits ait voulu s'avilir.
Les passions égarent la jeunesse;
Un mouvement de colère, une ivresse,
Suivis bientôt d'un juste repentir,
Vous auront fait...

HENRI.

Excusez mes faiblesses,
D'un voile adroit couvrez-en bien l'horreur;
Votre bonté redouble mon malheur.
Je suis banni; je pars.

BRUNETTE.

Et tu me laisses!
Et tu me crois lâche au point de rester,

Lorsqu'un arrêt te force à me quitter!
Connais-moi mieux, Henri. Tu sus me plaire
Par des dehors séduisans pour mon cœur:
Je te croyais... et je te crois sincère;
Tu ne saurais n'être qu'un imposteur.
De la vertu cette image fidelle,
Que tu traçais avec tant de candeur,
Tu la voyais dans le fond de ton cœur,
Et tu l'aimais en la peignant si belle.
Coupable ou non, l'ascendant est trop fort;
Rien ne nous peut séparer que la mort,
Et je te suis...

HENRI.

Vous, madame! me suivre!
Abandonner un père à sa douleur,
Et renoncer à cet état flatteur
Pour tous les maux à qui le sort me livre!

BRUNETTE.

Arrête, Henri; cesse de m'éclairer:
Je sais quel cœur je vais désespérer;
Le mien frémit d'un coup si nécessaire,
Mais il me faut abandonner mon père.
Quant à l'éclat qui me suit en ces lieux,
Ce vain bonheur, qui n'est que pour les yeux,
Je ne perds rien quand je le sacrifie.
Tu fus toujours l'unique bien pour moi;
Que je te suive, et je trouve avec toi
Mon bien, mon rang, mon faste et ma patrie.

HENRI.

Quoi! vous me suivre au milieu des forêts,
Qui désormais seront mon seul asile!

BRUNETTE.

T'aimé-je donc pour vivre en un palais,
Pour ne jouir que d'un destin tranquille?
Je t'aime, Henri; ton sort sera le mien.

HENRI.

Vous le voulez, mais le pourrez-vous bien?
Je dois ici faire un tableau sincère;
Ne croyez pas que ma bouche exagère,
Pour engager ce courage à mollir,
Les maux affreux qui me vont assaillir.
Je vais finir ma trame languissante
Parmi la faim, la soif et l'épouvante,
Parmi des ours et des monstres affreux,
Et des humainsj, plus détestables qu'eux.
Je vais...

BRUNETTE.

Hé bien! j'y serai ta compagne.
Trouve un asile au creux d'une montagne;
Lorsque excédé de travaux et de soins
Tu chercheras un sommeil salutaire,
Ta sûreté, ton repos, tes besoins
Sont à ma charge, et j'en fais mon affaire.

HENRI.

Mais il faut donc vous armer...

BRUNETTE.

Il le faut.
Va me chercher ce qui m'est nécessaire,
Et ne crains pas que mon bras en défaut
Manque à frapper qui te sera contraire.

HENRI.

Il faudra donc couper ces beaux cheveux;
Ils trahiraient votre sexe, et je pense
Qu'on doit au moins en imposer aux yeux.

BRUNETTE.

Tiens... coupe-les.

HENRI.

Vous aurez répugnance
A déguiser ces traits si ravissans;
Sur tous les cœurs ils seraient trop puissans;
Il faut encor, pour sauver l'apparence...

BRUNETTE.

Va, ne crains pas que sur rien je balance;
Défigurons tous ces faibles attraits,

Et que je sois aux regards belle ou laide,
Je suis contente, Henri, si sous ces traits
Tu reconnais...

HENRI.

Encore un mot: je cède.
Lorsqu'éprouvant mille maux à la fois
Vous fléchirez sous un destin contraire,
Du repentir attentive à la voix,
N'aurez-vous pas de reproche à me faire?

BRUNETTE.

Je t'en fais un, c'est de m'en soupçonner.

HENRI.

Ignorez-vous qu'on veut vous couronner?
Déjà partout la nouvelle est semée:
Un prince, épris de votre renommée,
Par ses agens demande votre main.

BRUNETTE.

Et tu serais chargé de m'y résoudre!

HENRI.

Oui, je le suis.

BRUNETTE.

Esclave lâche et vain,

Digne en effet de mon juste dédain,
Digne des fers, de l'exil, de la foudre,
Je vois ton but; il se montre à la fin !
Ose achever: quel est ce souverain ?
Qu'il se présente; il faut que je le voie,
Et que je montre à ses yeux le mépris
Que j'ai pour lui, pour celui qu'il m'envoie.
A vos ardeurs je réserve ce prix.

HENRI.

Vous le voyez qui se livre à la joie:
Rempli d'amour, à ses remords en proie,
Honteux, confus, tremblant, mais enivré,
Ce criminel, banni, désespéré,
Henri n'est plus; il me cède la place:
Richard, vainqueur des Celtes, le remplace.
Pardonnez-moi des soupçons odieux:
Trop prévenu contre un sexe adorable,
D'attachement je le crus peu capable;
Je le fuyais: je vous vois, et vos yeux,
Me soumettant au pouvoir que je brave,
En un instant me firent votre esclave.
Sous un faux nom...

BRUNETTE.

Cesse de t'accuser.
Ou dans les fers, ou sous le diadême,
Henri, Richard, pour moi toujours le même,

De quoi te sert ici de t'excuser?
Eh! pourrait-on s'offenser quand on aime!

CAZOTTE.

LA JUSTIFICATION COMPLETTE.

Sur un curé des plus gaillards
Un évêque à grands flots épanchait sa morale.
Chacun, lui disait-il, parle de vos écarts;
Cessez de semer le scandale.
Ne croyez pas pourtant qu'au rigorisme enclin,
J'exige qu'un pasteur soit un être divin;
Toujours le cœur de l'homme est sous l'habit du prêtre,
Je le sais: et sur vous je me tairais peut-être
Si c'était pour le jeu, si c'était pour le vin.
Mais vos excès sont d'une autre nature:
Le cotillon vous plaît; et l'on dit sur ce point...
— Ah! monseigneur, quelle imposture!
Je l'aime si peu, je vous jure,
Que je voudrais qu'on n'en mît point.

PHILIPON-LA-MADELAINE.

LES AMANS GÉNÉREUX.

Près de Tempé, ce fortuné séjour,
Lieu favori de Palès et de Flore,
Le jeune Hylas, Eglé plus jeune encore,
Tous deux épris, se cachaient leur amour.
Tout leur discours n'était qu'un regard tendre;
Leur feu contraint ne pouvait s'exhaler:
Le simple Hylas n'eût jamais su parler;
S'il eût parlé, l'eût-elle su comprendre?
Mais tôt ou tard, où le desir sera,
L'âge et l'amour instruiront l'innocence.
Un jour enfin le hasard les tira
De ce néant où dormait leur enfance.

Sous un feuillage, aux plus paisibles lieux,
La jeune Eglé se reposait à l'ombre:
Hylas survint; Hylas de tous ses yeux
La contempla sous le feuillage sombre.
Vénus, ô toi que nous servons si peu,
Tandis qu'Eglé sur ce gazon sommeille,
Si tu permets que ma bouche de feu
Prenne un baiser sur sa bouche merveille,
Je te le jure, ô divine Cypris!
Je lui fais don de deux pigeons chéris,

Pareils à ceux qu'on t'élève à Cythère.
Le vœu fut fait, et le baiser fut pris.
D'un sommeil feint profita la bergère,
Et le soir même elle en reçut le prix.

Le jour suivant Eglé dormit encore.
Le berger vint, et ne s'endormit pas.
O dieu d'amour! vois tout ce que j'adore:
Je te demande un seul de tant d'appas.
Ah ! si je puis, sans qu'Eglé le ressente,
Coulant ma main sous son corset jaloux,
La promener sur sa gorge naissante...
Pour un larcin si secret et si doux
Je lui promets le beau mouton que j'aime.
Endors, Amour, endors Eglé toi-même.

Hylas trouva le plus profond sommeil :
Il vit, toucha, prit, parcourut sans peine
Le sein d'Eglé, qui retint son haleine,
Et jusqu'au bout suspendit son réveil.
Sous ce berceau la timide bergère
Le lendemain craignit de se revoir;
Elle craignait, mais brûlait de savoir
Le don qu'Hylas pouvait encor lui faire.
Elle y vint donc; il y revint aussi.
Dieux immortels, je la retrouve ici!
Faites, grands dieux, sans lui causer d'alarmes,
Que dans ses bras, par les nœuds les plus forts,

Je puisse enfin jouir de tous ses charmes!
Vous le savez, hélas! pour tous trésors,
Je n'ai qu'un chien; Eglé, je te le donne.
Oh! de quel somme Eglé dormit alors!
A quel espoir le berger s'abandonne!
En un instant tout cède à son effort;
Et plus il ose, et plus elle s'endort.
Un trop beau rêve occupait la dormeuse;
Et vous jugez que dans l'instant qu'Hylas
Ferma les yeux dans l'extase amoureuse,
Les yeux d'Eglé ne se r'ouvrirent pas.
On les ouvrit quand les songes finirent.
Au fond du bois le berger s'égara;
Le chien resta. Le soir ils se revirent:
Eglé rougit; le berger soupira.
Ils étaient seuls, sans soupçon, sans alarme;
Enfin l'Amour avait rompu le charme:
Quoique éveillée Eglé s'abandonna,
Du jeu d'amour connut toute l'ivresse.
S'il fit encore un don à sa tendresse,
La prompte Eglé rendit ce qu'il donna.

Pleine à son tour d'une ardeur inquiète,
Eglé lui dit: Je sais que je te doi
Ces deux pigeons, premier don de ta foi;
Mais conçois-tu mon alarme secrète?
S'ils s'envolaient! c'est trop de soin pour moi.
Je te les rends: c'est à toi de connaître

Le prix charmant que j'exige pour eux.
Il s'en douta, les racheta.... tous deux;
De ses pigeons il fut bientôt le maître.
L'instant d'après que ce point fut réglé
Le beau mouton vint à l'esprit d'Eglé.
Doit-on ainsi dépouiller ce qu'on aime!
De tous tes pas compagnon assidu,
Tu te plaisais à le nourrir toi-même;
Je te le rends. Le mouton fut rendu.
Le chien restait : raison toute nouvelle,
Ordre absolu de reprendre ce don.
On n'a qu'un chien; c'est la garde éternelle
Dè son troupeau qui reste à l'abandon.
Mon cher Hylas, reprends tout, lui dit-elle,
Et je te donne un baiser de retour;
Je ne veux rien d'un amant que l'amour;
Ton cœur suffit, si ton cœur est fidelle.
Ce don à faire avait coûté bien peu;
A le reprendre il coûta davantage:
Le pauvre Hylas ralentit son hommage,
Et se fit presque une affaire d'un jeu.
Il s'endormit à côté de la belle,
Qui, ne cherchant qu'un prétexte nouveau,
En soupirant, disait encore en elle:
Que ne m'a-t-il donné tout son troupeau!

BERNARD.

L'ÉPOUX INCONSOLABLE.

Un ennuyeux de son métier,
Il en est, et beaucoup ayant perdu sa femme,
Allait en tous lieux larmoyer,
Et raconter les vertus de la dame.
Se trouvant chez un grand seigneur,
Homme d'état, mais plaisant et caustique,
Il crut pouvoir ouvrir son cœur;
Parla de sa moitié, fit son panégyrique,
Dont souvent bâilla l'auditeur.
Combien elle était adorable,
Et combien elle m'adorait!
Ah! reprit le duc à ce trait,
Votre perte est irréparable.

Saint-Marc.

LA RENCONTRE DES DEUX AMIS,

OU

LA CONSOLATION DANS LE MALHEUR.

Eh! bonjour, mon ami; que nous apprendras-tu?
— Ma foi, mon cher, depuis que je t'ai vu
Je me suis marié. — Bon! nouvelle excellente!
— Pas tout à fait; j'ai pris femme méchante.

— Tant pis, morbleu! — Pas trop tant pis;
Sa dot était de deux mille louis.
— J'entends; dans ton chagrin par l'or tu te consoles.
— Mais pas absolument; car avec ces pistoles
Par un mauvais calcul j'acquis
Un troupeau de moutons, marchandise mêlée;
Ils sont morts de la clavelée.
—Quel fâcheux accident!—Eh! mais pas si fâcheux;
Dans mon malheur je fus encore heureux;
Je fis vendre leurs peaux, et trouvai dans la vente
Non-seulement mon argent, mais la rente.
— En ce cas te voilà content.
— Pas tant qu'on le croirait. Tout transporté de joie
J'achète une maison pour placer mon argent;
Du feu le lendemain elle devint la proie.
Ah, mon ami! tu me navres le cœur,
Et je te plains dans ton malheur.
Certe, il est grand. — Pas si grand; car la flamme
A tout brûlé, ma maison et ma femme.

GOBET.

LE DOYEN DE BADAJOZ.

Mes chers amis, ma muse dans ses rimes
A tous vos goûts se prête volontiers:
Puisqu'à présent vous aimez les sorciers,
Que vos romans, drames et pantomimes,

Rares tissus d'inventions sublimes,
Sont tout noircis de diables et d'enfer,
Je veux aussi mettre en jeu Lucifer.

Plaçons d'abord notre scène en Espagne;
Car à Paris, dans ce siècle de fer,
Traits de sorciers seraient contes en l'air;
De plus en plus l'incrédulité gagne.

Bien est-il vrai pourtant qu'aux boulevards,
Et même ailleurs, on voit sur le théâtre
Danser le diable et cent spectres hagards,
Masques hideux de singes, de lézards,
Le front cornu, la peau noire ou verdâtre,
De leur laideur offensant les regards.
Chacun y court; on en est idolâtre,
Tant nous gardons le vrai goût des beaux arts!
Du tems qu'en France étaient prêtres et moines
On y voyait vivre en vrais don pourceaux,
Digérant bien, de gros et gras chanoines,
Gens fortunés, mi-mondains, mi-dévots.
Le ciel daignait les former en troupeaux,
Puis les doter de maint et maint bon titre:
Chaque troupeau s'appelait un chapitre;
Chaque chapitre élisait son doyen.
Par ce nom-là vous entendez fort bien
Un chef parmi la gent canoniale,
Un dignitaire. A l'office, au sermon

Celui qui dort dans la première stale,
Après l'évêque, est le doyen. — Or donc
De Badajoz l'église cathédrale
Eut un doyen pour ses talens cité;
Il valait seul une université.
Droit, médecine, arts et théologie,
Il savait tout, excepté la magie;
Cet art puissant, qui fait qu'on est devin,
Il l'ignorait; c'était son grand chagrin.
A sa douleur on lui montre un remède:
Quelqu'un lui dit qu'il existe à Tolède,
Dans un faubourg vivant incognito,
Un magicien nommé don Mendrito,
Du grand Albert le disciple et l'émule.
Il ne remet l'affaire au lendemain;
Incontinent il fait seller sa mule,
Et, de Tolède enfilant le chemin,
Chez Mendrito va descendre au plus vîte....
Descendre?.... Non; il monte.... en un grenier:
(Car des savans c'est l'ordinaire gîte)
Il se présente, et dit: « Seigneur sorcier,
« Mon nom pour vous n'est pas nouveau peut-être;
« De Badajoz vous voyez le doyen:
« Tous nos savans me surnomment leur maître;
« Mais c'est trop peu si vous n'êtes le mien.
« Enseignez-moi la science profonde
« Dont le pouvoir s'étend sur l'autre monde;
« Vous en serez récompensé dans peu.

« Un vieux prélat n'a que moi de neveu :
« Il m'est bien cher ; le ciel lui soit en aide !
« Mais à son âge il faut, s'il plaît à Dieu,
« Que mon tour vienne, et que je lui succède.
« Ce pas-là fait je monterai plus haut ;
« Car, entre nous, chacun sent ce qu'il vaut.
« Jugez alors pour moi quelles délices
« De m'acquitter de vos rares services !
« Je vous promets... — Eh oui ! j'entends fort bien ;
« Vous promettez et vous ne tiendrez rien,
« Dit le sorcier ; bien dupe qui s'y fie !
« Cherchez ailleurs un maître de magie.
« J'en ai tant vu de ces grands prometteurs,
« Qu'après l'essai j'ai reconnu menteurs !
« Que m'ont valu mes complaisances folles ?
« Des complimens, du vent et des paroles.
« D'ingratitude à la fin je suis las !
« Allez, vous dis-je, on ne m'y reprend pas. »
— Quoi ! se peut-il.... ah ! j'ai peine à le croire,
Dit le chanoine en poussant un hélas ;
Quoi ! vous avez rencontré des ingrats !
Est-il possible ?.... A-t-on l'ame assez noire !
Et là-dessus il cita force traits
Pris des auteurs, dans la fable et l'histoire,
Surtout Sénèque au Traité des Bienfaits ;
Car le doyen avait de la mémoire.

Don Mendrito vint à s'humaniser.
Eh ! le moyen de pouvoir refuser

Un digne prêtre, un homme des plus sages,
Qui savait tant et de si beaux passages!
« Allons, dit-il, encore celui-ci. »
D'une fenêtre aussitôt il s'approche,
Et dit fort haut en termes que voici:
Inès, mettez deux perdrix à la broche;
Monsieur l'abbé soupe ce soir ici.
Puis au doyen, d'un ton plus radouci:
« Passons, mon cher, dans mon laboratoire;
« Je vous y veux expliquer le grimoire. »
Notre doyen ne se fait pas prier.
Dans peu de tems le docile écolier
Par ses progrès sut étonner son maître,
Tant était vif son desir de connaître!
En moins de rien s'écoule un mois entier.

Voilà qu'un jour, tandis qu'à la science
Il s'appliquait, arrive en diligence
Une voiture, et puis maint estaffier:
C'est le grand-chantre avec le trésorier,
Et quatre anciens, envoyés du chapitre
Vers le doyen. La députation
Vient l'informer de son élection,
Et le harangue, et lui donne le titre
De monseigneur. Une indigestion
Vient d'envoyer son oncle prendre place
Parmi les saints qu'on chante à la préface;

Il est évêque; et d'une seule voix
Tout le chapitre a fait ce digne choix.

Don Mendrito, présent à l'ambassade,
Avec esprit saisit le bon moment;
D'un ton aisé, louangeur, mais point fade,
A monseigneur il fait son compliment;
Puis il ajoute: « A présent je me flatte
« Que sa grandeur ne sera pas ingrate.
« En quatre mots sachez quel est mon but:
« Je n'ai qu'un fils, bon prêtre s'il en fut;
« Il dit la messe, il lit dans le bréviaire
« Passablement; mais, à ne vous rien taire,
« On n'en fera jamais un grand sorcier;
« Mais ce serait un bon bénéficier.
« — Cela suffit, et j'en fais mon affaire,
« Dit le prélat, non pas pour le moment;
« Avec des gens qu'il faut que je ménage
« J'ai par malheur plus d'un engagement;
« Vous attendrez: j'ai promis; c'est dommage.
« Comptez sur moi; mais ne nous quittons pas;
« De vos leçons j'ai trop besoin encore:
« A Badajoz suivez-moi de ce pas,
« Et quelque jour mon maître que j'honore
« Reconnaîtra si de lui je fais cas. »

Dans ce discours qui n'eût pris assurance?
L'attachement, le respect, l'espérance,

Du cœur humain mobile tout-puissant,
Détermina le sorcier complaisant.
Le bon prélat, le prenant dans sa chaise,
A Badajoz le mène obligeammont.
Dans le palais il eut son logement:
Il en donnait ses leçons plus à l'aise;
Même au besoin des soins du diocèse
Il se mêlait, et fort élégamment
Tournait un prône, ou bien un mandement;
De sa façon mainte oraison funèbre
De monseigneur rendit le nom célèbre.
Il composa plus d'un beau réglement
Pour les obits et pour le séminaire:
Le diable fut cette fois grand-vicaire.
Un tel métier n'était pas trop le sien;
Mais quand il veut le diable fait tout bien.

Il n'était bruit aux deux bouts du royaume
Que de l'évêque à Badajoz placé;
C'était un saint, c'était un Chrysostome,
De son vivant digne d'être enchâssé;
La chrétienté n'avait son second tome.

Un an après un riche archevêché
Vient à vaquer; c'est celui de Séville.
Pour le remplir l'évêque est recherché.
Le sage Alphonse, alors roi de Castille,
Veut devant lui que la double croix brille;

Il est renté de deux cent mille écus;
Une abbaye encore, et des plus grasses,
Un beau matin arrive au pardessus;
Bref, il obtient l'abondance des grâces
Du saint-esprit. Mais il n'est pas au bout:
Lorsque des gens la fortune s'avise,
Vous les voyez courir, aller à tout
D'un train rapide, et la foule est surprise.

Un an après, de par sa sainteté,
Le chapeau rouge, à Séville apporté,
Vient sur son front s'unir avec la mitre;
Et de la foi le souverain arbitre,
Du Dieu très-haut le vicaire sacré,
Le nomme encor légat *à latere*,
L'appelle à Rome, où sa docte éminence
Va gouverner, faire mainte ordonnance,
Mener un train de prince, être flatté
Par les petits, par les grands détesté.
Son rang l'appelle au sacré consistoire:
Il y paraît, il y soutient sa gloire;
C'est un prodige, on n'a rien vu de tel;
Tant de talent tient du surnaturel.

Un an après, évènement terrible!
Le pape meurt; car le pape est mortel
Tout comme nous, bien qu'il soit infaillible.

L'église alors d'un nouveau chef visible
Doit faire choix: un conclave est formé,
De gros verroux exactement fermé;
Mais au-dehors, au-dedans on intrigue;
Les factions, la cabale et la brigue
Règnent, Dieu sait! En vain on se fatigue;
A l'emporter trop bien accoutumé,
Le cardinal espagnol est nommé.
Le voilà pape. On l'adore, on l'encense:
Il tient les clefs du royaume des cieux;
Il tient encor, ce qui, dit-on, vaut mieux,
L'utile clef de la sainte finance.

Du bon métier qu'on nomme papauté
(Bon autrefois, aujourd'hui bien gâté)
Sitôt qu'il eut adopté les maximes,
Il enrichit ses neveux santissimes;
Frère, oncle, tante, et les petits-cousins,
Tous ses parens, éloignés ou prochains,
Eurent leur part; il en vint des centaines,
Tout ce qui vint retourna les mains pleines.

Et Mendrito, me demandera-t-on,
Que faisait-il? Mendrito? le pauvre homme
De Badajoz à Séville, et dans Rome,
Avait suivi constamment son patron,
A chaque pas présentant sa supplique,
Et recevant toujours même réplique.

Pour demander il prenait mal son tems;
D'autres avaient su gagner les devans:
C'était un prince, ou c'était la maîtresse
Du vieux ministre; et puis une duchesse,
Puis un bâtard du cardinal infant;
C'était à Rome un ami du saint-père,
Fort beau jeune homme, à la cour tout puissant.

De ces raisons, malgré qu'il n'y crût guère,
Il s'efforçait de paraître content;
Car il craignait encore de déplaire.

Mais lorsqu'enfin chacun eut eu son tour
Il s'enhardit, et croit pouvoir un jour
Venir aussi réclamer son salaire:
Il représente, en toute humilité,
Ses longs travaux, son assiduité,
Touche deux mots de la reconnaissance
Qu'on lui promit, et qu'on est en puissance
De lui prouver: « A votre sainteté
« Si désormais je ne suis plus utile,
« Si dans mon art j'ai su la rendre habile
« Autant que moi, puissé-je en liberté
« Avec mon fils, dans un modeste asile,
« Jouir enfin d'un repos mérité!
« Un philosophe, un ecclésiastique
« Doivent de peu savoir se contenter;
« Il ne nous faut que de quoi subsister;
« Une retraite, un viager modique
« Serait pour nous un présent magnifique. »

Le très-saint-père acceuillait l'orateur
D'un air affable et d'un sourire honnête;
Et cependant il cherchait dans sa tête
Ce qu'il ferait de son cher précepteur.
Dans peu d'instans sa réponse fut prête;
Pour éconduire un chétif magicien,
Obscur savant, pauvre homme de génie,
Qui désormais n'était plus bon à rien,
Il ne fallait tant de cérémonie;
Aussi, prenant un sévère maintien,
Des gens de foi m'ont dit que le saint-père
Par ce discours montra son caractère:

« Notre cher fils, nous sommes informés
« Que tous les jours seul vous vous enfermés
« Pour pratiquer d'horribles sortilèges,
« Qui sont, mon fils, autant de sacrilèges.
« Vous vous damnez; nous en sommes fâchés.
« Nous devrions pour de si grands péchés
« Vous infliger très-rude pénitence:
« Remerciez notre extrême indulgence,
« Qui, pour tout ordre et pour tout châtiment,
« D'auprès de nous vous bannit seulement.
« Nous vous mandons, sans délai ni remise,
« De quitter Rome, et l'état et l'église,
« Faute de quoi, comme hérétique ou juif,
« Nous vous faisons dans trois jours brûler vif. »

Sans sourciller, sans lui faire un reproche
Don Mendrito cria cette fois-ci:
Inès, ôtez les perdrix de la broche;
Monsieur l'abbé ne soupe pas ici.

A ces seuls mots le malheureux élève,
Soudain frappé, s'éveille d'un beau rêve,
Et se retrouve.... assis dans le réduit
Où le sorcier l'a d'abord introduit:
Même au cadran d'une vieille pendule
Il voit qu'un tour s'est à peine achevé
Tandis qu'il a si doucement rêvé.
Sans déserter la magique cellule
En moins d'une heure il fut deux fois mitré,
Puissamment riche, et noblement titré,
Prélat, légat, et cardinal et pape;
Et tout cela dans un clin-d'œil s'échappe.
Tout est magie et prestige, sinon
Qu'il se voit dupe encor plus que fripon,
Dix fois ingrat, et cent fois ridicule.
Sans dire un mot il sort de la maison:
Même à la porte il retrouve sa mule
Toute sellée, et monte sur son dos.

Comme il montait, Lucifer en personne
Lui saute en croupe, et prononce ces mots
D'un ton de voix dont le doyen frissonne:

« Comme tu vins retourne à Badajoz,
« Et souviens-toi que, même aux yeux du diable,
« L'ingratitude est un vice effroyable. »

ANDRIEUX.

LUCAS ET COMPAGNIE.

JADIS vivait à Carcassonne
Un gros richard nommé Lucas :
Ami de l'espèce qui sonne,
Il faisait la banque aux ducats.
Un jour sa femme assez jolie
Lui mit au monde un beau garçon.
Dans l'église, en cérémonie,
Un prêtre asperge le poupon;
Puis sur le livre de la vie,
Où tous les noms sont consignés,
Le pasteur dans la sacristie
Dit à Lucas: Monsieur, signés.
Et Lucas, selon sa manie,
Toujours l'esprit à son métier,
Très-nettement sur le papier
Signa *Lucas et compagnie.*

VILLETTE.

LE BON CHOIX.

Des beaux esprits je hais la vanité:
Les rabaisser est œuvre méritoire;
Ils ont besoin de plus d'humilité,
Et c'est pour eux que j'écris cette histoire.
De leurs talens quelle est l'utilité?
En tirent-ils plaisir, profit ou gloire?
Non; et pourquoi s'en feraient-ils accroire?
J'en ai tant vu supplantés par des sots!
Soit à la ville, à la cour, à l'armée
Les gens d'esprit n'ont jamais les bons lots;
Les sots ont tout, même la renommée.
D'en raconter le pourquoi, le comment
Ce n'est mon fait; je dirai seulement
Comme en amour, ainsi qu'en toute affaire,
Les beaux esprits souvent perdent leurs soins,
Tandis qu'un sot a le talent de plaire.
Ne m'en étonne, et le blâme encor moins;
Car, après tout, dans l'amoureux mystère
Le bien parler ne vaut pas le bien faire.
Vous saurez donc qu'en un même logis
Vivaient ensemble, et comme bons amis,
Deux jeunes gens : l'un avait nom Pamphile,
Pour son esprit renommé dans la ville,

Faisant bouquets, contes et madrigaux,
Et tous les mois loué dans les journaux :
L'autre n'avait pareille destinée;
Vrai sans-souci, ne s'occupant de rien,
Il dormait tard, buvait et mangeait bien,
Puis digérait pour finir la journée.
Tant que vivant de la sorte inconnu,
Jusques à nous son nom n'est pas venu.
Plusieurs croiront que cela m'embarrasse;
Mais pour si peu je ne m'étonne pas;
Un nom se perd, un autre le remplace:
J'en connais tant dont, en semblable cas,
Un nom d'emprunt a soutenu la race!
A mon héros enfin s'il faut un nom,
D'autorité je le nomme Cléon.
Bien aurais pu, pour ennoblir mon conte,
Vous le titrer de marquis ou de comte;
Car, entre nous, on en voit aujourd'hui,
Et des plus fiers, pas plus connus que lui.
Mais brisons là : tout ce qui m'est utile,
C'est que Cléon soit ami de Pamphile,
Au demeurant, tous deux jeunes et frais,
Bons compagnons, et passablement faits.
Au même tems vint habiter encore
Sous même toit la charmante Isidore,
Brune piquante, à l'air vif et fripon,
Et dont les yeux à la fois font éclore
Et les desirs et l'espoir du pardon.

Il en faut moins pour tenter la jeunesse:
Aussi bientôt voilà que nos amis
Sont tous les deux chez leur voisine admis.
Ce n'est d'abord que simple politesse,
Et jusque là les succès sont égaux;
Mais le desir, sous le nom de tendresse,
Des deux amis fit bientôt deux rivaux.
Eh! mais, dira quelque critique austère,
S'ils sont rivaux comment sont-ils amis?
Rien n'est plus simple; en voici le mystère:
Pamphile avait, en héros littéraire:
Pour son rival un souverain mépris:
Tel concurrent n'était pas une affaire;
Permis à lui de disputer le prix.
Cléon, modeste autant que débonnaire,
Respectait fort messieurs les beaux esprits,
Et le respect étouffe la colère.
Ainsi tous deux, par un motif contraire,
Etaient rivaux, et non pas ennemis.
Tous les succès sont d'abord pour Pamphile:
Son doux parler, son langage facile
Charment l'oreille et captivent le cœur;
En l'écoutant la beauté plus docile
Blâme en secret son injuste rigueur.
C'était d'abord louange enchanteresse,
Qu'accompagnaient des regards éloquens:
Il traite ensuite avec délicatesse
Dans ses propos le bonheur des amans;

Puis il s'enflamme, et ses discours brûlans
Des doux plaisirs peignent l'heureuse ivresse.
A tout cela que disait son rival ?
Rien, ou deux mots, qu'encore il plaçait mal.
Ainsi passaient les rapides journées
Entre Isidore et Pamphile et Cléon,
Lorsque l'Amour, ou bien l'occasion,
De tous les trois changea les destinées.
C'était l'été, de plus c'était le soir :
A la chaleur cherchant à se soustraire,
Notre beauté, tranquille et solitaire,
Prenant le frais, rêvait dans son boudoir.
Son abandon, sa toilette légère,
Tous deux sans art, augmentaient ses appas.
Ainsi Vénus pour enchanter la terre
Se faisait voir, et ne se parait pas.
Nos deux amis, qu'un même espoir amène,
Viennent tous deux, et tous deux sont reçus.
Pamphile encor s'empare de la scène,
Parlant le mieux, quoiqu'il parlât le plus.
A ses discours l'Amour prêtait encore
Un plus doux charme, un attrait plus flatteur :
En l'écoutant la charmante Isidore
D'un feu nouveau sent embraser son cœur ;
Il naît à peine, et déjà la dévore.
Tout la trahit, jusqu'au soin qu'elle prend
Pour dérober ses secrètes pensées.
Sur ses beaux yeux ses paupières baissées

Rendent encor son regard plus touchant:
Elle se tait; mais un soupir brûlant
Vient entr'ouvrir ses lèvres demi-closes;
Son teint de lis n'offre plus que des roses;
Avec effort son sein est agité :
Ainsi l'Albane eût peint la volupté.
O de l'esprit puissance enchanteresse!
Dit-elle enfin, quel prestige flatteur
A votre voix fait naître le bonheur?
L'heureux talent! Sans doute vos ouvrages
Offrent aussi ces charmantes images;
Je veux les voir. Pour moi vous les lirez;
En les lisant vous les embellirez.
Parlant ainsi vous voyez que la belle
A son amant offrait l'occasion
De la revoir, d'être seul avec elle,
Et d'éviter l'incommode Cléon.
Mais cet éloge a trop flatté Pamphile;
Ivre de gloire, encor plus que d'amour:
« Hé quoi! mes vers! ah! rien n'est plus facile;
« Vous les verrez, et même dès ce jour.»
Il dit, et part. Son rival, plus tranquille,
Le laisse aller, et cherche à faire mieux:
Près d'Isidore il approche en silence;
Il la voit belle, et la voit en défense;
Pour la réduire un geste audacieux
En ce moment lui tient lieu d'éloquence.
La belle crie, et se plaint de l'offense.
Sans s'étonner l'amant silencieux

La laisse dire, et cependant s'avance :
Si bien fait-il, malgré sa résistance,
Qu'il trouve enfin la route de son cœur ;
Puis s'en empare, et s'y place en vainqueur.
Ainsi placés, le tems ne dure guère ;
Aussi tous deux oubliaient aisément
L'ami Pamphile. Il vit tout le mystère ;
Car, par malheur, il rentra brusquement.
Vous croyez tous qu'Isidore est confuse :
Vous vous trompez ; et, sans chercher d'excuse,
Dans son maintien règne la liberté.
Pamphile seul était déconcerté :
Il savait tout, et ne savait que dire.
La belle enfin, avec un doux sourire,
Lui dit : Mon cher, soyez de bonne foi ;
Vous aimez mieux vos ouvrages que moi :
Soyez heureux, je promets de les lire ;
Même d'avance ici je les admire.
Mais apprenez que femme qui se rend
Veut régner seule au cœur de son amant.
A mes dépens si vous cherchez à rire
Vous le pouvez, vous avez mon secret ;
Mais d'un couplet, ou bien d'une satire,
Je vous préviens que je crains peu l'effet ;
Car, entre nous, ce que vous pourrez dire
Ne vaudra pas ce que Cléon a fait.

LACLOS.

LA TEMPÊTE,

conte tiré de Thomas Morus.

Des matelots, consternés, abattus,
Jouet des vents et des flots en furie,
A leur secours appelaient des vertus
Qu'on a surtout quand on craint pour sa vie.
Le moins dévot, contrit et repentant,
Se reprochait ses honteuses fredaines;
Chacun jurait d'être plus pénitent,
A tous les saints promettait des neuvaines:
Mais à leurs cris les saints disaient : *néant.*
Que faire enfin dans ce terrible orage?
Malgré son art le pilote est à bout.
Un capucin grossissait l'équipage;
Car ces messieurs vont se fourrer partout:
Les voilà donc aux pieds du vénérable,
Se confessant de leurs péchés passés,
Et plus encor se fustigeant le rable.
Mais, quoique absous, bénits, et bien fessés,
Ils sentent tous qu'ils vont souper au diable.
Un vieux marin se lève : Eh ! fi, mordieu!
Laissez-moi là toutes vos pantomimes:
Par des *salve* croyez-vous calmer Dieu,
Quand le vaisseau porte encor tous nos crimes?

Nous en avons chargé père Matthieu;
Jetons ce bouc au fond des noirs abymes...
Ce qui fut fait..... Sensible à leur présent,
Le ciel s'appaise, et la mer se repose.
Or, mes amis, malgré tout froid plaisant,
Croyons qu'un moine est bon à quelque chose.

MASSON DE MORVILLIERS.

LARMES SUR LA MORT DE PINDARE.

UNE très-docte demoiselle,
Et le fameux rimeur Chapelle,
Après avoir bien disserté
Sur la sublime poésie
De la charmante antiquité,
Vidaient un pot de malvoisie,
Quand par hasard, dit mon histoire,
Il lui revint dans la mémoire
Que, grâce à certains charlatans,
Pindare était mort à trente ans;
Pindare si pleiu d'harmonie!
Pindare ce brillant génie!
Pindare qui pouvait encor
Nous donner un volume d'or!
Et là-dessus le bon Chapelle
Et la savante demoiselle,

Cédant à leurs vives douleurs,
Se mirent à verser des pleurs,
Maudissant la Parque barbare
Qui ravit au monde Pindare.....
Un laquais, qui pour lors entra,
En les voyant pleurer pleura;
Et nul n'ayant un cœur de roche,
Le deuil gagna de proche en proche:
Par un vieux cocher désœuvré
Bientôt Pindare fut pleuré;
Et ne voulut la cuisinière
Etre à le pleurer la dernière:
Il n'est pas jusqu'au marmiton
Qui ne le pleurât tout de bon,
Tant c'était un combat bizarre
A qui viendrait pleurer Pindare!
Et moi, qui vous conte ceci,
Peu s'en faut que n'en pleure aussi.
Ne pleurons pourtant pas si vite,
Et de l'histoire oyez la suite:
Au bruit des douloureux accens,
Des hélas plaintifs et touchans
Qu'on entendait du voisinage,
Accourut un suisse, homme sage,
Qui s'étant fait instruire en gros
Du sujet de tant de sanglots,
S'enquit si ce monsieur Pindare,
De qui vient toute la bagarre,
Etait ami de la maison,

Ou parent en quelque façon;
S'il fut au moins de la paroisse
Pour causer ainsi tant d'angoisse;
S'il était mort en bon chrétien,
Ou, comme plusieurs, en vaurien,
Et réponse ayant été faite
Que c'était un charmant poète
Un peu mécréant et païen,
D'ailleurs assez homme de bien,
Qui composa des chansonnettes,
Ou plutôt des odes parfaites,
Et dans la Grèce trépassa
Près de trois mille ans en-deçà,
Aussitôt, comme en vrai délire,
Le suisse de rire, de rire,
De rire à s'en tenir les flancs;
Et vit-on dans le même tems
Rire de la même manière
Le cocher et la cuisinière.
Autant en fit le laqueton,
Et le très-dolent marmiton;
Et convint à monsieur Chapelle
De rire, ainsi qu'à la donzelle;
Et moi, qui vous conte ceci,
Trouvez bon que je rie aussi.

LA CONSULTATION ÉPINEUSE.

Un avocat fut consulté
Par un tendron d'aimable mine,
Qu'un gars avait trop insulté.
L'homme de loi qui l'examine
Trouve sous sa simple étamine
Deux grands yeux pleins de volupté,
Certain air de naïveté
Peint sur sa figure enfantine,
Un sein par l'amour agité,
Qui se soulève, se mutine,
Et semble en sa captivité
Appeler une main lutine
Qui lui rende la liberté.
Notre avocat est transporté:
Il lorgne une taille divine,
Des pieds mignons et délicats;
Et ce qu'il voit de tant d'appas
Ne vaut pas ce qu'il en devine.

Avec ces titres de faveur
On peut compter sur la ferveur
Du légiste le plus austère.
Le nôtre, expert dans tous les droits,
Avait, dit-on, plus d'une fois

Pris ses licences à Cythère.
Enfin, près de la belle assis,
Il veut, sans détour, sans mystère,
De son cas savoir le précis.

« Las! dit la belle désolée,
« Je vais rappeler mon esprit,
« Et vous conter comme s'y prit
« Le fripon qui m'a violée :
« Il avait un air tendre et doux,
« La taille la mieux découplée,
« Et le regard... tout comme vous. »

Notre grave jurisconsulte,
Flatté d'avoir les mêmes traits,
En ressent une joie occulte,
Et, rajeuni par tant d'attraits,
S'approche encore un peu plus près
De la beauté qui le consulte.

« Poursuivez ce récit, dit-il,
« Car votre affaire m'intéresse.
« — Ah! monsieur, qu'il était subtil!
« Que l'Amour inspire d'adresse!
« Ses yeux sur mes faibles attraits
« Se promenaient avec ivresse... »

L'avocat, qu'un même feu presse,
N'a pas des regards plus discrets.

« Ce n'est pas tout: sa main hardie
« Saisit la mienne au même instant. »
Vous sentez, sans que je le die,
Que l'avocat en fait autant.

« Ce n'est pas tout : sa perfidie
« Méditait un autre dessein,
« Et toujours plus audacieuse,
« Bientôt sa main licencieuse
« Fourrage les lis de mon sein. »

Notre avocat, sur ce modèle
Glissant une furtive main,
A travers la gaze infidèle
Enfile le même chemin.

« Ce n'est pas tout : d'un air farouche
« A ses feux je veux m'opposer;
« Déterminée à tout oser,
« Sa bouche se colle à ma bouche. »

L'avocat, que l'exemple touche,
Ravit un semblable baiser.
Ravit? je faux; on le lui donne.
On feint de n'y pas consentir,
Mais c'est pour mieux faire sentir
Le prix de ce qu'on abandonne.
Femmes, osez me démentir:
Celle qui jamais ne pardonne
Est trop sujette au repentir.

« Ce n'est pas tout : son feu redouble,
« Il me transporte malgré moi ;
« Les genoux tremblans, et l'œil trouble...
« Je ne sais plus... ce que je voi. »

L'avocat, non moins troublé qu'elle,
Répète une leçon si belle :
Tous deux bientôt perdent la voix ;
Tous deux se plongent à la fois
Dans unc extase mutuelle.

Notre avocat crut jusqu'au bout
Avoir imité son modèle.
« Ce n'est pas tout... dit la donzelle.
« — Comment, diable, ce n'est pas tout !
« Qu'avait-il de plus à vous faire ?
« Vous m'étonnez : dites, ma chère,
« Comment la chose se passa.
« — Eh ! mais voici tout le mystère,
« Monsieur ; c'est qu'il recommença. »

FRANÇOIS (de Neufchâteau.)

LE JUGE COMPLAISANT.

Des traiteurs, d'un air mécontent,
Exposèrent amèrement
Au juge de l'endroit qui tenait audience,
Que l'on n'apportait plus de dindon au marché.

Le juge, homme de conscience,
Dit : Mes enfans, j'en suis fâché ;
Qu'y faire ? prenez patience.
Mais voyant à ces mots les esprits s'irriter :
Allons, allons, messieurs, ajouta-t-il, silence ;
J'aurai soin de m'y transporter.

C. D. B. L.

L'HEUREUX ÉCOLIER.

Pour porter un billet à l'objet de ses vœux
Un sot pédagogue amoureux
Entre ses écoliers du plus beau fit élite :
Rends-le en mains propres, lui dit-il,
Et m'en rapporte ici la réponse au plus vite.
Lui va, rend le billet d'un air doux et civil ;
Politesse et beauté du sexe ont le suffrage.
On lit; et puis, au lieu de répondre au docteur
On interroge le porteur.
Sur quoi ? Sur ses plaisirs, s'il aimait à son âge.
Il répond ; on sourit ; il entend ce langage.
On.... Un moment suffit quand il plaît à l'Amour.
Ma réponse, lui dit le régent au retour.
Je l'ai, dit l'écolier, reçue et vive et tendre ;
Mais je ne saurais vous la rendre.

LE CORDELIER CHEVAL.

Blaise à la ville un jour ayant porté
Et bien vendu son avoine et son orge,
Sur un cheval qu'il avait acheté
S'en revenait monté comme un saint George:
Saint George soit; mais saint George descend
A ses besoins, ou quand le pied lui gèle.
Les pieds gelés Blaise en vain s'en défend;
Il lui fallut abandonner la selle,
De cavalier devenir fantassin,
De son cheval lui-même être le guide,
Et dans la neige entr'ouvrir un chemin,
Tirant la bête après lui par la bride.
Suivaient de loin deux grisons bien dispos,
Non des grisons de l'espèce indolente,
De celui-là qui porta sur son dos
Le palfrenier du fameux Rossinante;
C'était de ceux que Bocace nous vante,
De ces matois connus par plus d'un tour
Ou de galant, ou d'espiègle ou d'ivrogne,
De ces bons saints qui se firent un jour
Martyriser et cuire en Catalogne;
Deux cordeliers, pour vous le trancher net,
Suivaient de loin et l'homme et le genet.

Sus, sus, l'ami! dit l'un des deux à l'autre,
Vois devant nous ce rustre et son cheval:
Faisons un tour ici de carnaval;
Entendons-nous, et la monture est nôtre.
Seulement songe à me bien seconder;
Goutte ne faut avoir ici ni crampe;
Je le saurai doucement débrider:
Toi cependant, habile à t'évader,
Sur le cheval monte, pique et décampe;
Puis sur nos pas, derrière ce rocher,
Tandis qu'à fin je mènerai l'affaire,
Tournant tout court, tu courras te cacher.
Je suis un sot, ou tu n'attendras guère
Que sain et sauf je n'aille t'y chercher.

Le complot fait, et la marche hâtée,
Gaillardement à l'œuvre les voilà:
Déjà par l'un voici la bride ôtée,
Et proprement à son col ajustée,
Tandis que l'autre en galopant s'en va,
Sans que le bruit des pieds du quadrupède
Fût ni ne pût de Blaise être entendu:
Le paillasson sur la plaine étendu,
Un pied de neige y mettait bon remède.
Au lieu marqué le cavalier alla:
Qu'il ne soit plus parlé de celui-là.
Son compagnon, cette affaire arrangée,
Resté pour gage et seul dans l'embarras,
Sur les talons de Blaise pas à pas,

La bride au cou, pendante et négligée,
La tête basse, et l'échine allongée,
Allait un train dont il était bien las,
Quand Blaise aussi, las de marcher lui-même,
Voulut enfin reprendre l'étrier.
Figurez-vous quelle surprise extrême,
Se retournant, de voir un cordelier!
Est-il esprit si fort qui n'y succombe?
En pareil cas en croiriez-vous vos yeux?
Au pauvre Blaise, homme simple et pieux,
La bride échappe et de la main lui tombe.
Le papelard, humble à fendre les cœurs,
S'agenouillant, et d'un œil de colombe,
Bien tendrement laissant couler des pleurs,
S'écrie : Hélas! je suis père Paphnuce,
De saint François indigne et lâche enfant,
Que de la chair le démon triomphant
Dans ses filets fit tomber par astuce.
Que voulez-vous, le plus sage a bronché :
Le tentateur mit un morceau d'élite
A l'hameçon; j'y mordis, je péchai;
J'y remordis, j'y restais attaché,
C'en était fait, j'allais, en proie au diable,
Etre du vice à jamais entiché :
Mais Dieu, qui veut en père pitoyable
L'amendement, non la mort du coupable,
Pour me tirer de l'abyme infernal
Où m'entraînait cette habitude au mal,

Et m'amener à la résipiscence,
Constitua mon ame en pénitence
Pendant sept ans dans le corps d'un cheval.
Le terme expire, et vous êtes le maître
De me traiter à votre volonté:
Ordonnez-moi l'écurie ou le cloître;
Je suis à vous, vous m'avez acheté.
Eh oui! dit Blaise; au diable soit l'emplète!
J'eus belle affaire à vos péchés passés
Pour en payer ainsi les pots cassés!
De Dieu pourtant la volonté soit faite:
Car, après tout, comme vous j'ai péché;
J'ai comme vous mérité pénitence;
Chacun son tour : toute la différence
Qu'ici je vois, dont je suis bien fâché,
La vôtre est faite, et la mienne commence.
Quitte j'en suis encore à bon marché;
Dieu m'aurait pu sept ans envoyer paître:
Un roi pécheur fut ours pendant sept ans;
Vous fûtes, vous, cheval un pareil tems;
Un tems pareil âne je pouvais être,
Et, maintenant travaillant au moulin,
Bien autrement je rongerais mon frein!
Hé bien! je perds une assez grosse somme;
Mais cinq cents francs ne sont la mort d'un homme:
Soyez donc libre, et libre sans rançon;
Vous serez sage, et vous n'irez pas comme
Un étourdi remordre à l'hameçon.

Qui de si près a frisé les chaudières,
Sur son salut n'est pas si négligent :
Père Paphnuce, au moins pour mon argent,
Souvenez-vous de moi dans vos prières.
Notre beau père, alors se prosternant,
Et par trois fois ayant baisé la terre,
Son chapelet et les pieds du manant,
Gai sur ses pas s'en retourne grand'erre,
Tandis que, triste et le gousset vidé,
Blaise chargé d'une bride inutile,
En véritable et bel oison bridé,
Regagne à pied son petit domicile.

Il ne dit rien de l'accident fatal,
Et s'en fût tu long-tems, comme on peut croire,
Si quelques mois après dans une foire
Il n'eût revu, reconnu son cheval,
Que marchandait son compère Grégoire.
Il s'émerveille, et souriant à part :
Ami, dit-il, le tirant à l'écart,
N'achète pas ce cheval, et pour cause;
Tu t'en mordrais les pouces tôt ou tard;
Je le connais : sois bien sûr d'une chose,
C'est qu'un beau jour, te panadant en roi
Sur cette bête en effet assez belle,
Crac, en chemin tout d'un coup, au lieu d'elle,
Tu trouveras un cordelier sous toi.
— Un cordelier! tu voudrais que je crusse...

Un cordelier! tu gausses... — Point du tout;
Un maître moine, ayant cordon, capuce,
Grise vêture, et nom père Paphnuce.
Lors il conta le fait de bout en bout,
L'achat, la route et la métamorphose,
Et l'hameçon fatal au franciscain,
Et les sept ans de purgatoire, enfin
Tout ce qu'il sait; le reste il le suppose.
Tiens! poursuit-il, à peine le bourreau
S'est retrouvé sous sa première peau,
Et sous le froc, que, perdant la mémoire
Du châtiment qui lui fut si bien dû,
A l'hameçon il aura remordu,
Et le voilà. Peste! interrompt Grégoire,
Qu'il aille au diable avec son hameçon
Et ses sept ans de nouveau purgatoire:
Vraiment sans toi j'étais joli garçon!
C'est cinq cents francs que je gagne ; allons boire.

PIRON.

L'ÉDUCATION D'UNE FILLE.

Mes amis, l'hiver dure, et ma plus douce étude
Est de vous raconter les faits des tems passés.
Parlons ce soir un peu de madame Gertrude;
Je n'ai jamais connu de plus aimable prude;
Par trente-six printems sur sa tête amassés
Ses modestes appas n'étaient point effacés;

Son maintien était sage, et n'avait rien de rude;
Ses yeux étaient charmans, mais ils étaient baissés;
Sur sa gorge d'albâtre une gaze étendue
Avec un art discret en permettait la vue;
L'industrieux pinceau d'un carmin délicat,
D'un visage arrondi relevant l'incarnat,
Embellissait ses traits sans outrer la nature:
Moins elle avait d'apprêts, plus elle avait d'éclat;
La simple propreté composait sa parure.

Toujours sur sa toilette est la sainte écriture;
Auprès d'un pot de rouge on voit un Massillon,
Et le Petit Carême est surtout sa lecture;
Mais ce qui nous charmait dans sa dévotion,
C'est qu'elle était toujours aux femmes indulgente:
Gertrude était dévote, et non pas médisante.

Elle avait une fille : un dix avec un sept
Composait l'âge heureux de cet aimable objet,
Qui, depuis son baptême, eut le nom d'Isabelle.
Plus fraîche que sa mère, elle était aussi belle:
A côté de Minerve on eût cru voir Vénus.
Gertrude à l'élever prit des soins assidus.
Elle avait dérobé cette rose naissante
Au souffle empoisonné d'un monde dangereux:
Les conversations, les spectacles, les jeux,
Ennemis séduisans de toute ame innocente,
Vrais pièges du démon par les saints abhorrés,
Etaient dans la maison des plaisirs ignorés.

Gertrude en son logis avait un oratoire,
Un boudoir de dévote, où, pour se recueillir,
Elle allait saintement occuper son loisir,
Et faisait l'oraison qu'on dit jaculatoire.
Des meubles recherchés, commodes, précieux,
Ornaient cette retraite au public inconnue:
Un escalier secret, loin des profanes yeux,
Conduisait au jardin, du jardin dans la rue.

Vous savez qu'en été les ardeurs du soleil
Rendent souvent les nuits aux beaux jours préférables;
La lune fait aimer ses rayons favorables;
Les filles en ce tems goûtent peu le sommeil:
Isabelle inquiète, en secret agitée,
Et de ses dix-sept ans doucement tourmentée,
Respirait dans la nuit sous un ombrage frais,
En ignorait l'usage, et s'étendait auprès;
Sans savoir l'admirer regardait la nature;
Puis se levait, allait, marchait à l'aventure,
Sans dessein, sans objet qui pût l'intéresser,
Ne pensant point encore et cherchant à penser.
Elle entendit du bruit au boudoir de sa mère:
La curiosité l'aiguillonne à l'instant;
Elle ne soupçonnait nulle ombre de mystère;
Cependant elle hésite, elle approche en tremblant,
Posant sur l'escalier une jambe en avant,
Etendant une main, portant l'autre en arrière,
Le cou tendu, l'œil fixe, et le cœur palpitant,

D'une oreille attentive avec peine écoutant.
D'abord elle entendit un tendre et doux murmure,
Des mots entrecoupés, des soupirs languissans.
Ma mère a du chagrin, dit-elle entre ses dents,
Et je dois partager les peines qu'elle endure.
Elle approche : elle entend ces mots pleins de douceur :
André, mon cher André! vous faites mon bonheur !
Isabelle à ces mots pleinement se rassure.
Ma tendresse, dit-elle, a pris trop de souci;
Ma mère est fort contente, et je dois l'être aussi.
Isabelle à la fin dans son lit se retire,
Ne peut fermer les yeux, se tourmente et soupire:
André fait des heureux! mais de quelle façon?
Que ce talent est beau! mais comment s'y prend-on?
Elle revit le jour avec inquiétude.
Son trouble fut d'abord aperçu par Gertrude:
Isabelle était simple, et sa naïveté
Laissa parler enfin sa curiosité.

Quel est donc cet André, lui dit-elle, madame,
Qui fait, à ce qu'on dit, le bonheur d'une femme?
Gertrude fut confuse: elle s'aperçut bien
Qu'elle était découverte, et n'en témoigna rien.
Elle se composa, puis répondit : Ma fille,
Il faut avoir un saint pour toute une famille,
Et depuis quelque tems j'ai choisi saint André:
Je lui suis très-dévote; il m'en sait fort bon gré;

Je l'implore en secret, j'invoque ses lumières;
Il m'apparait souvent la nuit dans mes prières:
C'est un des plus grands saints qui soient en paradis.

A quelque tems de là certain monsieur Denis,
Jeune homme bien tourné, fut épris d'Isabelle.
Tout conspirait pour lui; Denis fut aimé d'elle,
Et plus d'un rendez-vous confirma leur amour.
Gertrude en sentinelle entendit à son tour
Les belles oraisons, les antiennes charmantes
Qu'Isabelle entonnait quand ses mains caressantes
Pressaient son tendre amant de plaisir enivré.

Gertrude les surprit et se mit en colère.
La fille répondit : Pardonnez-moi, ma mère;
J'ai choisi saint Denis comme vous saint André.

Gertrude, dès ce jour plus sage et plus heureuse,
Conservant son amour, et renonçant aux saints,
Quitta le vain projet de tromper les humains:
On ne les trompe point; la malice envieuse
Porte sur votre masque un coup d'œil pénétrant;
On vous devine mieux que vous ne savez feindre,
Et le stérile honneur de toujours vous contraindre
Ne vaut pas le plaisir de vivre librement.

La charmante Isabelle au monde présentée
Se forma, s'embellit, fut en tous lieux goûtée.

Gertrude en sa maison rappela pour toujours
Les doux amusemens, compagnons des Amours;
Les plus honnêtes gens y passèrent leur vie:
Il n'est jamais de mal en bonne compagnie.

VOLTAIRE.

LA PRUDENCE.

UNE femme d'esprit, et d'un goût fort vanté,
Avait fait imprimer l'histoire de sa vie,
Et tirait surtout vanité
D'avoir (c'était là sa manie)
En tous ses points rendu la vérité.
Oui, lui dit un ami, sans doute on doit vous croire;
Mais n'avez-vous pas prudemment
De plus d'une galante histoire
Mis de côté le dénouement?
Convenez-en; cela n'est-il pas juste?
Ah! reprit-elle en souriant,
Je ne me suis peinte qu'en buste.

SAINT-MARC.

LE GLOUTON.

Un financier sortant d'un long repas,
Et d'indigestion pris, selon sa coutume,
S'en retournait pénétré d'amertume
De n'avoir pu goûter de tous les plats.
Un malheureux se jette à la portière :
Ah! monseigneur, vous paraissez humain;
Daignez, hélas! soulager ma misère;
Depuis deux jours je meurs faute de pain.
— Bonté du ciel! dit Rondon en colère,
Que ces gueux-là sont heureux d'avoir faim!

SIMONEAU.

LA FILLE ET LE CHEVAL. (*)

Dans un sentier passe un cheval
Chargé d'un sac et d'une fille.
J'observe en passant le cheval,
Je jette un coup d'œil sur la fille :

(*) M. de Boufiers, ayant été défié de faire une pièce dont chaque vers se terminât par un de ces deux mots, composa le conte suivant.

Voilà, dis-je, un fort beau cheval;
Qu'elle est bien faite cette fille!
Mon geste fait peur au cheval,
L'équilibre manque à la fille;
Le sac glisse au bas du cheval,
Et sa chûte entraîne la fille.
J'étais alors près du cheval;
Le sac, tombant avec la fille,
Me renverse auprès du cheval;
Et sur moi se trouve la fille,
Non assise comme à cheval
Se tient d'ordinaire une fille,
Mais comme un garçon à cheval.
En me trémoussant sous la fille
Je la jette sous le cheval,
La tête en bas. La pauvre fille!
Craignant coup de pied de cheval,
Bien moins pour moi que pour la fille
Je saisis le mors du cheval,
Et soudain je tire la fille
D'entre les jambes du cheval;
Ce qui fit plaisir à la fille.
Il faudrait être un grand cheval,
Un ours, pour laisser une fille
A la merci de son cheval!
Je voulais remonter la fille;
Preste, voilà que le cheval
S'enfuit, et laisse là la fille.

Elle court après le cheval,
Et moi je cours après la fille.
Il paraît que votre cheval
Est bien fringant pour une fille;
Mais, lui dis-je, au lieu de cheval
Ayez un âne, belle fille;
Il vous convient mieux qu'un cheval;
C'est la monture d'une fille.
Outre les dangers qu'à cheval
On court en qualité de fille,
On risque en tombant de cheval
De montrer par où l'on est fille.

BOUFLERS.

LE CHIEN DE CHASSE.

Je me souviens qu'autrefois, quand j'aimais,
J'étais souvent trahi par ma maîtresse :
Lors furieux, j'abjurais ma tendresse,
Je renonçais à l'amour pour jamais.
Je me disais : Quittons ce vain délire,
Que ma raison reprenne son empire;
Soyons heureux et libre désormais:
Brisons, brisons une importune chaîne
Qui m'avilit, et me lasse et me gêne!

Vivons pour nous, vivons pour les beaux arts,
Et livrons-nous tout entier à l'étude.
Quand c'était dit je portais mes regards
Autour de moi; tout était solitude,
Rien ne pouvait m'inspirer de desir,
Tout augmentait ma vague inquiétude:
Pour un cœur vide il n'est point de plaisir.
Bientôt quittant mes projets de sagesse,
Ayant besoin d'aimer ou de mourir,
Bien humblement aux pieds de ma maîtresse
Je revenais me faire encor trahir.

Tant de faiblesse est pour vous incroyable,
Vous en riez, vous semblez en douter:
Pour vous convaincre il faut vous raconter
D'un épagneul l'histoire véritable.

Un jeune chien, qui s'appelait Médor,
Bien reconnu pour chien de bonne race,
Marqué de feu, plein d'ardeur et d'audace,
D'un bon vieux garde était le seul trésor.
Tous les matins il le suit à la chasse;
Au bois, en plaine également savant,
Le nez en l'air il va prendre le vent:
Tout à la fois il court, sent et regarde,
Quête toujours sous le fusil du garde;
Et, ramenant le gibier sous ses pas,
De plus d'un lièvre il cause le trépas.

Il va suivant la caille fugitive,
Ou le faisan, ou la perdrix craintive
Qui trotte et fuit à travers le guéret;
Médor l'atteint, et demeure en arrêt:
La patte en l'air et l'oreille dressée,
L'œil sur sa proie, immobile, il attend
Que la perdrix, par le chasseur poussée,
Parte, s'élève, et retombe à l'instant:
Sur elle alors il court avec vitesse,
Sans la meurtrir entre ses dents la presse,
Et la rapporte à son maître en sautant.

Tant de talens rendent Médor utile:
Mais de vertus ils sont accompagnés;
Médor, aimable autant qu'il est habile,
Possède un cœur qui vaut mieux que son nez:
Il est soumis, doux, caressant, docile,
Surtout fidèle. Hélas! au cœur du chien
Cette vertu choisit son domicile;
Au cœur de l'homme elle n'a plus d'asile:
J'en suis fâché, car nous y perdons bien.
Non-seulement Médor aime son maître,
Mais son épouse et les petits enfans,
Et les voisins, les amis, les parens.
Il se disait: Je dois bien reconnaître
Les soins de ceux qui daignent me nourrir!
Combien pour moi leurs cœurs ont de tendresse!
Si par malheur je venais à mourir

Je suis bien sûr qu'ils mourraient de tristesse :
Aussi toujours je prétends les servir.

Du tendre chien tel était le langage
Et le projet. Mais dans le voisinage
Vivait alors un jeune grand seigneur,
Riche, brillant, déterminé chasseur,
Pour ses perdrix ruinant son village,
Laissant mourir de faim ses paysans,
Mais nourrissant dans l'hiver ses faisans,
Et se plaignant qu'aux moissons, aux semailles
Les laboureurs venaient troubler ses cailles.
Il voit Médor, il veut l'avoir soudain :
Garde, dit-il une bourse à la main,
Ton chien me plaît, prends cet or à sa place.
— Ah! monseigneur, mon chien est trop heureux!
Ici, Médor : il a l'air tout joyeux
De tant d'honneur. Médor, l'oreille basse,
A pas comptés arrive tristement;
Aux pieds du garde il se couche en tremblant :
Son air soumis semble demander grâce;
Mais c'est en vain; loin de le caresser
Le garde, au cou lui passant une chaîne
Sans être ému, sans partager sa peine,
A coups de pied ose le repousser
Vers le seigneur, qui sur-le-champ l'emmène.
Quoi! c'est ainsi qu'il m'aimait! dit Médor;
Un seul moment suffit pour qu'il m'oublie!

Hélas! pour lui j'aurais donné ma vie;
Et cet ingrat me donne pour de l'or!
La pauvreté l'y contraignait sans doute:
Aimer un chien est un plaisir qui coute;
Le sentiment n'est pas fait pour les gueux.
Las! je les plains, ils sont bien malheureux!
Attachons-nous à notre nouveau maître;
Le servant bien je lui plairai peut-être,
Et mon bonheur sera sûr dans ce cas;
Car il est riche, il ne me vendra pas.

Dès ce moment le beau chien ne respire
Que pour complaire à son nouveau seigneur.
Il y parvient: patience et douceur
Font obtenir tout ce que l'on desire.
Bientôt Médor du maître est favori,
Le suit partout, est admis à sa table:
Auprès du chien personne n'est aimable,
Autant que lui personne n'est chéri,
Et monseigneur hautement le préfère
A ses amis, à sa famille entière,
Même à sa femme; et l'on m'en croira bien,
Pour ces messieurs leur épouse n'est rien.
L'heureux Médor excite un peu l'envie:
Tel est le sort de tous les grands talens.
Dans la maison valets et courtisans
L'abhorrent tous, et tous passent leur vie

A cajoler, à caresser Médor:
Qu'il est charmant! il vaut son pesant d'or,
S'écriaient-ils; et puis, tournant la tête,
Disaient tout bas: Oh! l'incommode bête!
Quand serons-nous délivrés de ce chien?

Un an s'écoule, et Médor, qui croit être
De plus en plus adoré de son maître,
Mange, dort, boit, et ne redoute rien:
Mais certain jour que monseigneur le mène,
Selon l'usage, à ses nobles travaux,
Soit négligence ou bien faiblesse humaine,
Le grand Médor passe sur des perdreaux
Sans les sentir. Monseigneur en colère
A coups de fouet vient corriger Médor.
Médor battu chasse plus mal encor,
Prend de l'humeur, et finit par déplaire
Complettement à son maître offensé.
Dans le moment l'arrêt est prononcé:
Chassez Médor. Aussitôt la canaille,
Avec transport, à grands coups de bâton,
Au beau Médor fait vider la maison;
Et notre chien, qui sort de la bataille
Borgne, boiteux, et le corps tout meurtri,
Commence à voir que ces grands que l'on vante
N'ont pas toujours une amitié constante,
Et quelquefois changent de favori.

Allons, dit-il, ceci me rendra sage.
Par un seigneur cruellement battu,
Et par un garde indignement vendu,
Je ne veux plus d'un si dur esclavage;
Je fuirai l'homme ; il est dur et méchant.
Les femmes sont sans doute moins cruelles;
Elles ont l'air aussi douces que belles :
Eprouvons-les. Il dit. Dans le moment
Notre Médor voit une belle dame
Qui se promène avec son jeune amant.
Un doux espoir s'empare de son ame;
Il s'en approche, et, d'un air suppliant,
De leurs souliers vient baiser la poussière;
Puis les regarde, et leur dit tendrement :
N'aurez-vous pas pitié de ma misère ?

Les amoureux ont toujours le cœur bon :
Tout aussitôt cette dame attendrie
Du pauvre chien se déclare l'amie,
Et sur-le-champ le mène à sa maison.
Le bon Médor lui marque sa tendresse
Par plus d'un saut, par plus d'une caresse;
Et, rencontrant en chemin le mari,
Il aboya, soit hasard, soit adresse.
Ce dernier trait enchanta sa maîtresse,
Et dès ce jour Médor fut favori.

Voilà Médor menant joyeuse vie;
Et, plus heureux que chez le grand seigneur,

Il suit partout sa maîtresse chérie;
Le jour, la nuit, vigilant défenseur,
Couche auprès d'elle, et, sûr d'avoir son cœur,
Il ne craint plus ni le sort ni l'envie.
Tout allait bien : une nuit, par malheur,
L'amant pour qui cette dame soupire,
Sans doute ayant quelque chose à lui dire
De très-secret, se lève doucement,
Et vers minuit, tandis que tout repose,
Dessus l'orteil marchant légèrement,
Il va gratter à la porte mal close
De la beauté qui ne dort pas encor.
Au premier bruit le vigilant Médor
S'élance, jappe, et ses cris effroyables
Font que les gens se pressent d'accourir :
Notre amoureux n'a que le tems de fuir,
Donnant tout bas le chien à tous les diables,
Et jurant bien qu'il en serait vengé.
La dame aussi le jurait dans son ame :
Et le matin la charitable dame
Vient annoncer que Médor enragé
Depuis trois jours n'a ni bu ni mangé;
Qu'à la douleur son ame était en proie;
Mais que pourtant songeant au commun bien,
Et par raison sacrifiant son chien,
Elle consent aussitôt qu'on le noie.
Dans le moment bâtons, broches, épieux,
Sont préparés au chien qu'on abandonne.

Médor le voit, Médor quitte ces lieux,
Et fuit la mort qui de près le talonne.
Il court bien loin, et dans d'épais taillis
Va se cacher loin de ses ennemis.

Allons, dit-il, pour peu que ceci dure
Tous mes chagrins seront bientôt finis :
Jusqu'à présent tout va de mal en pis ;
La mort bientôt doit faire la clôture ;
Mais je mourrai libre, ou je ne pourrai.
Je ne veux plus voir ni servir personne :
A mes besoins tout seul je pourvoirai ;
J'irai, viendrai, resterai, chasserai
Sans qu'un tyran à son gré me l'ordonne ;
De tout péril je serai dégagé,
Et n'aurai plus à craindre qu'une belle
Dise partout que je suis enragé,
Lorsque je suis courageux et fidèle.
C'est décidé, je veux vivre pour moi.

Il le croyait; mais cette triste vie
En peu de tems le fatigue et l'ennuie :
Vivre en autrui c'est la première loi
Des malheureux capables de tendresse.

Médor, bientôt accablé de tristesse,
Songe au passé, regrette jusqu'aux coups
Que lui donnaient son maître et sa maîtresse :
Il sent contre eux expirer son courroux,

Et va chercher jusque dans son village
Son premier garde, avec lui se rengage
Dans ses premiers, dans ses plus chers liens,
Et, tout honteux devant les autres chiens,
Il leur disait : J'ai tort, je le confesse ;
Mais vous voyez jusqu'où va ma faiblesse
Pour ces humains qui ne nous valent pas.
Accordez-moi le pardon que j'implore.
Il est affreux de chérir des ingrats;
Mais n'aimer rien est cent fois pis encore.

FLORIAN.

LA PRÉCAUTION.

MARTHE, en travail d'enfant, promettait à la Vierge,
A tous les saints du paradis,
De n'approcher jamais de ces hommes maudits.
Michelle cependant lui tenait un saint cierge
D'une grande vertu pour les accouchemens.
Elle accouche, et sitôt qu'elle eut repris ses sens :
Eh, mon dieu ! ma pauvre Michelle,
Dit-elle d'une faible voix,
Eteignez la sainte chandelle;
Ce sera pour une autre fois.

RÉGNIER-DESMARAIS.

LA PÉNITENCE.

La veille de son mariage
Thomas au père Hilarion
Fut demander, suivant l'usage,
Un billet de confession.
Le pénitent, gai comme un prince,
Bien confessé, billet en main,
S'en allait: un remords le pince,
Et vîte il rebrousse chemin.
Sans doute c'est par oubliance,
Va-t-il dire au moine étonné,
Que vous ne m'avez pas donné
Le moindre mot de pénitence.
Allez, répond le franciscain,
Allez, vous n'en avez que faire:
Ne m'avez-vous pas dit, mon frère,
Que vous vous mariez demain?

Pons (de Verdun.)

L'OFFICIER PRÉVOYANT.

« Tu vas donc t'éloigner de moi!
Disait à son amant la sensible Isabelle.
« Lindor, je tremble, hélas! que l'absence cruelle
« Ne te fasse oublier une amante fidelle
« Qui ne pourrait survivre à son manque de foi.

« — Calme tes frayeurs indiscrettes,
Lui répond aussitôt le galant officier;
« Car, pour ne jamais t'oublier,
« J'ai mis ton nom sur mes tablettes. »

CHATEAU-GIRON.

LES DEUX BOSSUS,

OU

LE BAL DU DIABLE.

HOMÈRE des lapins, doux et bon La Fontaine,
Dans tes contes charmans (il faut qu'on en convienne)
Tu ne fus point moral, mais tu fus si plaisant.....
L'instruction vaut-elle un récit amusant?
Eh! rions, mes amis, dans ce monde risible;
C'est le bonheur des dieux qu'un rire inextinguible.
Bornons ce préambule; aller au fait vaut mieux:
Les exordes sont beaux, mais par fois ennuyeux.

Je voudrais désigner une circonférence
Qui, sur un dos voûté formant une éminence,
Dont le sommet saillant, et même un peu pointu.....
Ma foi, tranchons le terme; Artur était bossu,

Aimable à cela près, malin, homme de tête.....
Trouvez-moi, mes amis, un bossu qui soit bête.

Luc, compagnon d'Artur, eut le même agrément
Placé par la nature un peu diversement,
Et sur son estomac s'étalait la colline,
Qui, terminée en pic, ombrageait sa poitrine.
Pour un bossu du reste il était assez bien,
Et du mieux qu'il pouvait se donnait un maintien

On sait que Luxembourg, toujours prêt à se battre,
Fut bossu comme deux, mais brave comme quatre.
Tels furent nos héros, jeunes aventuriers,
Et sous Charles Martel illustres chevaliers.

Ensemble ils voyageaient; (tous deux passaient leur vie
Suivant les nobles us de la chevalerie,
Combattaient les géans, les barons discourtois,
Et ceux qui de l'honneur n'observaient pas les lois.)

Comme ils cheminaient donc s'offrit par occurrence
Sur leur route un château d'assez belle apparence.
« Sans doute un suzerain séjourne en ce manoir,
Disent-ils; « c'est chez luî que nous soupons ce soir.
« — Pour dieu! n'y pensez pas, le trait serait peu sage, »
Leur réplique un quidam hôtelier du village,
A l'affût des passans par amour... pour le gain.
« —Nous trembler! par la mort! Explique-toi, faquin.

« Le seigneur châtelain est donc bien redoutable?
« Qui donc en ce château peut habiter? — Le diable.
« Oui, le diable en personne avec ses diablotins,
« Ombres, spectres errans, farfadets et lutins;
« Et si vous persistez dans votre extravagance
« Je vais dire pour vous *de profundis* d'avance. »
Artur saigna du nez. « Dans les occasions
« J'ai pourfendu par fois des Sarrasins félons:
« On les touchait ceux-là; mais je crois que le diable
« N'est pas de chair et d'os; il doit être impalpable.
« D'ailleurs je suis chrétien, je ne veux rien avoir
« A démêler jamais avec l'enfer. Bonsoir. »

Puis il mit pied à terre, et dans l'hôtellerie
Très-prudemment d'abord entra sa seigneurie.

« Le diable, repart l'autre en ricanant un peu,
« Le diable est fort plaisant; je veux faire, parbleu!
« Connaissance avec lui: quelque noir, quelque étrange,
« Quelque diable qu'il soit, je doute qu'il me mange. »

Puis il part; il est loin. L'hôtelier, vieux poltron,
Marmotte entre ses dents: « Par saint Jean, mon patron,
« Je ne le verrai plus! et vraiment c'est dommage:
« Mais pour me consoler j'ai sa valise en gage. »

Et cependant Artur se met au lit, s'endort,
Quand Luc vole aux dangers, et peut-être à la mort.

Qui de vous ne connaît ces séjours romantiques,
Ces palais enchantés, et ces châteaux magiques,
Que l'épique poète, habile ordonnateur,
Elève en un clin d'œil dans son vers créateur?
Des monstres, des géans, sentinelles terribles,
En gardent les remparts, les tours inaccessibles,
Et dans de grands combats le hardi romancier
Fait trembler son lecteur plus que son chevalier.

Le nôtre n'aperçut géant, portier, ni garde,
Pas même un suisse peint avec sa hallebarde.

Dans une vaste cour sans obstacles entré,
Dans de longs corridors après avoir erré,
D'un superbe salon il entr'ouvre la porte,
Qu'il voudrait refermer... On l'entoure, on le porte
De bras en bras aux pieds du maître du logis.

Or, ce maître est le diable : à table il est assis;
Ses écuyers tranchans, ses camériers, ses pages,
De sa maison les grands et petits personnages,
Tout son monde infernal enfin est occupé
A servir monseigneur à son petit soupé.

Et monseigneur sans doute, en sa faim assassine,
Fit cuire le pauvret au feu de sa cuisine.

Point du tout; il lui dit : « N'ayez aucun effroi;
« Asseyez-vous, beau sire, et soupez avec moi. »

Souper avec le diable! à cette offre étonnante
Plus d'un, signant son front d'horreur et d'épouvante,
Et présumant aux mets un poivre corrosif,
Même avant d'y toucher eût craint de brûler vif.
Moi qui conte ceci, mes amis, je vous jure
Que j'eusse hésité fort dans cette conjoncture;
Au noir Amphitrion je crois que j'aurais dit:
« Excusez-moi, seigneur, je n'ai point d'appétit. »

Luc, toujours intrépide et sans cérémonie,
Et qui n'a refusé de soupers de sa vie,
A déjà pris sa place. On sert le survenant,
Qui mange comme quatre, et boit à l'avenant.
On dit que, transporté de cet accueil aimable,
Il alla jusqu'à boire à la santé du diable;
Il ne sentit en lui pénétrer d'autre feu
Que celui des bons vins qu'il s'épargna fort peu.

Le diable, ce soir-là d'humeur récréative,
Voulut après souper divertir son convive;
Il lui donna le bal, vrai bal, où l'on dansa.
Le galant chevalier lui-même y cadença
Quelques pas d'allemande avec une diablesse
Charmante, et du patron la femme ou la maîtresse,
Qui, lorgnant son danseur, disait : « Il est joli;
« C'est dommage pourtant qu'il soit si mal bâti. »

Et le bon Satanas de sa belle épousée
Devina sur-le-champ la secrète pensée.

19 *

O prodige ! déjà le paladin dansant
A de son estomac perdu le supplément :
Ce qui naguère était convexe monticule,
Aboutissant en pointe absurde et ridicule,
Qui le croira ? s'affaisse, et, soudain aplani,
Devient une surface, un vallon très-uni.
Le diable, qui de tout en négromant dispose,
Escamotte une bosse aussi bien qu'autre chose.

Quand Luc fut revenu de son étonnement
Il n'en dansa que mieux, et plus légèrement ;
Le jour pointait déjà qu'on se livrait encore
Au tumulte charmant des jeux de Terpsicore.

« Adieu, seigneur, adieu... » dit à son hôte enfin
Du domaine infernal l'aimable suzerain.
Puis de diables laquais une escorte polie
Alla le reconduire avec cérémonie ;
Puis il s'en retourna par le plus court chemin,
Tout en bénissant Dieu, le diable et son destin.

Vous voyez, mes amis, comme il est de bons diables,
Qui font du bien par fois aux pauvres misérables.

« Oh ! oh ! disait Artur, de surprise interdit,
A Luc qui de retour le trouva dans son lit,
« Que vois-je? est-ce bien toi? c'est singulier : sans doute
« Ton estomac, mon frère, est tombé sur la route. »

Et là-dessus Artur apprend de point en point
Des faits bien surprenans, dont il ne revient point.

« C'est charmant, » répart-il d'un ton qui signifie
Qu'il sent au fond du cœur un peu de jalousie;
« Mais j'ai honte pour moi, voyant mon compagnon;
« Je ne veux pas qu'il gagne à la comparaison. »
Et mon autre bossu, s'équipant au plus vîte,
Au maître du château va faire sa visite.

Le diable au mieux encore accueillit celui-ci,
Et même cette fois se montra plus poli;
Pour son hôte nouveau complaisant, agréable,
Il eut de petits soins, en grand seigneur aimable
L'entretint de discours gracieux, amusans,
Fut gai, sans néanmoins médire des absens,
Et montra tant d'esprit, qu'en son plaisir extrême
Artur en l'écoutant crut en avoir lui-même.

Puis, quand advint le soir, splendide hospitalier,
Le diable en Lucullus traita son chevalier.

La fête par un bal fut aussi terminée;
Car peut-on sans danser finir une journée?
Sur cet article-là le diable dans sa cour
Se conduisait assez en parisien du jour.
Venez voir mon Artur, à la jambe légère,
Engager noblement un pas de caractère;

Voyez-le s'enlever, retomber comme un trait,
Et de ses pieds à peine effleurer le parquet.
Mais tout en l'admirant la joyeuse assistance
Riait de son dos rond qui tournait en cadence.
Il faut en convenir, quel que soit son talent,
Un bossu quand il danse est tout à fait plaisant.
Or, la bosse de Luc, au premier bal perdue,
Au plancher du salon demeura suspendue :
Je l'annonce à présent ; tard vaut mieux que jamais.
La dame du château de ses regards distraits
La fixe par hasard, et s'avise de dire :
« L'attrape serait bonne, et me ferait bien rire. »
Le diable l'entendit, et le diable toujours
Veut plaire au bel objet dont il fait ses amours.

Aussitôt du plafond la bosse détachée
A l'estomac d'Artur se cramponne accrochée.
Surpris et persifflé, le pauvre malheureux,
Au lieu d'une qu'il eut, se trouve en avoir deux.
Il voulut se fâcher ; on appela main-forte,
Et sans beaucoup d'égards on le mit à la porte.

On vit plus d'une fois les princes et les grands
Pour leurs menus plaisirs berner les bonnes gens.
Le diable, mes amis, était humain dans l'ame ;
Il se moqua d'Artur pour amuser sa femme.

Artur s'en alla donc un peu lourd d'embonpoint.
Luc le vit revenir : il ne le railla point ;

Mais il se détournait de tems en tems pour rire.

Pas de conte frivole où l'on n'ait à s'instruire:
Sachons porter nos croix sans plainte et sans ennui;
Ne soyons point jaloux des agrémens d'autrui.
Cette morale est bonne, et sera peu suivie:
Les envieux mourront, mais non jamais l'envie.

ARMAND CHARLEMAGNE.

LA RESTRICTION MENTALE.

De Carvailho * j'admire le génie;
J'estime fort Choiseul et d'Aranda:
Fléaux des sots, chacun dans sa patrie
Des préjugés se rendit l'Attila;
Et dans son temple, en dépit de l'Envie,
La Gloire un jour tous trois les placera.
Je vois pourtant des taches sur leur vie:
D'où vient poursuivre avec tant de furie
Les nourrissons du souple Molina?
Lorsque du ciel ils versaient l'ambroisie
Ils avaient soin d'en écarter la lie;
Lorsqu'ils voulaient conquérir un élu,
Fermer son ame aux voluptés mondaines,
C'étaient des fleurs qu'ils lui jetaient pour chaînes;
C'est le Plaisir qui berçait la Vertu.

(*) On sait que les jésuites ont été détruits en Portugal, en France et en Espagne, sous le ministère de ces trois hommes célèbres.



De nos péchés faisant des peccadilles,
Ils maintenaient par leurs douces leçons
Paix dans les cœurs, gaîté dans les maisons,
Et, cimentant le bonheur des familles,
Ils se plaisaient à marier les filles.
Qu'ils savaient bien ce merveilleux secret!
Avec quel art ils levaient les obstacles!
Jamais Lindor sans un de leurs miracles
N'eût par l'hymen vu combler son souhait:
C'est à Paris que s'est passé le fait.

Il adorait la jeune Léonore,
Fille aussi chère à Vesta qu'à Vénus:
Avec le teint et la taille de Flore
De Pallas même elle avait les vertus.
C'était aussi la fleur de ton empire,
Aimable dieu de tout ce qui respire!
Et pour Lindor à lui plaire empressé
Du même trait son cœur était blessé.
Elle l'aimait; mais, de sa destinée
Otant le soin aux volages Amours,
Elle attendait qu'il plût à l'Hyménée
De lui tracer un cercle d'heureux jours.

Or, cet Hymen est un dieu difficile;
L'œil en dessous, le front jaune de bile,
Sur le Plaisir il greffe l'Intérêt,
Et veut des fruits jusque dans un bouquet.
Qu'aura monsieur? qu'apportera madame?
Ce soin unique et l'occupe et l'enflamme;

Tendresse et mœurs sont des biens superflus.
Lindor les a ; son trésor c'est sa flamme,
Un bon esprit, surtout une belle ame.
Mais Léonore était chère à Plutus :
Lindor vit donc rejeter sa prière
Par les parens dont elle est héritière,
Et qui pour gendre auraient voulu Crésus.
Dès ce moment, détestant la lumière,
Il résolut de finir sa carrière :
Vivre pour lui n'est qu'un tourment de plus.

De noirs projets mûrissaient dans sa tête,
Lorsque d'Ignace un disciple l'arrête.
Ils étaient nés tous deux à Pézénas :
Dans ce pays l'on chérit sa patrie ;
Concitoyen est un titre qui lie ;
Et s'entr'aider, même en ne s'aimant pas,
Est une loi chez les Gascons suivie.
Lindor d'abord cache son embarras ;
Il en avoue ensuite une partie,
Et puis dit tout : ses transports, sa fureur,
Et ce refus qui, flétrissant son cœur,
Dessèche en lui la sève de la vie.
« De votre état je sens toute l'horreur,
« Dit le jésuite ; et si quelque remède
« Peut adoucir le mal qui vous obsède,
« A le chercher je serai très-ardent.
« Demain chez moi le café vous attend. »

Au dieu du jour l'amante de Céphale
Des cieux à peine entr'ouvrait le chemin,
Au rendez-vous déjà Lindor exhale
Les maux cruels qui lui rongent le sein.
Le révérend, avec beaucoup d'adresse,
Au lieu d'amour lui parle de richesse,
Et, sur ce point le fixant tout entier,
Vers la Fortune il lui montre un sentier.
« J'apprends, dit-il, qu'au roi, pour sa chapelle,
« Partout on cherche une voix en fausset:
« La vôtre est claire, elle éclate, elle plaît;
« Il est un art de la rendre plus belle.
« Mais pour atteindre à ce comble de l'art
« Sacrifiez certaines bagatelles,
« Qu'Atis perdit, que perdit Abeilard,
« Sans que l'Amour les traitât d'infidelles.
« On vous promet comptant mille louis,
« De rente cent: voyez si pour ce prix....
« N'achevez pas, dit Lindor en colère:
« Mille louis! pas pour cent mille écus.
« Pardon, dit l'autre. Hé bien! n'en parlons plus.
« A vos malheurs cherchant quelque autre issue,
« De tous côtés je porterai la vue,
« Et dans trois jours vous reviendrez me voir.
Lindor le quitte, et son ame abattue
S'ouvre avec peine aux rayons de l'espoir.

De ton côté que fais-tu, Léonore?
Comme une fleur que Zéphir fit éclore,

Et dont Borée a flétri les couleurs,
Du sombre ennui l'haleine te dévore,
Et ton visage est sillonné de pleurs.
Ose espérer: vois ce doux moliniste
Vers ta maison marchant à petit bruit;
Zèle le guide, et finesse le suit;
Il peut changer le destin qui t'attriste.

Il frappe, il entre; il s'adresse au richard,
Avare, dur, mais bon congréganiste,
Et, lui parlant d'un ton de papelard,
De son projet en ces mots lui fait part:
« Vous élevez une fille charmante,
« Belle à nos yeux, plus belle aux yeux du ciel;
« Mais à seize ans fille s'impatiente,
« Et d'un époux le desir la tourmente;
« Le lui donner c'est plaire à l'Eternel;
« Le choix pourtant voilà l'essentiel.
« Prenez Lindor: une honnête famille,
« De bonnes mœurs, un caractère doux
« Sont un trésor pour votre aimable fille.
« — Lindor n'a rien, mon père; y pensez-vous?
« — Qui vous l'a dit? répond le bon apôtre.
« Quelque envieux vous a-t-il prévenu?
« Lindor pour moi n'est point un inconnu;
« Le même lieu vit naître l'un et l'autre;
« Et de ses biens, sans savoir le surplus,
« J'en connais un que pour cent mille écus

« Hier encore il refusait de vendre.
« Cent mille écus! dit notre homme attendri:
« Jamais l'argent ne nommera mon gendre;
« Mais vous l'aimez... demain, sans plus attendre,
« De Léonore il sera le mari. »

Au même instant les Jeux battant de l'aile,
Aux deux amans en portent la nouvelle:
L'Hymen bientôt prit soin de les unir.
Mais lorsqu'ensuite au dieu de la richesse
D'un air câlin il demande à jouir
De cet *effet* qui flattait son desir,
D'un air moqueur le dieu de la tendresse
Le lui montra dans la main du Plaisir.

PH. LA MADELAINE.

LA PLUIE FACTICE.

Un médecin dans Abbeville
Avait placé son domicile.
Maître Séné, riche en honneur,
Très-docte était, quoique docteur:
Ce nom qu'achète l'ignorance
Par fois s'unit à la science,
Et l'on peut rigoureusement
Devenir docteur et savant.
Dans tous les cantons de la Somme
On ne parlait que de notre homme;

On vantait son excellent cœur;
Et de plus il savait par cœur
Gallien, Boërhave, Avicenne:
Chez les Picards on eût à peine
Trouvé quelqu'un qui le valut.
Toujours il allait droit au but;
Ennemi de toutes réformes,
Mourait-on, c'était dans les formes.
Le cher docteur, frais et dispos,
Etait à Cythère un héros.
Il avait pris femme jolie;
Mais, par une étrange manie,
Du plaisir matrimonial
Il ne lui donnait le régal
Qu'alors que le ciel en furie
Versait une abondante pluie:
Le savantissime Séné
Avait jadis imaginé
Qu'on ne peut en un tems aride
Fabriquer qu'un être stupide.
Aussi son aimable moitié
Etait triste à faire pitié
Quand un ciel pur et sans nuage
Ne présageait aucun orage.
Le besoin, qui rend inventif,
Stimula son génie actif:
Voici quel fut le stratagême
Qu'employa l'esprit féminin

Pour neutraliser le systême
Du capricieux médecin :
Lorsqu'un tems constamment serein
Ennuyait notre ménagère,
Pendant la nuit sa chambrière,
Avec des vases remplis d'eau,
Composait bientôt un ruisseau
Qui descendait dans la gouttière.
La dame, éveillant le docteur,
Disait alors : *Il pleut, mon cœur.*

LE CAT.

LE GASCON PRISONNIER,

CONTE QUI N'EN EST PAS UN.

CERTAIN Gascon traitait fort durement
Monsieur *Verroux,* gardien de son asile.
— Mais je suis très-surpris, l'ami, de votre style,
Lui dit le geolier mécontent;
Remarquez toutefois qu'il me serait facile
De faire réprimer ce ton impertinent.
— Hé! qué lé diablé vous emporte,
Répond le cadédis. — Encor? — Certainément;
Sans mé sermoner dé la sorte,
Puisqué jé suis un insolent;
Agissez-en tout uniment,
Et faites-moi passer la porte.

C***.

LE JOUEUR PERDANT ET TRANQUILLE.

Certain joueur, bon Normand, fine lame,
Perdait beaucoup, beaucoup ! si qu'une femm
En eut pitié, lui disant plusieurs fois :
« Mon cher monsieur, je vous plains sur mon ame. »
Lors le quidam riant entre ses doigts :
« Jà n'est-ce moi qu'il faut plaindre, madame,
« Mais bien plutôt les gens à qui je dois. »

A. M. Miger.

LE KAIMAK,

OU

LA CONFIANCE PERDUE.

Dans le coin d'un faubourg, à Burse en Bithynie,
Demeurait à l'étroit un pauvre musulman,
Bon homme, de qui la manie
Etait de calculer les mots de l'alcoran,

Et d'en savoir par cœur toute la litanie,
Sans élever plus haut d'un cran
Son étude ni son génie.
Du reste, quant aux mœurs, réglé comme un cadran,
Et si dévot, que, de son voisinage,
Il servait de modèle à tous les vrais croyans;
Il avait femme aux yeux noirs et brillans;
Belle, bien faite, égale, douce, sage,
Pour couper court, femme aimable en tous sens,
Et qu'il aimait on ne peut davantage.
Puis, comme on sait, dévots et pauvres gens
Pour honorer l'état du mariage
Sont la plupart de grands faiseurs d'enfans.
Aussi Mahmoud (c'est notre personnage)
En moulait-il au moins un tous les ans.
Or, une année il advint qu'en un tems,
Tems de grossesse où femmes de bon sens
Quelquefois paraîtront folles à triple étage,
Tant leurs goûts sont extravagans!...
La sienne eut une envie, ou plutôt une rage,
De tâter d'un certain laitage
Qu'on nomme en turc du kaïmak.
J'ai, disait-elle, un feu dans l'estomac
Qui me dévore, et suis sûre, je gage,
Sans me regarder au miroir
Qu'il y paraît à mon visage.
Mon cher mari, mon cher bon, mon espoir,
Fais-moi manger du kaïmak ce soir.

Ce soir ! s'écria-t-il ; je voudrais le pouvoir,
Mais comment faire ? On n'en vend qu'au village ;
C'est fort loin, il est tard ; tu sais bien tout cela :
Jusqu'à demain, m'amour, tâche à prendre courage ;
Je t'en irai chercher. Cependant d'ici là
Observe bien tes mains ; car, dis-moi, quel dommage
Si, te grattant partout où le hasard voudra,
Tu nous allais planter un morceau de fromage
Droit sur le bout du nez du poupon qui viendra !
La pauvrette à ce badinage
Sourit, prit patience, et pourtant soupira.
Dès la pointe du jour Mahmoud lui tient parole,
Choisit un plat bien écuré,
Et court, ou plutôt vole,
Au laitage tant desiré.
Mais en allant s'il fut Eole,
Pour le boiteux Vulcain on l'eût pris au retour
Lorsqu'il vint à passer par une longue plaine
Dont le soleil faisait un four.
Heureusement au bout il vit une fontaine
Rencoignée à l'écart dans un petit détour,
Et tout clopin clopant s'y rendit avec peine.
Son bassin regorgeait d'une eau riante et saine ;
Des gazons émaillés l'ornaient tout à l'entour ;
Un plane l'ombrageait par son vaste contour ;
Et les zéphyrs au frais, sans agiter l'arène,
Luttaient si joliment contre le chaud du jour,
Qu'au murmure de l'onde et de leur douce haleine

Tout semblait dire en ce séjour:
Ou dormez ou faites l'amour.
Faire l'amour! Mahmoud n'en avait point d'envie,
Quand même il aurait eu de quoi,
Mais oui bien de dormir, et plus que de sa vie.
Aussi tout étendu dormit-il comme un roi,
Posé le cas qu'un roi dorme mieux qu'un autre homme;
J'en pense au rebours quant à moi.
Quoi qu'il en soit, tandis qu'il dépêche son somme,
Un gros serpent goulu, d'ailleurs fort bien instruit,
Dont l'arbre creux formait le gîte,
En dégringole à petit bruit,
Mange le kaïmak, y remonte au plus vîte,
Et juste dans le plat d'étain,
Qu'avait mis le dormeur auprès de son oreille,
Laisse tomber un beau sequin.
Le Turc ouvre les yeux à ce son argentin,
Regarde, se les frotte, et si fort s'émerveille,
Qu'il doute s'il dort ou s'il veille,
Ne pouvant concevoir ni par qui ni par où,
Dans un lieu si désert, lui venait telle chance,
Quand l'animal, passant la tête hors son trou,
Se dresse, se rengorge en serpent d'importance,
Siffle pour l'avertir, et lui dit: Cher Mahmou,
(D'un petit air de connaissance)
Vraiment ton kaïmak était de fort bon goût:
Il y paraît, je crois, à ma reconnaissance!

En effet, j'en suis si content,
Que si tu me promets de garder le silence,
Et de m'en apporter chaque matin autant,
Un sequin tous les jours sera ta récompense.
Notre homme, qui de peur était quasi perclus,
A de si doux propos, si richement conçus,
Se dégourdit, se lève, et fait la révérence;
Promet du secret tant et plus
A l'illustre animal, qu'il traite d'excellence:
(Beaux titres de tout tems suivirent la finance)
Et, devenu léger, de nouveau recourut
Chercher du kaïmak pour sa chère femelle.
Savoir sur son retard ce qu'il dit à la belle,
Quelle fut son excuse, et comme on le reçut,
Il n'en est point parlé; c'est pour moi lettre close.
Mais de retour à son taudis,
Aussitôt la première chose
Fut, le corps contre terre, et l'ame au paradis,
De rendre grâce au ciel de sa bonne aventure.
Grand Mahomet, dit-il, pourvu que ceci dure
Seulement cinq ans accomplis,
Je te jure d'aller en ces lieux ennoblis
Par ta naissance et par ta sépulture.
O pour moi quelle joie inénarrable et pure
Si je puis sur ce point contenter mes desirs!
Oui, la Mecque, Médine, objets de mes soupirs,
Dont aux seuls noms mon cœur tressaille d'allégresse,
Je vous irai voir, j'en fais vœu,

Si ce bon serpent du bon Dieu
Durant cinq ans tient sa promesse.
Et de fait, ce tems révolu,
Il était à partir déjà tout résolu,
Lorsqu'en s'y préparant un article l'arrête:
Il songe qu'il va se priver
D'un sequin chaque jour; la rente était honnête,
Et méritait bien d'y rêver.
Mais en fait d'intérêt un manant, une bête,
Inventifs en moyens, savent mieux les trouver
Qu'homme du monde et bonne tête.
Voici le tour qu'il prit pour sortir d'embarras:
Il s'en fut au serpent comme un frère à la quête,
Le cou tors, l'œil baissé, marchant à petits pas;
Lui fait d'un ton piteux une adroite requête
Sur son vœu qui le trouble; et, demi-prosterné,
Finit en le priant, avec très-humble instance,
De permettre qu'Osmin, de ses enfans l'aîné,
Garçon de vingt ans, bien tourné,
Sage, discret, fidèle, et plein d'intelligence,
Eût l'honneur, pendant son absence,
De lui porter le déjeûné.
Le reptile d'abord, par un air renfrogné,
Pour tout ce beau projet marqua sa répugnance;
Et, loin d'y consentir, au vieillard étonné
Fit cette verte remontrance:
Pauvre homme! lui dit-il, quel desir effréné
Te prend si follement de courir à ton âge?

Sur quoi pour ton salut, plus vif qu'illuminé,
Fondes-tu le besoin de ce pélerinage?
Mahomet, me dis-tu, l'a lui-même ordonné:
Oui, mais non pas à toi par l'hymen enchaîné.
Prends l'esprit du prophète, et lis bien ce passage:
Ni ta loi, ni ton vœu, si mal imaginé,
Ne sauraient te contraindre à faire un tel voyage.
Va, mon ami, crois-moi, des tiens environné,
Crains Dieu, sers le prochain, et veille à ton ménage;
Voilà l'essentiel; le reste n'est qu'usage,
Bon ou mauvais, suivant qu'il est subordonné
Aux principaux devoirs où ton état t'engage.
A l'égard de ton fils, que tu dis si bien né,
C'est de tous tes pareils l'ordinaire langage;
Chez eux l'amour-propre incarné
Toujours dans un enfant offre une belle image;
Un père en lui s'admire, et, d'un œil fasciné
Se contemplant dans son ouvrage,
Par ses propres défauts souvent le trouve orné.
Au reste, pourtant je veux croire
Qu'à toutes tes vertus le tien discipliné
Mérite l'éloge et la gloire
Dont tu me l'as enluminé;
Mais, le tout bien examiné,
Il ne me convient pas, en saine politique,
De me livrer ainsi, moi serpent suranné,
A jeune adolescent au menton cotonné;
Je veux un homme fait et dont la barbe pique.
Tu m'entends: songes-y; bonsoir; point de réplique.

Mahmoud, de ce sermon interdit, consterné,
En petit béat obstiné
Jugea le premier point tout à fait hérétique,
Et, comme père un peu borné,
Trouva le second fort caustique :
Mais il sait prudemment contenir son chagrin ;
Car s'il se fâche adieu la rente du sequin,
Ou le voyage de la Mecque.
Pour venir donc à bout de son pieux dessein,
Et conserver son hypothèque,
Il retourne à la charge, et fait tant qu'à la fin,
Par son importune prière,
Le serpent malgré soi consent que le blondin
Exerce auprès de lui l'office de laitière.
Ravi de ce succès, il vous part de la main,
Vient tout dire à son fils, lui montre la manière
De servir en secret la bête familière,
Qu'ils vont voir dès le lendemain ;
Et pour être plus sûr qu'il saura le chemin,
Et retrouvera bien le plane,
Il l'y conduit encor trois jours à même fin,
Puis, dans deux petits sacs mettant tout son frusquin,
S'en va joindre une caravane.
Bon voyage au vieux pélerin ;
Laissons-le à sa façon monté sur un roussin,
Courir à la béatitude,
Et voyons à présent ce que va faire Osmin.
Le serpent, soupçonneux et fin,
Pour se guérir de toute inquiétude,

Avait en l'acceptant exigé par prélude
Que, s'il voulait toujours être son bien aimé,
Il ne viendrait jamais armé;
Item, que sous sa solitude
Son kaïmak serait porté,
Et que lui pourvoyeur se tiendrait écarté,
Tandis que lui reptile en pleine quiétude
Mangerait à sa volonté.
Tout cela fut promis, et fut exécuté
Pendant près d'une année avec exactitude.
Mais le tems à la longue engendre l'habitude,
L'habitude conduit à la sécurité,
Et souvent celle-ci mène à l'ingratitude,
Ainsi que l'animal par son trop de bonté
En fit une épreuve bien rude;
Car, s'étant démenti de sa rigidité
En faveur de la mine prude
Et de l'air de simplicité
Dont l'hypocrite Osmin s'était fait une étude
Pour masquer sa perversité,
Il lui donna la liberté
D'approcher, et fut même encore assez facile
Pour s'en laisser toucher en toute privauté.
Oui dà ! dit à part soi ce cœur de crocodile,
(Un jour qu'il l'avait bien flatté)
Puisque vous êtes si docile
Il faut mettre à profit votre docilité,
Et nous verrons un peu, monseigneur du reptile,

Ce que tient votre coffre-fort.
Depuis plus de six ans tous les jours il en sort
Sequins d'un très-bon poids, et meilleurs qu'à la ville;
Mais comptez que demain vous serez mis à mort,
Et qu'à vous succéder je serai fort habile.
C'est bien à vous, ma foi, bête rampante et vile,
A jouir d'un si grand trésor!
L'or n'est fait que pour l'homme, et l'homme est fait pour l'or
L'un sans l'autre en ce monde est un être inutile.
Tant pis pour un père imbécile
Si, pouvant s'enrichir, il est demeuré gueux:
Faible d'esprit et scrupuleux
Ne sont que des mots synonymes.
Osmin, ainsi frappé de ces belles maximes,
Forme déjà mille projets;
Il aimait les grandeurs, les jouvenceaux, les dames,
Et tous les plaisirs à l'excès.
Je veux d'abord, dit-il, épouser quatre femmes,
Avoir deux cents chevaux, au moins trente odaliks,
Cent valets, six sérails, dix ou douze chiffliks,
Le reste à l'avenant; et je ferai de sorte
Qu'on me verra peut-être un des premiers pachas;
Car avec de l'argent que ne devient-on pas!
De ce dangereux son l'idée était si forte,
Qu'il n'en dormit non plus toute la nuit
Que pucelle à vingt ans la veille de ses noces.
Mais sitôt que l'aurore luit
Ses mains avides et féroces

Brûlant déjà de s'assouvir
Du sang qu'il doit verser, de l'or qu'il veut ravir,
A sa ceinture il s'arme d'une hache,
Sous sa pelisse adroitement la cache,
Porte au serpent du kaïmak
Une fois plus qu'à l'ordinaire,
Et lui dit : Monseigneur, selon notre almanach,
C'est aujourd'hui *Beiram;* j'ai cru pouvoir vous plaire
En vous y faisant prendre part.
L'an passé, comme un sot, je n'osai pas le faire;
Excusez si je sens ma faute un peu trop tard.
Au surplus, je voudrais, en l'avouant sans fard,
Pouvoir plus dignement vous témoigner mon zèle.
Mais que vous présenter? La nature ni l'art
Ne m'offrent rien à votre égard
De plus exquis que cette bagatelle.
Par ces mots emmiellés le doucereux cafard
Enjôle de façon le reptile richard,
Que celui-ci charmé de tout le remercie,
Et barbotte en mangeant quasi comme un canard.
Alors ce déloyal, voyant qu'il officie,
Sans l'observer d'aucun regard,
Lui décharge un fendant : mais, que ce soit hasard
Ou céleste bonté des forfaits ennemie,
Notre agile bête avertie
Voit le coup, et l'esquive en sautant à l'écart,
Pas si bien cependant que la hache qui part,
En faisant son chemin, ne lui coupe la queue.
On dit qu'elle en parut de rage toute bleue.

Que cela soit ou non, ce n'est rien que cela;
Pour le conte il suffit que, jaune, bleue ou brune,
Sautant au cou d'Osmin elle vous l'étrangla,
Et que comme aux pachas cette fin est commune:
Lui qui voulait tant l'être au moins le fut par-là.
Le serpent le suçait encore avec délices
Quand plusieurs passagers, courant deçà delà,
Vinrent fort échauffés offrir de vains services:
Il n'en était plus tems; déjà de son étui
L'ame du scélérat, qu'escortaient tous les vices,
Au fond des enfers avait fui.
Quelqu'un le reconnut: on l'emporta chez lui,
Où tous les voisins se rendirent.
C'était de la maison l'espérance et l'appui:
On peut s'imaginer ce que dirent et firent
Ses parens désolés dans leur premier transport;
Jamais douleur ne fut plus vive.
Mais tandis qu'en hurlant ils déploraient son sort,
Voici qu'à point nommé maître Mahmoud arrive.
Quel spectacle pour lui! quel retour! quel abord!
Il en tombe presque en faiblesse.
Du peu qu'on sait du cas on lui fait le rapport;
Et chaque mot qu'on dit le pénètre si fort,
Qu'il s'arrache le poil, et rugit de détresse.
Lui seul sait où le bât le blesse:
Vu que, par un zèle indiscret
Qui fournira peu de copies,
En comptant sur son fils qu'il croyait si parfait,

Il ne lui restait rien de tout son petit fait,
L'ayant tout mis en œuvres pies;
De sorte qu'accablé de regrets infinis
De ne voir dans ses sacs, si dodus à la mine,
Que des colifichets et des haillons bénis
Qu'il avait rapportés du tombeau de Médine,
Il plaint bien moins le mort qu'il ne fait les vivans:
Car pour lui, pour sa femme, et neuf ou dix enfans,
Tout cela mis au pot eût fait maigre cuisine.
Que devenir dorénavant
Avec sa nombreuse famille,
Si son bienfaiteur le serpent
Ne la nourrit et ne l'habille?
Après donc quelque tems passé dans les douleurs,
A ses dépens plus sage, enfin il les surmonte
Va devant l'animal répandre force pleurs,
Lui porte du laitage enjolivé de fleurs,
Croyant y bien trouver son compte.
Et s'informe de tout l'animal. Le lui conte
Juste de point en point; puis, faisant le plongeon,
Plante là mon pleureur avec sa courte honte.
Mahmoud, au désespoir d'un si dur abandon,
En vain prie et gémit, tendrement le rappelle,
Traite son fils d'ingrat, de monstre, d'infidelle,
Maudit sa mémoire et ses jours.
Mais moi, pauvre innocent qui t'honore, qui t'aime,
Pourquoi, lui criait-il, me fuis-tu comme un ours?
Nous étions tant amis! soyons-le encor de même,

Et de notre marché renouvelons le cours.
Le reptile, inflexible à tous ses beaux discours,
Aussi soûl de le voir que dégoûté de crême,
Par ce trait simple et vif s'en défit pour toujours:
Amis, soit, j'y consens, mais au moins d'une lieue;
Car pour de près, vois-tu, crois ce que je te dis,
Tant qu'il te souviendra que j'ai tué ton fils,
Et que je penserai qu'il m'a coupé la queue,
Nous ne pourrons jamais être de vrais amis.
Dès que la confiance est une fois perdue
Ne comptez plus de la ravoir.
On peut, par amitié réelle ou prétendue,
En montrer le fantôme et le faire valoir;
Mais que du fond du cœur elle soit bien rendue,
Cela passe l'humain pouvoir.

SÉNECÉ.

LE RENDEZ-VOUS INUTILE.

Hier au soir on nous a fait un conte
Qui me parut assez original:
Il faut, lecteur, que je vous le raconte;
Il est très-court, et surtout point moral.

Damis, Eglé, couple élégant, volage,
Etaient unis, mais par le sacrement;
L'Amour jadis les unit davantage.
Eglé sensible, au sortir du couvent,

Avait aimé son époux sans partage,
Quoiqu'à la cour tout s'excuse à son âge.
Damis lui-même était un tendre amant:
Mais tout à coup, sans qu'on sût trop comment,
Par ton, par air, fuyant le tête à tête,
Avec fracas courant de fête en fète,
Croyant surtout avoir bien du plaisir,
De s'adorer on n'eut plus le loisir.

Un mari mort, on souffre le veuvage;
Mais quand il vit c'est un cruel outrage:
Eglé le sent; Eglé va se venger.
Je vois d'ici mon lecteur s'arranger,
Et minuter le beau brevet d'usage
Au bon Damis : pour vous faire enrager,
Mon cher lecteur, Eglé restera sage,
Et du mari l'honneur est sans danger.
Madame un soir après la comédie
Rentre chez elle : aimable compagnie,
Cercle brillant. On apporte un billet;
Elle ouvre... O ciel ! méprise de valet.
Eglé rougit, et regarde à l'adresse.
Or, vous saurez que le susdit poulet
Est pour Damis; que certaine comtesse
Vers le minuit rendez-vous lui donnait,
Et que d'un mot l'orthographe mal mise
Peut du valet excuser la méprise.
La belle Eglé prend son parti soudain:

En un clin d'œil elle devient charmante;
Noble enjouement, gaîté vive et piquante
Sont mis en jeu. Le souper fut divin :
Nul quolibet, des contes agréables;
Les gens d'esprit, les convives aimables
Etincelaient. Les sots, les ennuyeux
Furent bruyans, ne pouvant faire mieux.
Madame avait cette coquetterie
Qui plaît, enflamme, amuse tour à tour,
Et qui permet à la galanterie
De ressembler quelquefois à l'amour.
Or, devinez si chacun voulait plaire.
Mais savez-vous sur qui ce charme opère
Plus puissamment? C'est sur notre mari.
De son bonheur avisé par autrui,
De la tendresse il a pris le langage;
Malgré l'affront de paraître amoureux,
Un air folâtre, un riant badinage
Cachait, montrait ses transports et ses feux.
Chacun sourit. On s'en va : bon voyage.
Damis est seul : voilà Damis heureux;
Même on prétend que, dans cette occurrence,
Un doux refus, une adroite défense
Fit d'un époux un amant merveilleux.
A pareil trait on ne pouvait s'attendre.
Mais un mari s'étonne d'être aimé :
On est surpris, on veut aussi surprendre;
L'honneur s'en mêle, on se trouve animé.

Damis se croit vainqueur de l'aventure.
Baissant les yeux sa modeste moitié
Prend plaisamment un air humilié :
Ecoutez-moi, Damis, je vous conjure ;
Je sens, dit-elle avec timidité,
Qu'à vous fixer je ne dois pas prétendre ;
A la raison je sens qu'il faut me rendre,
Et vous céder à la société.
Fait comme vous... O ciel ! êtes-vous folle?
Songez-vous bien... Oui, monsieur, je m'immole.
Lisez... Hé bien ! reprit-on d'un air doux,
Vous n'allez pas bien vîte au rendez-vous?
Qui, moi? j'y suis... Le mot est bien aimable.
Mais songez-vous qu'une femme adorable
En ce moment... ah! du moins écrivez.
Ecrire ! et quoi?... Je le veux ; vous devez
Une réplique à la tendre semonce.
Alors Damis confus, un peu troublé :
Je ne dois rien, dit-il, et mon Eglé
A tout surpris, la lettre et la réponse.

CHAMPFORT.

FIN DU NEUVIÈME VOLUME.

TABLE
DES CONTES
CONTENUS DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

